UNE
TACHE D'ENCRE

LA LITTERATURE MODERNE

RENÉ BAZIN

UNE
TACHE D'ENCRE



C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1904

UNE TACHE D'ENCRE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23. Voilà tout ce que j'ai à dire des vingt-trois premières années de ma vie. L'énumération suffit : elle peint bien leur ressemblance commune et leur commune monotonie.

J'ai perdu mes parents très jeune. C'est à peine si je me souviens de leurs traits, et je ne me souviendrais pas de notre maison de la Châtre, si je n'avais été élevé non loin d'elle, vendue, il est vrai, et morte aussi pour moi. Oui, la Châtre, la destinée a de ces rigueurs : c'est là que je suis né ; le lycée de la Châtre a dévoré jusqu'à la dixhuitième de mes années. Le proviseur avait coutume de dire que le collège est une seconde famille, en quoi j'ai toujours supposé qu'il faisait tort à la première.

A peine bachelier, mon oncle et tuteur M. Brutus Mouillard, avoué à Bourges, m'envoie à Paris faire mon droit. J'y passe trois ans. Voilà qui est fait : je suis licencié depuis dix-huit mois, et j'ai prêté en ladite qualité, suivant l'expression de mon oncle, un serment qui m'a transformé en avocat stagiaire. Tous les lundis, réguliè-

La

Lis
par l

rement, je vais signer, avec beaucoup d'aut sur une feuille de présence, et j'acquiers ainsi, rait-il, des titres à la confiance de la veuve et l'orphelin.

Pendant le cours de mes études juridiques, j mené à bonne fin ma licence ès lettres. Je pou suis à présent le diplôme de docteur en dro Mes examens ont été solides, non brillants : tro de goûts littéraires. Mon professeur, M. Flam ran, me l'a bien dit : " — La science du droi jeune homme, est d'humeur jalouse ; elle n'adme pas le partage du cœur ! " Mon cœur est-il par tagé ? Je ne le crois pas, mais je ne l'avou point à M. Mouillard, qui n'a pas encore oubli cette fredaine de la licence ès lettres. Il fonde quelques espérances sur moi, et, en retour, il est naturel que j'en fonde quelques-unes sur lui.

En vérité, voilà tout mon passé : deux parchemins conquis. Un troisième diplôme en perspective et un oncle à héritage, voilà mon avenir. Se peut-il rien imaginer de plus ordinaire ?

Aussi, jamais la tentation de noter quoi que ce fût ne m'était venue avant aujourd'hui 10 décembre 1884. Pas d'événements, pas de chronique. Je serais mort ainsi. Mais qui peut prévoir les transformations soudaines de la vie ? Qui peut prédire que cet écheveau, jusque-là si paisiblement dévidé, ne va pas s'embrouiller tout à coup ? Il m'est arrivé un événement grave cet après-midi. Je m'en suis ému dès le premier instant, et plus encore à la réflexion. Une voix intime m'avertit que cette cause aura de nombreux effets, que je me trouve au début d'une époque, ou, comme disent les romanciers, d'une crise de l'existence. Il m'a semblé que je me devais à moi-même d'écrire des Mémoires, et voilà pourquoi je viens d'acheter ce cahier brun sous les galeries de

l'Odéon. J'y veux consigner le fait dans ses moindres détails, et, dans la suite, s'il y a une suite, les conséquences qui en découleront.

Découler est le mot juste, car il s'agit d'une tache d'encre.

Elle est à peine sèche, ma tache d'encre, et large, et bizarre de forme, et vraiment monstrueuse, soit qu'on la considère par son côté physique, soit qu'on l'étudie sous le rapport moral. Elle est bien autre chose qu'un accident : elle participe de la nature de l'attentat. C'est à la Bibliothèque nationale que je l'ai faite, et sur... Mais n'anticipons pas.

Je vais souvent travailler à la Bibliothèque nationale, non pas dans une salle publique, mais dans celle des imprimés ouverte aux seuls lettrés munis d'un titre et pourvus d'une autorisation. Je n'y pénètre pas sans une légère impression qui tient du respect et de la vanité satisfaite. Car n'y vient pas qui veut. J'ai dû passer devant la loge du concierge qui r[illegible] mon parapluie avant d'arriver jusqu'à l'officier solennel assis derrière le tambour de la porte : double protection qui atteste la majesté du lieu. L'huissier me connaît. Il ne me demande plus ma carte. Sans doute je ne suis pas encore de ces vieilles connaissances auxquelles il sourit, non, mais je ne suis plus de ces novices dont il exige le passeport. Une inclination de sa tête m'introduit dans le temple, et signifie positivement : " Vous êtes de la maison, bien que jeune, entrez, monsieur."

Et j'entre, et j'admire chaque fois les vastes proportions du vaisseau, la décoration sévère des murs où courent de larges feuillages, les lambris faits de volumes usuels à hauteur de la main, l'aréopage de bibliothécaires et de conservateurs qui siège là-bas, sur une sorte de tribu-

nal, au bout de l'avenue dont le tapis éteint tout bruit de pas, et, derrière encore, ce sanctuaire où travaillent les privilégiés d'entre les privilégiés, ceux, je suppose, qui appartiennent à deux ou trois Académies. A droite et à gauche de l'allée, des rangs de tables et de fauteuils dans lesquels se disperse, suivant les lois d'une fantaisie devenue habitude, la population savante de la Bibliothèque. Les hommes sont en grande majorité. Vus de dos, inclinés, ils donnent à songer sur les ravages qu'exerce la pensée dans le domaine du cuir chevelu. Pour quelques Méridionaux hirsutes dont le poil grisonne et ne cède pas, que de chauves, Seigneur ! Cette face ravagée est la seule que les visiteurs aperçoivent par les lucarnes de la porte. Elle est ingrate. Çà et là, et par aventure, on rencontre quelques femmes parmi ces hommes. Georges Sand y venait. J'ignore le nom et le métier de ses successeurs ; j'ai remarqué seulement qu'elles portent un costume sombre, beaucoup de châles et une voilette épaisse : on sent que l'amour est loin d'elles ou loin de là.

Plusieurs de ces doctes détournent la tête lorsque je passe, et me suivent de l'œil hébété du liseur encore chargé de la pensée écrite et inattentif à ce qu'il perçoit. Puis, tout à coup, le remords de la distraction les prend, ils me trouvent fâcheux, une lueur fauve d'impatience anime leur regard, et chacun se replonge dans le volume ouvert. Mais j'ai eu le temps de deviner leurs intimes exclamations : — Moi, j'étudie l'origine des corps de métier ! — Moi, le règne de Louis XII ! — Moi. les dialectes romans ! — Moi, la condition civile des femmes sous Tibère ! — Moi, je lime une nouvelle traduction d'Horace ! — Moi, je fulgure un septième article, pour

" Ni Dieu ni Maître," sur le servage en Russie ! Et tous me paraissent ajouter : — Et toi, que viens-tu faire ici, éphèbe ? Que peut-on écrire à ton âge ? Pourquoi troubles-tu la paix de ce lieu vénérable ? — Hélas, messieurs, ce que je viens faire ? ma thèse de doctorat. Mon oncle et ancien tuteur, M. Brutus Mouillard, avoué à Bourges, me presse de finir, me rappelle en province, et s'indigne des lenteurs de la composition. Assez de théories, m'écrit-il, aux affaires ! Passe encore de rechercher ce diplôme, mais quelle idée de choisir un pareil sujet ! "

Le fait est que le sujet de ma thèse romaine a été artistement choisi pour prolonger mon séjour à Paris : " Des Latins Juniens ". Oui, messieurs, un sujet neuf, à peu près impossible à élucider, sans aucune corrélation, même lointaine, avec l'exercice d'une profession quelconque, sans la moindre utilité pratique. Le mal qu'il me donna, vous ne sauriez l'imaginer.

Il est vrai que j'entremêle à mes recherches quelques lectures plus attrayantes, et plus d'une visite aux Expositions, et plus d'une soirée aux Français. Mon oncle n'en sait rien. Pour le calmer, j'ai soin de faire renouveler chaque mois ma carte de lecteur, et chaque mois de lui envoyer la carte périmée signée de M. Léopold Delisle. Il en a toute une boîte. Et, dans l'ingénuité de son cœur, M. Mouillard admire tout bas ce neveu, nouveau bénédictin, qui passe ses journées à la Bibliothèque nationale, ses nuits avec Gaïus, occupé uniquement des Latins Juniens, indifférent à tout ce qui n'est pas Latin Junien dans ce Paris que mon oncle appelle encore la Babylone moderne. J'arrivais donc ce matin, dans les plus laborieuses dispositions, lorsque le malheur advint. Près du bureau où siègent les

bibliothécaires, il y a deux pupitres où l'on rédige les bulletins de demande. J'écrivais à celui de droite auquel aboutit le premier rang de tables. Tout le mal est venu de là. Si j'avais écrit à gauche, rien ne se serait produit. Mais non : je venais d'indiquer le moins illisiblement possible le titre, l'auteur, le format d'un certain ouvrage sur les antiquités de Rome, lorsque, en posant le porte-plume que retient une chaînette de cuivre, je ne sais quelle distraction, je ne sais quelle imprudence, le guignon pour tout dire, me fit placer l'instrument en équilibre instable sur le bord du pupitre. Il tombe, j'entends le bruit de la chaînette qui se déroule, il tombe encore, puis s'arrête net. Le mal est fait. La brusque secousse de l'arrêt a détaché du bec de la plume une goutte d'encre énorme, et la goutte... Ah ! je le vois encore surgir de l'ombre du pupitre, ce petit homme blanc, maigre et furieux.

— Maladroit ! Tacher un incunable !

Je me penchai. Sur le feuillet d'un in-folio, près d'une majuscule ornée, le pâté noir s'était écrasé. Autour de la sphère primitive, des éclaboussures de toutes formes avaient jailli, rayons, fusées, lignes de points, fers de lance, tout l'imprévu du chaos ; puis, l'inclinaison s'en mêlant, les canaux s'étaient vidés, et à présent un ruisseau noir descendant en serpentant vers la marge. Quelques voisins s'étaient levés, et me regardaient avec des yeux de juge d'instruction. Je m'attendais à un esclandre, immobile, stupide, murmurant des mots qui ne réparaient rien : " Quel malheur ! Je suis désolé ! Si j'avais su ! " Le lecteur de l'incunable ne bougeait pas non plus : nous regardions tous deux la tache couler. Soudain, ayant ressaisi ses esprits, il fouilla avec une activité fiévreuse dans sa ser-

viette de marocain, en retira une feuille de papier buvard, et se mit à éponger l'encre avec les précautions d'une sœur de charité qui laverait une blessure. J'en profitai pour me retirer discrètement jusqu'au troisième rang de tables où le garçon venait de déposer mes livres. La peur est si bête ! Peut-être qu'en ne disant plus rien, en disparaissant, en cachant ma tête dans mes mains comme un homme accablé sous le poids de sa responasbilité, je désarmerais cette colère ? J'essayais de le croire. Mais je comprenais bien que tout n'était pas fini. A peine assis, je levai les yeux. J'aperçus alors, entre mes doigts, le petit homme blanc qui se tenait debout et gesticulait auprès d'un des conservateurs. Tantôt il frappait avec l'index la pièce à conviction, tantôt il me désignait en se détournant à moitié, et je devinais, sans rien entendre, toute l'âpreté des termes dont il usait contre moi. Le conservateur me parut ému. Je me sentais rougir. " Il doit y avoir, pensais-je, une loi contre les taches d'encre, un décret, un règlement, quelque chose qui protège l'incunable. Et la sanction doit être terrible, puisque ce sont des savants qui l'ont faite: l'expulsion sans doute, en outre de l'amende, une amende énorme. Ils sont en train de me dévaliser là-bas. Ce cahier qu'ils compulsent est évidemment le catalogue de la vente où ce trésor fut acheté. Je vais rembourser l'incunable. O mon oncle Mouillard ! "

J'en étais là de mes tristes pensées, lorsqu'un garçon de salle, que je n'avais pas vu s'approcher, me toucha l'épaule :

— M. le conservateur vous demande.

Je me levai, et j'allai. Le terrible lecteur avait regagné sa place.

— C'est vous, monsieur, qui avez taché l'in-folio ?

— Oui, monsieur.

— Vous ne l'avez pas fait avec intention ?

— Certes non, monsieur, je regrette beaucoup l'accident.

— Vous avez raison. Le volume est des plus rares ; et la tache aussi, d'ailleurs : on ne tache pas de cette façon-là !

J'allais répondre : " On tache comme on peut " ; mais je me contins.

— Veuillez me laisser vos noms, profession et domicile.

J'écrivis : Fabien-Jean-Jacques Mouillard, avocat, 91, rue de Vennes.

— Est-ce tout ? demandai-je.

— Oui, monsieur, tout pour le moment. Mais je vous préviens que M. Charnot est fort mécontent. Il serait à propos de lui faire des excuses.

— M. Charnot ?

— C'est le membre de l'Institut qui lisait l'incunable.

" Bonté divine ! soupirai-je en revenant à mon fauteuil, ce doit être de lui que m'a parlé mon président de thèse ! M. Flamaran est de l'Académie des Sciences morales et politiques, l'autre des Inscriptions et Belles-Lettres. Charnot ? Oui, j'ai cette consonnance dans l'oreille. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a lancé un " mon excellent ami Charnot, des Inscriptions ". Ils sont intimes. Et me voilà en jolie situation : menacé de je ne sais quoi de la part de la Bibliothèque, car le conservateur m'a positivement dit que c'était tout pour le moment, mais non pour l'avenir ; menacé d'être desservi auprès de mon président de thèse, pour peu que ce savant soit bilieux !...

" Il faut faire des excuses. Voyons, que lui di-

rais-je à M. Charnot ? En réalité, c'est à l'incunable que je devrais des excuses. Je n'ai pas taché M. Charnot ; faux-col et manchettes, il est immaculé ; le pâté, les éclaboussures, tout a été pour l'incunable. Je lui dirai : " Monsieur, je " regrette vivement de vous avoir si malheureu-" ment troublé dans vos savantes recherches." Savantes recherches le flattera. Ce sera un puissant lénitif."

J'allai me lever. M. Charnot me prévint.

La période aiguë de la douleur n'est pas tout au début. Je le vis s'avancer plus nerveux, plus irrité qu'au moment de l'accident. Au-dessus de son menton étroit et rasé, un mouvement de colère allongeait ses lèvres. Son bras tremblait sur son portefeuille. Il me jeta un regard tragique, et passa.

Eh bien ! passez, monsieur Charnot, on ne fait pas d'excuses à un homme en colère. Vous en aurez plus tard, quand nous nous reverrons... si nous nous revoyons jamais.

28 décembre 1884.

Je suis allé cet après-midi chez M. Flamaran. Il y a huit jours que j'y songeais, mes Latins Juniens se trouvant en détresse. Cette intéressante classe d'affranchis commence à me passionner. Sympathie bien naturelle, en vérité : les Latins Juniens sont de pauvres esclaves dont l'ancien droit formaliste de Rome ne reconnaissait pas l'affranchissement, parce qu'il avait plu à leurs maîtres de les affranchir autrement que par la vindicte, le cens ou le testament, des déshérités par conséquent, des victimes de l'intolérance législative de l'orgueilleuse cité. N'est-ce pas touchant déjà ? Puis apparaît Junius Norbanut, un

vrai démocrate, consul de son état, qui présente une loi, la fait voter, et leur donne la liberté. Ils furent libres grâce à lui ; il vivra grâce à eux. Désormais un esclave a-t-il obtenu, après boire, quelques bonnes paroles de son maître ? il est Latin Junien ; est-il appelé " mon fils " dans un acte public ? Latin Junien ; coiffe-t-il le bonnet de liberté, le " pileus," à l'enterrement de son maître ? Latin Junien ; évente-t-il le cadavre ? encore Latin Junien pour sa peine.

Quel brave cœur que ce Norbanus, comme il pensait à tout, même à des détails de pompes funèbres, pour y trouver des cas d'affranchissement ! Et cela au milieu des guerres de Marius et de Sylla, auxquelles il prenait part. Je me le représente un soir de bataille, assis devant sa tente. Accoudé sur son bouclier, pensif, il regarde l'esclave qui répare les brèches de son épée. Ses yeux se mouillent, et il murmure : " Je te prépare, ô fidèle Stychus, une agréable surprise lorsque viendra la paix. Tu entendras parler de la loi " Junia Narbana," je t'en réponds ! "

N'y a-t-il pas là un sujet de tableau ou de statue bien digne d'être choisi pour un concours de prix de Rome ?

Un homme aussi soigneux des détails devait avoir donné un costume spécial aux affranchis spéciaux qu'il créait, car, à Rome, la liberté même a sa livrée. Quel était ce costume ? Peut-être n'en existait-il point ? Question que pas un texte à moi connu n'éclaire. Mais il me reste une ressource : M. Flamaran qui sait tant de choses, et qui pourrait savoir celle-là.

M. Flamaran est du Midi, de Marseille, si je ne me trompe. Ce n'est pas un romaniste, mais, comme il est universel, cela revient au même. De bonne heure il a été célèbre, et à juste titre : peu

de jurisconsultes sont aussi nets, aussi sûrs, aussi bien disants. Il professe à merveille. Ses consultations sont recherchées. Mais quel service ne lui ont pas rendu les livres qu'il n'a point écrits! Du temps de nos oncles, on se chuchotait déjà à l'oreille, dans les couloirs de l'Ecole : Vous savez ? Flamaran va faire paraître la deuxième partie de son grand ouvrage ; il se décide à publier son cours ; il a sous presse un traité qui mettra le feu aux quatre coins des hypothèques : il y travaille depuis vingt ans, et c'est proprement un chef d'œuvre. — Les jours fuient. Rien ne paraît, rien ne s'imprime. La réputation de M. Flamaran grandit néanmoins. L'étrange phénomène ! Nous connaissons tous l'aloès du Jardin des Plantes. Quand l'aloès fleurit, c'est un événement. Songez donc : une fleur qu'il a fallu, disent les badauds, vingt printemps, vingt étés, vingt automnes et vingt hivers pour décider à s'épanouir. Tout Paris en oublie les roses. Mais le cas de M. Flamaran est bien plus curieux : on annonce tous les ans qu'il va refleurir, il ne refleurit pas, et son succès n'en est pas moins considérable ! On lui compte les œuvres qu'il aurait pu faire : heureux auteur !

M. Flamaran est de la vieille école professorale, austère, et aux examens la terreur des candidats. Quand il est en robe, il refuserait son fils. Rien n'y fait. Les recommandations l'indisposent. Les patients les plus Roumains, les Japonais les plus authentiques ne trouvent pas plus grâce devant ses yeux que les faux bègues, les faux sourds ou les mines convalescentes obtenues du matin. L'Orient et l'Occident sont égaux devant lui. Les greffiers retraités, les huissiers honoraires aspirant sur le tard à quelque justice de paix, n'ont pas le don de l'attendrir, et le volon-

taire d'un an a beau laisser poindre sous la toge du candidat le collet de l'uniforme, il ne bénéficiera pas de cette patriotique indulgence qu'il comptait inspirer. Ses mots d'examinateur sont célèbres ; il a eu des plaisanteries macabres, celle-ci, par exemple, cette apostrophe à l'une de ses victimes : — Vous faites votre droit, monsieur, et l'agriculture manque de bras ! — Pour moi, j'ai conquis ses bonnes grâces dans une circonstance que je me rappellerai toute ma vie. Je passais mon premier examen. Nous causions, ou plutôt je le laissais disserter sur la tutelle, opinant du bonnet à ses doctes explications. Tout à coup il s'interrompt : — Combien s'est-il formé d'opinions là-dessus ? — Deux. — Il y en a une absurde. Laquelle ? Je vous pique une noire si vous vous trompez ! — Je réfléchis trois secondes, trois instants d'agonie, puis je lançai au hasard : — C'est la première, monsieur ! — J'avais deviné juste. Nous étions amis. Au demeurant, ce professeur est un excellent homme, paternel dès qu'il ne s'agit plus de l'honneur du Code et de la force des études juridiques, d'une droiture proverbiale et très digne dans la vie privée. Rentré chez lui, on peut le voir, à sa fenêtre, panser des canaris, ce qui n'est pas, dit-il changer d'occupation.

Pour me rendre chez M. Flamaran, je n'ai qu'à traverser le Luxembourg, un chemin que j'aime, le chemin des grands écoliers. Me voici à sa porte.

— M. Flamaran ?

La vieille qui m'ouvre me toise sérieusement. Il en vient tant de ces petits étudiants de première année qui, sous prétexte d'hommages, importunent monsieur ! Des hommages ! on en mourrait s'il fallait tout recevoir. Elle reconnaît

que je suis au moins licencié, à mes moustaches sans doute, et dit :

— Je crois qu'il est là.

Il est bien là, en effet, enveloppc de sa robe de chambre dans son cabinet surchauffé, qui cligne un œil pour mieux assurer l'autre, hésite, me remet, me tend les bras.

— Voilà mon Latin Junien. Comment allez-vous ?

— Très bien, monsieur Flamaran ; ce sont mes Latins Juniens qui vont mal.

— Pas possible ? Nous allons voir cela. Mais, d'abord, je ne me souviens plus d'où vous êtes, et j'aime à savoir d'où sont les gens.

— De la Châtre. Seulement, je passe mes vacances à Bourges, chez mon oncle Mouillard.

— Oui, oui, Mouillart, par un "t", n'est-ce pas ?

— Non, par un "d".

— C'est que, voyez-vous, j'ai connu autrefois un général Mouillart qui avait fait la campagne de Crimée, un homme charmant. Mais il ne doit pas être de votre famille, parce que son nom finissait par un "t".

Il disait tout cela naïvement, mon excellent maître, avec l'évident désir de m'être agréable et de me témoigner quelque intérêt.

— Vous êtes marié, jeune homme ?

— Non, monsieur Flamaran, mais je n'y répugne pas.

— Mariez-vous de bonne heure. Le mariage est la sauvegarde de la jeunesse. Il y a bien quelques gentilles héritières, à Bourges ?

— Des héritières, sûrement. Pour gentilles, à la distance où je suis...

— Evidemment, à la distance où vous êtes... Vous ferez comme moi : on se renseigne, on va

voir ! Je suis allé jusque dans le Forez, moi, monsieur Mouillard, chercher madame Flammaran.

— Ah ! elle est Forézienne ?

— Parfaitement. J'y suis resté quinze jours ; non, c'est-à-dire quatorze, en pleine année scolaire, et j'ai ramené Sidonie. C'est une jolie ville, Bourges.

— Oui, en été.

— Et bien plantée. Je me souviens d'une bien belle affaire que j'ai gagnée là. J'avais pour adversaire un de mes savants collègues. Nous avions donné chacun une consultation, en sens contraire naturellement. Je l'ai battu, ah ! mais battu !

— Complètement.

— Il n'en restait rien, mon bon. Vous connaissez l'affaire ?

— Non.

— Une question magnifique. Je dois avoir encore quelque part ce petit travail. Je vais vous montrer cela.

Le brave homme était radieux. Il n'avait sans doute pas causé de la journée, il avait besoin de se défendre et d'être aimable avec quelqu'un : je me trouvais à point nommé, et toute la douche d'eau de rose fut pour moi. Il se leva, s'approcha de la bibliothèque, parcourut du regard les titres d'une rangée de livres, prit un volume, et commença à demi-voix : " L'association est l'immense levier sur lequel la vieille société s'appuie pour se dégager de ses langes et prendre un essor plus élevé..." Bah ! qu'est-ce que je lis là ? Je vous demande pardon. C'est d'un de mes collègues des Sciences morales. Où diable est cette consultation ?

Il la retrouva, et me résuma l'affaire, texte en

main, avec les noms, les dates, les péripéties et de nombreuses citations " in extenso ".

— Oui, mon jeune ami, 218,000 fr. que j'ai gagnés du coup pour M. Prébois, de Bourges. Vous connaissez M. Prébois, l'industriel ?

— De nom.

Enfin la brochure fut réintégrée dans la bibliothèque, et M. Flamaran voulut bien se souvenir que j'étais venu pour cause de Latins Juniens.

— Quels textes vous arrêtent ?

— L'absence de textes, monsieur Flamaran. Je voudrais savoir si les Latins Juniens n'avaient pas un costume à eux.

— C'est trop juste.

Il se gratta l'oreille.

— Gaïus ne dit rien là-dessus ?

— Non.

— Ni Papinien ?

— Non.

— Ni Justinien ?

— Non.

— Alors je ne vois qu'une ressource.

— Laquelle ?

— Allez voir Charnot.

Je me sentis pâlir, et ce fut d'un air piteux que je balbutiai :

— M. Charnot, de l'Acad...

— De l'Académie des Inscriptions, mon intime ami, qui vous recevra comme un fils. Il n'en a pas, le pauvre garçon.

— La question n'est peut-être pas assez importante pour que j'aille ainsi...

— Comment ! pas assez importante ? Toutes les questions sont importantes quand elles sont neuves. Charnot s'occupe de médailles : médailles et costumes, c'est un. Je vais lui écrire pour lui annoncer votre visite.

— Je vous en prie, monsieur Flamaran.

— Si, si, je vais lui écrire, dès ce soir. Il sera enchanté de vous voir. Je le connais, voyez-vous. Il est comme moi. Il aime les jeunes gens qui travaillent.

M. Flamaran me tendit la main :

— Au revoir, jeune homme, et sitôt docteur marions-nous !

Je ne me remis de la secousse qu'au milieu du jardin du Luxembourg, près du jeu de paume où je m'assis accablé. Faites donc du zèle ! Allez consulter votre président de thèse ! Ah ! vingt-trois ans que tu es, quand tu seras sage ?

9 heures du soir.

C'est décidé. J'irai chez M. Charnot. Mais je passerai auparavant chez son libraire pour avoir plusieurs petits renseignements sur les travaux scientifiques de cet homme célèbre que j'ignore tout à fait.

31 décembre.

Il demeure rue de l'Université.

J'en reviens. J'ai été reçu. Je le dois à une surprise, à un oubli de consigne.

Quand j'entrai, cinq heures sonnant, il faisait tourner au-dessus de la lampe une spirale en papier pour amuser sa fille, lui, membre de l'Institut, elle, fille de dix-huit ans. Voilà donc à quoi ils s'occupent hors séances, ces pontifes !

C'était dans le cabinet plein de bibliothèques ouvertes, vitrées, hautes, basses, à colonnes ou sans colonnes, de statuettes jaunies par la fumée, de guéridons où abondaient les presse-papier, les coupe-papier, les gratte-papier et les encriers dits

artistiques. Il était assis devant la table, le dos au feu, un bras levé tenant une épingle à cheveux, pivot de la spirale qui tournait lestement. De l'autre côté, sa fille debout, courbée, le menton dans ses deux mains, riait à belles dents, par besoin de rire, de répandre sa jeunesse et de réjouir ce vieux père qui la regardait, charmé.

Je dois avouer que ce tableau était joli, et que M. Charnot ressemblait très peu en ce moment à celui qui m'était apparu derrière le pupitre.

La contemplation ne fut pas longue.

Dès que j'eus soulevé la portière, la jeune fille se redressa vivement, et tourna la tête de mon côté avec un petit air hautain qui cachait, je pense, un peu de confusion. Toutes proportions gardées, Diane dut avoir cet air-là quand Actéon parut. M. Charnot ne se leva pas, mais entendant venir quelqu'un, fit faire demi-tour à son fauteuil, tandis que ses yeux encore éblouis de lumière cherchaient l'importun dans la pénombre du cabinet.

Je me sentais deux fois mal à l'aise devant ce lecteur d'incunable et devant cette enfant rieuse.

— Monsieur, commençai-je, je vous devais des excuses...

Il me reconnut. La jeune fille fit un mouvement.

— Reste, Jeanne, reste, ce ne sera pas long : Monsieur vient pour des excuses.

Ce début était cruel.

Elle le pensa peut-être, et se retira discrètement dans un coin d'ombre, près de la bibliothèque du fond.

— J'ai beaucoup regretté, monsieur, cet accident de l'autre jour... J'ai maladroitement posé le porte-plume en équilibre, équilibre instable... J'ignorais d'ailleurs qu'il y eût un lecteur der-

rière le pupitre. Evidemment, si je l'avais su, j'eusse... j'eusse agi différemment.

M. Charnot me laissait me noyer avec la satisfaction recueillie d'un pêcheur qui tient un gardon au bout de sa ligne. Il avait l'air de me trouver si bête que j'en étais bête en effet. Et puis aucune réponse, rien. Le silence n'est pas, hélas ! que la leçon des rois. C'est bien celle de tout le monde. Je trouvai encore deux ou trois formules aussi platement malheureuses qu'il reçut avec le même sourire fin et le même silence.

Pour me tirer d'embarras :

— Monsieur, lui dis-je, je venais également vous demander un renseignement scientifique.

— A votre disposition, monsieur.

— M. Flamaran a dû vous écrire à ce sujet ?

— Flamaran ?

— Oui il y a trois jours.

— Je n'ai rien reçu. N'est-ce pas, Jeanne ?

— Non, père.

— Ce n'est pas la première fois que mon excellent collègue promet d'écrire et n'écrit pas. Peu importe, monsieur, vous m'êtes tout présenté.

— Monsieur, j'achève mon doctorat.

— Es lettres ?

— Non, en droit, mais je suis licencié ès lettres.

— Vous ferez sans doute votre médecine après?

— Oh ! monsieur !

— Pourquoi pas, quand on collectionne les titres ? Vous avez des dispositions littéraires ?

— On me l'a dit.

— Un certain penchant très vif, n'est-ce pas, aux compositions poétiques ?

— Mon Dieu, oui.

— Je connais le cas : les parents forcent au droit, la nature incline aux lettres ; officielle-

ment Cujas, secrètement les Muses ! le Digeste ouvert sur la table et des vers dans tous les tiroirs ! C'est bien cela ?

Je m'inclinai. Il jeta un coup d'œil du côté de sa fille.

— Eh bien, monsieur, je vous avoue que je ne comprends pas, mais absolument pas, cette manière de faire. Pourquoi ne pas suivre la nature ? Vous n'avez plus de volonté, vous autres jeunes gens, soit dit sans vous offenser, monsieur. J'avais dix-sept ans, moi, quand j'ai commencé à m'occuper de médailles. Ma famille me destinait à l'enregistrement : oui, monsieur, à l'enregistrement. Contre moi j'avais deux grands-pères, deux grand'mères, mon père, ma mère et six oncles, tous furieux. Je n'ai pas cédé, et cela m'a mené à l'Institut. Est-vrai, Jeanne ?

Mademoiselle Jeanne était revenue près de la table, à la place qu'elle occupait lors de mon arrivée, et semblait, depuis un instant, fort occupée à ranger les livres jetés pêle-mêle sur le tapis vert. Mais elle avait un but caché : ressaisir la spirale demeurée en souffrance et dont l'épingle se dressait le long de la lampe. Sa main légère, errant çà et là, avait, de par de savantes manœuvres, dissimulé le corps du délit derrière une pile d'in-douze, et l'attirait lentement au milieu des encriers et des presse-papier.

M. Charnot l'interrompit dans ce petit manège.

Elle répondit, avec un balancement de tête et très gentiment :

— Mais, mon père, tout le monde ne peut pas être de l'Institut.

— Il s'en faut de beaucoup, Jeanne : monsieur, par exemple, se livre à un genre d'inscription sur vélins qui ne le rendra jamais mon collègue.

Docteur en droit et licencié ès lettres, vous serez notaire, monsieur ?

— Pardon, monsieur, avoué.

— J'en étais sûr. Vois-tu, Jeanne, c'est un dilemne dans les familles provinciales : être avoué si l'on n'est pas notaire, être notaire si l'on n'est pas avoué.

M. Charnot parlait avec un demi-sourire exaspérant. J'aurais dû rire, parbleu, je le sais bien, avoir de l'esprit, celui tout au moins de me taire, de ne pas répondre aux agaceries de ce savant vindicatif. Au lieu de cela, j'eus la sottise de me piquer, de perdre la tête.

— Que voulez-vous, répondis-je, il me faut une carrière lucrative. Celle-là ou une autre, qu'importe ? Tout le monde ne peut pas être de l'Institut, comme l'a dit mademoiselle ; tout le monde ne peut pas se donner le luxe de publier à ses frais des ouvrages qui se vendent à vingt-sept exemplaires.

Je m'attendais à un coup de foudre, à quelque chose comme une explosion de dynamite. Pas du tout. M. Charnot sourit tout à fait, d'un air extrêmement bonhomme :

— Je vois que vous consultez volontiers les libraires, monsieur.

— Mais oui, monsieur, à l'occasion.

— C'est fort joli déjà, à votre âge, d'être de cette force en bibliographie. Vous me permettrez toutefois d'ajouter quelque chose aux notions que vous possédez. Le gros succès est un point de vue, mais faux. Vingt-sept exemplaires, quand ils sont lus par vingt-sept hommes d'esprit, cela vaut une popularité. Croiriez-vous qu'un de mes amis en a fait tirer huit seulement d'une étude mathématique ? Il en a donné trois. Les cinq

derniers restent à vendre. Et c'est le premier mathématicien de France, monsieur !

Mademoiselle Jeanne l'avait pris autrement. La tête haute, la joue empourprée, elle me jeta du bout des lèvres :

— Il y a des succès d'estime, monsieur !

J'en étais bien convaincu, hélas ! et je n'avais pas besoin de cette nouvelle leçon pour apercevoir toute l'inconvenance de mes paroles, pour me sentir grossier, absurde, irrémissiblement compromis dans l'esprit de M. et de mademoiselle Charnot. Elle me fut cruelle, cependant. Il n'y avait plus qu'à brusquer la sortie. Je me levai.

— Mais, me dit M. Charnot du ton le plus poli, il me semble que nous n'avons pas traité cette difficulté qui vous amenait.

— Je ne voudrais pas, monsieur, abuser davantage de vos instants.

— Comment donc ! Il s'agit ?...

— Du costume des Latins Juniens.

— C'est une question difficile, comme la plupart de celles qui touchent au costume. Avez-vous consulté les dix-sept volumes de l'Allemand Friedchenhausen ?

— Non.

— Vous avez au moins lu, sur la parure dans l'antiquité, l'Anglais Woodsmith ?

— Pas davantage : je ne sais que l'italien.

— Eh bien ! parcourez deux ou trois traités de numismatique, le " Thesaurus Morellianus," par exemple, les "Prœstantiora Numismata" de Vaillant, ou Banduri, ou Pembrock, ou Pellerin. Vous aurez chance d'y trouver une piste.

— Merci, monsieur, merci.

Il me reconduisit jusqu'à la porte.

En me détournant, j'aperçus mademoiselle

Jeanne immobile, avec son même air de Diane offensée, qui tenait entre ses doigts roses la spirale reconquise.

Et me voilà dehors !

Ai-je été assez maladroit, assez malhonnête, assez malheureux ! Venir pour s'excuser et aggraver l'offense ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Et cette jeune fille, je l'ai blessée. Elle m'avait défendu pourtant ; elle avait dit à son père un : " Tout le monde ne peut pas être de l'Institut ! " qui signifiait : " Pourquoi tourmentez-vous ce jeune homme, mon père ? Il est confus, il est embarrassé, il me fait pitié." Pitié, c'est bien le sentiment qu'elle a dû éprouver pour moi tout d'abord. Puis est venue cette sortie impertinente sur les vingt-sept exemplaires, et mademoiselle Jeanne, à l'heure qu'il est, me hait certainement; oui, elle me hait. Je ne sais pas de pensée plus pénible. Mademoiselle Charnot a beau n'être pour moi qu'une étrangère, qu'une apparition fugitive dans ma vie, sa colère me pèse, et sa moue dédaigneuse me poursuit.

J'ai rarement été plus mécontent de moi-même et des autres. Il me faut une diversion, une distraction, quelque chose qui fasse oublier. Et, pour rentrer chez moi, je commence par descendre jusqu'à la Seine par la rue de Beaune.

Mon Dieu, qu'il y a de jolis jours d'hiver, à Paris ! Le soleil est couché pour les maisons : toutes les lampes sont allumées. Mais dehors, de grands rayons roses traversent le ciel d'un azur pâle et lavé de pluie. Il gèle. La gelée, c'est le diamant partout, aux brindilles des arbres, aux angles des pierres, sur les toits et jusque sur le chapeau des cochers qui passent, récoltant des aigrettes dans la brume. La Seine charrie des moires d'écume blanche. Sur les mouches, per-

sonne que le timonier. Mais que de monde sur le pont du Carrousel ! que de cols de fourrure et que de manchons se croisent sur les trottoirs, tandis que les omnibus de la ligne Batignolles-Clichy et cent voitures à la file font trembler la chaussée ! Tout se hâte. Les piétons sont lestes et les cochers adroits. Les courants se côtoient, les groupes se mêlent sans se heurter, se déploient, et se dissipent comme une fumée de cigare. Il y a dans cette foule d'innombrables glissements, une agilité intelligente qu'on ne rencontre qu'ici. Tous les visages sont roses, et presque tous sont jeunes. C'est incroyable ce qu'il y a de jeunes gens, de jeunes filles, de jeunes femmes dehors. Où sont les vieux ? Chez eux, sans doute, au coin des poêles. Toute la jeunesse est sortie. Elle trotte, c'est sa manière. Elle a les yeux grands ouverts, et dans les yeux la vie qui brille. Les jeunes gens surtout ont un air plein d'avenir. Ils sont sûrs de la vie. Chacun a sa place, sa carrière, son rêve prosaïque arrêté. Ils se ressemblent. Je les prends tous pour des sous-préfets, tant ils sont importants, et graves, et bien gantés. Ils vont deux par deux, tout droits, sans regarder, causant peu, marchant vite, vers le vieux Louvre, bientôt enfoncés et disparus dans la brume épaissie où tremblent les feux des réverbères.

Tout ce monde va dîner rive droite.

Moi, je dîne rive gauche, chez Carré, où il y a beaucoup de Valaques. Au revoir, la Seine ! Bonne nuit, monsieur Charnot ! Adieu, mademoiselle Jeanne !

Même jour, 8 heures du soir.

Me voici rentré dans mon cabinet de travail. Il

y fait froid. Madame Menin, qui prend soin de mon ménage, a laissé mourir le feu. Tiens ! elle a aussi oublié son plumeau sur le manuscrit de ma thèse. Est-ce un emblème, un présage de cette poussière qui attend mon œuvre encore inachevée ? Qui saura tout l'esprit mordant du hasard ?

Huit heures... Me Mouillard, ses procédures accomplies, doit commencer son whist avec Me Horlet et Me Hublette, avocats à la Cour de Bourges. Ils m'attendent. C'est là une affreuse pensée. Oublions, mon cœur, oublions ! Et M. Charnot ? Je suppose qu'il continue à faire tourner la spirale.

Les hommes graves s'amusent à des riens, vraiment. Je suis peut-être un homme grave : tout m'amuse... A propos, est-elle blonde ou brune, mademoiselle Jeanne ? Voyons, recueillons nos souvenirs... Mais certainement elle est blonde ; je vois les reflets dorés, sous la lampe, des cheveux légers qui frisent autour de ses tempes. Elle a un aimable visage, d'ailleurs, cette jeune fille, pas régulier, mais rose, ouvert, et puis l'air vivant qui manque à tant de jolies femmes...

Madame Menin a encore oublié quelque chose, c'est de fermer ma fenêtre. Elle en veut à mes jours ! Madame Menin croit à la métempsycose. Si jamais elle renaît, ce sera dans le corps d'un étourneau...

Je viens de fermer la fenêtre. La nuit est calme, avec des étoiles voilées et tremblotantes. L'année finit mélancoliquement.

Je me souviens que par une nuit semblable, au collège, je m'étais réveillé tout à coup, un rayon de lune m'ayant ouvert les yeux. Il y a toujours une petite anxiété à ressaisir ses sens en pleine nuit, au milieu de ce monde immobile qui n'est

pas fait pour eux. Je regardai d'abord les deux rangées de lits du dortoir, fuyant parallèlement selon les lois de la perspective, mes camarades enfoncés sous leurs couvertures et formant tantôt des masses grises, tantôt des masses blanches, suivant qu'ils couchaient loin ou près des fenêtres, la lumière fumeuse du quinquet posé sur une cloison, au milieu de la salle, et tout là-bas, dans les profondeurs de l'ombre, la cage formée de deux rideaux jaunes où dormait le surveillant. Aucun bruit autour de moi. Tout reposait. Au dehors, mon oreille surexcitée par la petite fièvre de l'émotion percevait un chant étrange, très doux, cent fois répété. C'étaient des notes détachées, notes d'appel, tendres et anxieuses. Par moments, elles s'éloignaient, et je ne les entendais plus que comme une petite fumée de son, puis elles se rapprochaient, passaient au-dessus de moi, et s'éloignaient encore. Ce clair rayon de lune m'invitait à découvrir le mystère. Je sautai du lit, et, en chemise, j'allai ouvrir la fenêtre. Il pouvait être onze heures. L'ai piquant de la nuit et la lumière m'enveloppèrent en même temps, et me causèrent une impression délicieuse. La grande cour était déserte avec ses peupliers dépouillés et ses grilles à fer de lance. Le sable brillait par endroits. Je levai les yeux, et d'une constellation à l'autre, j'eus beau interroger le bleu profond du ciel, pas une ombre, pas une aile noire ne s'y découpait. Toujours, cependant, les même cris tristes et doux s'égrenaient dans l'air, chant d'un être invisible qui paraissait me vouloir quelque chose, et m'avait peut-être éveillé.

La pensée me vint que c'était l'âme de ma mère qui m'appelait, de ma mère dont la voix était faible et très harmonieuse aussi. « Je songe à toi ; je te vois, disait-elle, je te vois ; je t'aime.

disait-elle, je t'aime. — Montrez-vous, répondais-je, ô ma mère, montrez-vous ! " Et je cherchais tout inquiet pour la voir, suivant la voix dans les cercles qu'elle parcourait, et, ne découvrant rien, je me mis à pleurer.

Tout à coup je fus brutalement saisi par l'oreille :

— Que faites-vous là, petit misérable ? Etes-vous fou ? Le vent vient jusqu'à mon lit. Cinq cents vers !

Le surveillant, en caleçon et pantoufles, roulait des yeux terribles.

— Oui ! monsieur, certainement, monsieur ! Mais écoutez donc comme elle parle !

— Qui ça ?

— Ma mère.

Il me regarda pour voir si j'étais éveillé, prêta l'oreille, la tête penchée de côté, puis ferma la fenêtre avec colère, et s'en alla en haussant les épaules.

— Ce sont des vanneaux qui font le tour de la lune, dit-il, cinq cents vers !

Je les ai faits, les cinq cents vers. Ils m'ont appris ce qu'il y a d'extra-légal et de dangereux à être un rêveur. Ils ne m'ont ni convaincu ni guéri.

Je crois encore qu'il y a éparses dans la nature, des voix qui parlent et que bien peu entendent, comme il y a des millions de fleurs qui éclosent loin de tout regard humain. Malheur à ceux qui en devinent quelque chose ! Ils retourneront invinciblement à ces sources cachées, ils répandront en de vagues illusions leur force et leur jeunesse, et, pour la fugitive impression qu'ils auront goûtée, pour la phrase incomplète qu'ils auront perçue, ils auront sacrifié le commerce des hommes et l'amitié même. Oui, malheur aux

écoliers qui ouvrent leur fenêtre pour voir trembler la lune, et qui ne se corrigent pas ! Ils se trouveront, de très bonne heure, isolés dans la vie, réduits à eux-mêmes, comme moi, ce soir, au coin de mon feu mort.

Pas un ami ne viendra frapper à ma porte, pas un. J'ai bien quelques camarades auxquels je donne ce titre. Nous ne nous détestons pas. Au besoin, ils me rendraient service. Mais nous ne nous voyons guère. Que viendraient-ils faire ici ? Les rêveurs ne se confient pas, ils se dérobent, ils s'en vont aux quatre vents du ciel ; la politique les agace ; une nouvelle les laisse indifférents ; les douleuts qu'ils se créent n'ont de remède que les joies qu'ils inventent ; ils ne sont naturels que lorsqu'ils se trouvent seuls, et ne causent bien qu'avec eux-mêmes.

Ce travers d'esprit, un seul me l'a pardonné : c'est Sylvestre Lampron. Il a plus de vingt ans de plus que moi. C'est pour cela qu'il est indulgent. D'ailleurs, entre un rêveur comme moi et un artiste comme lui, il n'y a que la distance du métier. Il traduit ses rêves ; moi je dissipe les miens : mais nous rêvons tous deux. Cher Lampron ! la bonne et vaillante nature ! Il a résisté à cet épaississement moral et physique qui s'empare de tant d'hommes aux approches de la quarantaine. Il fait bonne mine au travail et bonne mine à la vie. Il est gai, de la gaieté virile des honnêtes gens résignés.

Presque toujours quand j'arrive chez lui, je le trouve assis devant une petite fenêtre aux vitres dépolies, dans un coin de l'atelier, courbé sur quelque gravure. J'ai la permission d'entrer à n'importe quelle heure ; il a celle de ne pas se déranger. Sans lever les yeux, sans savoir au juste qui vient d'ouvrir la porte, il répond : bonjour!

puis continue la hachure commencée. Je m'installe alors sur le canapé du fond, recouvert d'une housse fanée, et je suis libre, jusqu'à ce que Lampron veuille bien me donner audience, de dormir, de fumer ou de feuilleter les merveilleux cartons appuyés le long du mur. Il y a là des trésors inestimables, car Lampron est un artiste de génie, qui n'a que le tort de vivre et d'être modeste : aussi ne lui accorde-t-on encore qu'un immense talent. Nul parmi les peintres et les graveurs en renom, — il est l'un et l'autre, — n'a fait un apprentissage plus consciencieux et ne pousse au même degré que lui la probité de son art. Son dessin est d'une correction irréprochable, un peu sévère même, comme celui des primitifs. On devine, à parcourir ses œuvres, sa préférence pour les vieux maîtres, Pérugin, Fra Beato, Botticelli, Memling, Holbein, qui ne sont pas les maîtres à la mode, mais qui sont demeurés ceux de la vigueur du trait, de la simplicité, de la grâce naïve, de l'émotion vraie. Il a copié à l'huile, à la gouache, à la plume, au crayon, presque tous les tableaux de ces peintres, au Louvre, en Allemagne, en Hollande, en Italie surtout où il a longtemps vécu. Avec de pareils goûts, l'habitude ou plutôt l'irrévocable décision de ne peindre ou de ne graver que des portraits ou des scènes religieuses, l'horreur des réclames et des coteries, un idéal archaïque servi par des procédés nouveaux, un pareil artiste ne peut guère avoir que l'estime parfois jalouse des gens du métier et des rares connaisseurs qui connaissent quelque chose en art. Il laisse volontairement à d'autres, avec le plus absolu dédain, les faveurs de la foule, le succès doré de l'exportation américaine et le droit de porter des manchettes de dentelle. En un mot, dans un temps

où l'artiste se double souvent d'un industriel et quelquefois d'un charlatan, lui n'est qu'artiste.

Quand il est riche, ce qui arrive, ce n'est jamais pour longtemps. Une partie de ce qu'il a reçu passe en aumône, l'autre dans la besace des confrères mendiants. Ils accourent, la main tendue, au bruit de l'or à peine compté ; chacun est au plus creux de l'infortune, à la veille de remonter la pente fatale, perdu si la main secourable de Lampron n'y pourvoit, sauvé s'il prête de quoi acheter un bloc de marbre, de quoi payer le modèle, de quoi dîner le soir. Il prête, autrement dit, il donne : ce sont des mots synonymes dans plusieurs mondes. Et, de tout ce qu'il a gagné, la gloire seule lui reste. Encore n'en prend-il que le moins qu'il peut, humble, retiré, fuyant les fêtes. Je crois qu'il n'aurait souvent pas de quoi vivre sans sa mère qu'il fait vivre et qui lui rend ce grand service d'avoir besoin de quelque chose. Elle ne thésaurise pas, l'excellente madame Lampron, elle joue seulement le rôle des barrages en gazon que les paysans, au printemps, construisent dans les ruisseaux de notre Berry : l'eau passe par-dessus, par-dessous, même au travers, mais il en reste un peu pour les grandes sécheresses.

Je l'aime, mon ami Lampron, avec la pleine conscience de sa supériorité. Son énergie me remonte, son conseil m'affermit, il peuple pour moi la solitude profonde de Paris.

Si j'allais le voir ? Veiller seul ce soir, c'est plus triste que de coutume. La mort de l'année amène des pensées tristes, 31 décembre, Saint-Sylvestre... Saint-Sylvestre ! mais c'est sa fête! O ingrat qui n'y songeais pas ! Vite, prends ton pardessus, ta canne, ton chapeau, et cours,

avant qu'ils n'aient gagné le lit, ces deux réveille-l'aube !

Même jour, onze heures du soir.

Quand j'entrai dans l'atelier, Lampron était tellement absorbé par le travail qu'il ne m'entendit pas.

La vaste pièce, éclairée seulement dans un angle, avait une physionomie étrange. Autour de moi, les tableaux pendus à toutes les hauteurs. les chevalets dressés le long des murs, les moulages d'antiques accrochés çà et là, n'offraient que des teintes de cendre et de fumée, des formes vagues qui prolongeaient et mêlaient leurs ombres jusqu'au milieu du plafond ; un mannequin drapé, tombé contre une porte, écoutait le vent siffler ; la baie immense du vitrage ouvrait sur la nuit. Rien ne vivait dans cette partie de la salle, rien ne luisait, si ce n'est quelques étincelles sur l'or des cadres et sur la lame de deux épées en croix. Seulement, dans un coin, tout au fond, à une distance qu'exagéraient les ténèbres, Lampron gravait, seul, immobile sous le feu de sa lampe. Il me tournait le dos. La lumière éclairait fortement sa main fine, la courbe dégarnie de sa tête qu'elle entourait d'une auréole et un portrait, — une tête de femme, — qu'il copiait. Je le trouvais superbe ainsi, et je pensais que cette scène intime, par son sens profond et par son clair-obscur, eût doublement tenté Rembrandt.

Je frappai du pied.

Lampron tressaillit, et se tourna à demi. Ses yeux se plissèrent pour fouiller l'ombre.

— Ah ! c'est toi, dit-il.

Et, se levant, il s'avança rapidement vers

moi, comme pour m'empêcher de m'approcher de la table.

— Tu ne veux pas que je voie ?

Il hésita un instant.

— Au fait, répondit-il, pourquoi pas ?

La planche de cuivre était à peine rayée de quelques traits de pointe.

Il tourna tous les faiceaux lumineux du réflecteur vers le modèle.

— Oh ! l'admirable tête, Lampron !

Elle était adorable, en effet, cette tête d'adolescente italienne, posée de trois quarts, peinte à la manière de Léonard, avec des lignes fondues et fortes, des reflets, des dégradations de teintes d'une douceur infinie, ayant, comme les portraits de femmes du maître, un regard droit, qui va toujours au delà du vôtre, et qu'on interroge en vain. Les cheveux bruns, avec des scintillements d'or, se modelaient en bandeaux sur les tempes. Le cou, un peu long, sortait d'une robe sombre indiquée largement.

— Je ne connaissais pas cela, Sylvestre ?

— Non, c'est une vieillerie.

— Un portrait, évidemment ?

— Mon premier.

— Tu n'as jamais fait mieux : le dessin, la couleur, la vie, tout y est.

— A qui le dis-tu ? Il y a, vois-tu, aux heures de jeunesse, des moments d'inspiration véritable, où quelqu'un nous parle à l'oreille et nous conduit la main, une légèreté de touche, une inexpérience hardie et heureuse, une audace féconde qu'on ne rencontre plus ensuite. Croirais-tu que j'ai essayé dix fois de reproduire cela à l'eau-forte sans y parvenir ?

— Pourquoi essayes-tu ?

— Oui, pourquoi, n'est-ce pas ? C'est un peu de folie.

— Tu ne retrouverais pas un pareil modèle, et c'est une raison.

— Oh ! non, tu dis bien, je ne le retrouverais pas.

— Quelque Italienne de haut rang, une princesse, peut-être ?

— A peu près.

— Qu'est-elle devenue ?

— Eh ! sans doute ce que deviennent les princesses. Fabien, mon jeune ami, qui vois encore la vie à travers les contes de fées, tu dois lui supposer un sort heureux, te la représenter riche, très gâtée, très adulée, parlant du bout des lèvres, sur la terrasse de sa villa aux grands pins, tandis que la nuit tombe, de ce barbare d'au delà des Alpes qui fit son portrait à vingt ans et de la dernière toilette qu'elle a reçue de Paris ?

— Oui, je la vois ainsi, très belle encore.

— Tu devines admirablement, Fabien. Elle est morte, mon cher, et cette idéale beauté est réduite à quelques os blancs au fond d'une tombe.

— Pauvre fille !

Sylvestre, en me parlant, avait pris un ton de sarcasme qui ne lui était pas habituel. Il regardait son œuvre avec une émotion si vraie et si triste que j'en fus frappé. Je compris que dans ce passé de sa vie, dont je savais peu de chose, Lampron cachait une douleur que j'avais, sans le vouloir, avivée.

— Mon ami, lui dis-je, laisse tout cela. Je viens te souhaiter ta fête et t'embrasser.

— Ma fête ! c'est vrai, ma pauvre mère me l'a souhaitée ce matin, puis je me suis mis au travail, et j'ai oublié le reste. Tu as bien fait de venir. Elle aurait de la peine, la chère femme, si

aujourd'hui je ne passais pas un bout de soirée près d'elle. Allons la retrouver.

— Volontiers. Mais, Sylvestre, j'ai fait un oubli, moi aussi.

— Lequel ?

— Je n'ai pas de fleurs.

— Elle en a, tranquillise-toi, des fleurs du Midi, capiteuses, tout un panier, de quoi faire vivre une ruche d'abeilles ou de quoi tuer un homme dans son sommeil, au choix. C'est une attention annuelle d'un créancier très malheureux.

— D'un débiteur, tu veux dire ?

— Non, je dis bien, d'un créancier.

Il prit la lampe. Les ombres, déplacées, coururent le long des murs comme des araignées gigantesques, les deux épées flamboyèrent, la Vénus de Milo jeta vers nous un regard altier, la Polymnie apparut et s'effaça, rêveuse. Arrivé à la porte, je pris dans mes bras le mannequin drapé.

— Permettez ! lui dis-je, — et nous sortîmes de l'atelier pour entrer dans le petit salon de madame Lampron.

Elle était assise près d'un guéridon, tricotant des bas, les pieds sur sa chaufferette. Son bon vieux visage épais et ridé nous sourit. Elle piqua ses aiguilles sous le bonnet de dentelle noire qu'elle portait toujours, et les retira presque aussitôt.

— Il a fallu que vous vinssiez, dit-elle, monsieur Mouillard, pour l'arracher de son atelier.

— Un jour de Saint-Sylvestre, c'est affreux ! L'amour de son art a dénaturé votre fils, madame Lampron.

Elle le regarda tendrement qui, à peine entré, s'était penché vers le feu, et secouait sa pipe à moitié pleine sur les chenets, ce qu'il ne man-

quait jamais de faire dès qu'il arrivait chez sa mère.

— Cher enfant ! dit-elle.

Puis, s'adressant à moi :

— Vous êtes un bon ami, monsieur Fabien. Jamais une Saint-Sylvestre ne s'est fêtée ici sans vous, depuis que vous habitez Paris.

— Pourtant, madame, je manque ce soir à mes traditions : je n'ai pas de bouquet. Mais Sylvestre m'a raconté que vous veniez de recevoir des fleurs du Midi, d'un créancier malheureux.

Je ne sais quel effets ces mots produisirent sur elle. Elle qui ne s'interrompait de tricoter ni pour écouter, ni pour parler, posa son ouvrage sur ses genoux, et, fixant sur moi ses yeux où perçait une inquiétude :

— Il vous a raconté ?

Lampron qui tisonnait, les pieds dans ses chaussons de travail étendus vers le feu, se détourna.

— Non, mère, je lui ai seulement dit que nous avions reçu un panier de fleurs. C'est une maigre confidence. Mais, quand même il saurait tout ? N'est-il pas assez notre ami pour tout savoir ? Il y a longtemps que ce serait fait, si ce n'était une cruauté de partager entre trois le poids d'un chagrin qu'on peut porter à deux.

Elle ne répondit rien, et se remit à tordre la laine entre ses aiguilles, mais agitée, et songeant au dedans à quelque chose de triste.

Pour détourner la conversation, je leur fis le récit de ma double mésaventure à la Bibliothèque nationale et chez M. Charnot. Je tâchais d'être drôle et je croyais y réussir. La vieille mère souriait faiblement. Lampron demeurait sombre, et hochait la tête d'un air d'impatience. Je terminai en disant :

— Bénéfice net, deux ennemis, dont l'un charmant.

— Oh ! les ennemis, dit Sylvestre, c'est une génération spontanée. On n'y peut rien, et les grands chagrins ne viennent pas d'eux. Mais défie-toi des ennemis charmants.

— Elle me déteste, je t'en réponds : si tu l'avais vue !

— Et toi ?

— Moi ? elle m'est indifférente.

— En es-tu sûr ?

Il me demandait cela gravement, sans me regarder, en roulant une allumette de papier.

Je me mis à rire.

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, misanthrope ? Je t'assure qu'elle m'est parfaitement indifférente. Mais, quand il en serait autrement, Sylvestre, où serait le crime ?

— Le crime ? Il n'y en aurait pas, parbleu ! Seulement, je m'inquiéterais pour toi, j'aurais peur. Vois-tu, mon cher, je te connais : tu es né littérateur, rêveur, artiste à ta manière : tu n'as, pour t'engager dans la redoutable aventure d'un amour quelconque, ni esprit de suite, ni sang-froid, ni résolution ; les impressions seules te guident, t'abattent ou te relèvent ; tu n'es qu'un enfant !

— Je le veux bien, et après ?

— Après ? dit-il en se levant et avec une animation extraordinaire, j'ai connu jadis quelqu'un qui te ressemblait et dont la première tendresse, inconsidérée, mais profonde comme serait la tienne, a brisé le cœur pour jamais. Car ça se brise, le cœur, mon cher, et c'est une porcelaine qui ne se raccommode pas !

La mère de Lampron l'interrompit de nouveau d'un air de reproche.

— Il est venu pour te souhaiter ta fête, mon enfant.

— C'est un jour comme un autre pour recevoir un bon avis, mère. D'ailleurs, puisqu'il ne s'agit ici que d'un de mes amis ? L'histoire n'est pas longue, Fabien, et elle est instructive. Je vais te la résumer. Il était très jeune, mon ami, très enthousiaste. Il courait les musées de l'Italie, son pinceau à la main, et, dans le cœur, la chanson ininterrompue de sa jeunesse en fête. Rien ne l'avait déçu, rien ne l'avait heurté. Il pliait l'avenir à la fantaisie de ses rêves. C'est à peine s'il descendait parmi les hommes, de ces régions supérieures où tant de chefs-d'œuvre, sans cesse renouvelés sous ses yeux, emportaient son esprit. Il admirait, il copiait, il s'imprégnait de la beauté lumineuse des paysages et des peintures d'Italie. Or, un jour, sans réfléchir, sans savoir, sans prévoir, il eut l'imprudence d'aimer une fille noble dont il peignait le portrait, de le lui dire, et de se faire aimer d'elle. Il croyait alors, dans la naïveté stupide de son âge, que l'art rapproche les distances et que l'amour les efface. On n'a jamais dit sottise plus amère, Fabien. Il l'a bien vu, il a essayé de lutter contre la révolte des parents, contre lui, contre elle-même, également puissant partout, vaincu partout... Et la fin ! Veux-tu savoir la fin ? La jeune fille, emmenée au loin, atteinte d'un mal rapide, morte bientôt ; lui, tombé de ses rêves, meurtri, fuyant aussi, et si faible encore contre cette douleur, après de longues années, qu'il ne peut y penser sans pleurer.

Lampron pleurait, en effet, lui si fort d'habitude. Les larmes roulaient sur sa barbe blonde, un peu blanche au milieu. Je remarquai que ma-

dame Lampron s'était penchée bien bas, bien bas sur son tricot. Il continua :

— J'ai gardé le portrait, celui que tu as vu, Fabien. Ils voudraient l'avoir là-bas. Ce sont de pauvres vieux à présent. Chaque année ils me la demandent, cette relique de nos communes douleurs ; chaque année, ils m'envoient, vers cette époque, un panier de fleurs blanches, des lilas surtout, la fleur de la morte, et cela veut dire : " Abandonnez-nous ce qui reste d'elle, le chef-d'œuvre que votre jeunesse a fait avec la sienne." Mais je suis égoïste, Fabien, je suis jaloux comme eux de toutes les douleurs que ce portrait me rappelle, et je refuse... Voyons, mère, où sont les fleurs ? J'ai promis à Fabien de les lui montrer.

Mais la vieille mère ne pouvait répondre. Ayant sans doute trop pleuré sur ce malheur pour trouver de nouvelles larmes, elle suivait des yeux, avec une compassion inquiète, son fils qui cherchait, du côté de la fenêtre, parmi les chaises et les fauteuils serrés les uns contre les autres en cet endroit du petit appartement.

Il enleva et apporta une caisse de bois blanc.

— Tiens, dit-il, c'est la corbeille de noces !

Et il vida sur la table.

Des violettes de Parme, des lilas, des camélias blancs, de la mousse, roulèrent en jonchées légèrement ternies, répandant une odeur douce où flottaient déjà je ne sais quels effluves de mort et de corruption. Une violette tomba sur mes genoux, je la pris.

Il considéra un instant ces grappes amoncelées, débordant de la table.

— Je n'en garde rien, moi, dit-il :. j'ai trop de mes souvenirs. Ah ! fleurs maudites !

Il les ramassa d'un tour de bras, et les jeta sur

les charbons du foyer. Elle se tordirent, crépitèrent, puis, inertes, décolorées, se dissipèrent en fumée.

— Maintenant, je retourne à l'eau-forte. Au revoir, Fabien ; à demain, mère.

Puis, sans se détourner, il quitta l'appartement, et rentra dans l'atelier.

Je voulus le suivre et le ramener.

Madame Lampron m'en empêcha.

— J'irai moi-même, dit-elle plus tard, bien plus tard.

Nous restâmes quelque temps silencieux.

Quand elle me vit un peu remis de mon étonnement et de mon émotion :

— Vous ne l'avez jamais vu ainsi, reprit-elle. Mais, moi, je l'ai vu souvent. C'est si cruel ! J'ai connu celle qu'il aimait presque aussitôt que lui, car il ne m'a jamais rien caché. Vous pouvez juger d'après son portrait qu'elle était bien faite pour séduire un artiste comme Sylvestre. J'ai compris tout de suite qu'il y aurait là une épreuve pour mon fils, et que je n'y pourrais rien. C'étaient de très grandes gens, et pas nous, vous savez.

— Ils ont refusé le mariage ?

— Oh ! non, Sylvestre n'a rien demandé ; ils n'ont pas eu à refuser ; non, monsieur. C'est moi qui lui ai dit : " — Sylvestre, cela ne se pourra jamais, jamais ! " Il me croyait, sans vouloir me croire. Alors, c'est elle qui a parlé à ses parents, en son nom, à elle... Ils l'ont emmenée, et tout a été fini.

— Jamais il ne l'a revue ?

— Jamais, il n'aurait pas voulu ; et puis elle a vécu peu de temps. Moi, j'y suis retournée, deux ans après, quand ils m'ont fait venir pour acheter le tableau. Nous étions encore en Italie.

Ça été un des rudes moments de ma vie. J'avais peur de leurs reproches, et je ne me sentais pas bien maîtresse de moi. Mais non : ils souffraient dans leur fille comme moi dans mon fils, et cela nous a rapprochés. Nous nous sommes pardonné nos chagrins. Je n'ai pourtant pas cédé le portrait : Sylvestre y tenait trop. Il s'entête à le conserver, à le contempler, à rouvrir tous les jours son mal... Pauvre enfant... Oubliez tout cela, monsieur Fabien, vous n'y pouvez rien. Soyez de votre âge, et parlez-nous, une autre fois, de M. Charnot et de mademoiselle Jeanne.

Excellente madame Lampron ! J'ai essayé de la consoler, mais je n'ai pas eu de mère, moi : je n'ai pas trouvé grand'chose. Elle m'a remercié quand même et assuré que je lui faisais du bien.

1er janvier 1885.

1er janvier! Quand on n'est pas oncle et qu'on n'est plus filleul, qu'on n'appartient à aucune administration et qu'on va peu dans le monde, le nombre des visites du premier de l'an est bien restreint. J'en ferai cinq ou six, cet après-midi ; je ne serai reçu nulle part... et voilà mes étrennes !

Non, je me trompe : j'ai eu des étrennes, puisque ma concierge est montée tout à l'heure et qu'elle souriait.

— Monsieur Mouillard, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé et le paradis à la fin de vos jours.

Elle venait d'en dire autant aux locataires du premier, du second et du troisième. Je répondis comme ils ont répondu, en glissant dans sa main avec un grand merci dont elle ne se souciait

guère un jaunet qui la fit resourire. Une révérence, et la voilà qui me quitte.

Ce sourire est annuel ; il ne se reproduit à aucune autre époque : c'est une rente en un seul terme. Avec une larme au jour des Morts, quand elle revient de porter un bouquet de chrysanthèmes sur la tombe de son petit, il est le seul témoignage de sensibilité, le seul simulacre d'émotions tendres que j'aie surpris chez elle. Du 2 janvier au 2 novembre, c'est un être humain pendu à un cordon, une face immuablement revêche, un langage monosyllabique où les bienséances ne règnent que par intermittence.

Ce matin, contre sa coutume, elle a monté mon courrier : deux lettres, l'une de mon oncle Mouillard, en réponse, et l'autre... je ne sais pas de qui. Ouvrons d'abord l'autre : grande enveloppe, adresse mal écrite, timbre de Paris. Tiens ! à l'intérieur, une seconde enveloppe, plus petite, et dessus :

ANTOINE ET MARIE PLUMET.

Pauvres gens ! ça n'a pas de cartes de visite, mais ça a bon cœur.

Elle était bien ennuyée, il y a dix mois, la petite dame Plumet, qui était encore demoiselle alors. Je me souviens de notre première rencontre, au coin de la rue du Quatre-Septembre et de la rue Richelieu, un jour de mars. Je marchais vite, ma serviette sous le bras, regagnant l'étude où j'étais principal clerc. Tout à coup une trotte-menu d'ouvrière modiste pose sa grosse boîte de bois au couvercle de toile cirée juste sur mon chemin. Je faillis piquer une tête par-dessus l'obtacle, et j'allais le tourner, lorsque cette pe-

tite, rouge d'avoir couru et rouge de m'aborder, me dit ?

— Pardon, monsieur, vous êtes avoué ?

— Non, mademoiselle, pas encore.

— Alors, monsieur, vous en connaissez des avoués ?

— Sans doute, et d'abord mon patron, Me Boule. Si vous voulez me suivre, c'est tout près.

Je suis bien pressée, mais j'ai tout de même le temps. Je vous remercie bien, monsieur.

Et me voilà escorté d'une modiste en mantille, portant sa boîte à chiffons. Je me rappelle que je marchais un peu devant, de peur d'être rencontré en cette compagnie par un clerc de l'étude, ce dont ma réputation eût souffert.

Nous arrivons. Seconde pose de la boîte. La petite modiste m'apprend qu'elle est fiancée à M. Plumet, encadreur. Elle m'explique très bien son affaire : On a quelques économies, n'est-ce pas, depuis dix ans qu'on travaille ; on est sage, mais on est crédule aussi, on a tout prêté à un cousin ébéniste qui voulait s'établir, et maintenant le cousin ne veut pas restituer ; la dot est en péril et le mariage en suspens.

— Rassurez-vous, mademoiselle ; nous allons sommer, puis assigner cet affreux ébéniste ; nous ne le lâcherons pas qu'il n'ait rendu gorge, et vous serez madame Plumet.

Nous avons tenu parole. Moins de deux mois après, grâce à mes soins, la dot était sauvée, les bans se publiaient, et la petite modiste revenait à l'étude, cette fois, avec M. Plumet, plus embarrassé qu'elle.

— Tiens, Antoine, voici M. Mouillard, qui s'est occupé de notre affaire. Que je vous remercie, monsieur Mouillard, vous avez été bien gentil,

vraiment. Qu'est-ce que je vous dois, pour votre peine ?

— Vous demanderez ses honoraires au patron, mademoiselle.

— Oui, mais à vous ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Toute l'étude, depuis l'expéditionnaire jusqu'au premier clerc, mon subordonné, avait les yeux sur moi. Je fus digne, je pris l'air de mon oncle pour dire :

— Soyez heureuse, mademoiselle, et souvenez-vous de moi !

Nous en avons ri huit jours.

Elle a fait mieux : au bout de huit mois, — elle se souvient. Mais elle n'a pas mis son adresse. C'est dommage. J'aurais eu plaisir à les revoir tous deux. Ces jeunes mariés sont comme les oiseaux : on les entend chanter, mais ça ne donne pas l'adresse du nid.

A vous, mon oncle !

La voilà donc cette lettre immanquable, prévue comme le retour des comètes, mais moins rebelle à l'analyse que la substance farouche dont elles sont composées. Je vous écris tous les ans le 28 décembre, et vous me répondez le 31 pour que la réponse m'arrive le 1er janvier au matin. Vous êtes ponctuel, mon oncle, vous êtes même attentif, car il y a de la bonté dans cette exactitude. Mais je ne sais pourquoi vos lettres me laissent froid. C'est votre tête qui cherche et qui trouve les dix-huit à vingt-cinq lignes dont chacune est formée. Pourquoi ne me parlez-vous pas de mes parents, que vous avez connus, de votre vie quotidienne, de la fabrique dont vous êtes trésorier, de Madeleine votre vieille bonne qui m'a bercé enfant, de l'angora presque aussi vieux qu'elle, du grand jardin si frais, si coquet,

que vous taillez vous-même avec tant d'art, et qui fleurit avec tant d'amour ! Ce serait si bon, mon oncle, d'être un peu de votre famille !

Enfin ! voyons ce qu'il écrit.

" Bourges, ce 31 décembre 1884.

" Mon cher neveu, je ne vois pas les années se renouveler avec les mêmes sentiments que tu m'exprimes. Je prends mes années en juillet, et dès lors, l'arrivée du 31 décembre me laisse aussi indifférent que celle de tout autre jour de ce mois. Tes doléances me semblent le fait d'un rêveur.

" Il serait bon pourtant que tu te misses à la pratique de la vie. Tu es d'une famille où l'on ne rêvasse pas. Trois Mouillard ont, je puis le dire, honoré la profession d'avoué à Bourges. Tu seras le quatrième.

" Sitôt ton doctorat passé, — ce qui ne saurait tarder, je suppose, — je t'attends, le lendemain, le surlendemain au plus tard, et je te prends sous ma direction.

" L'étude ne baisse pas, je t'en réponds. Malgré l'âge, j'ai encore bon œil et bonne dent : c'est le principal en procédure. Tu trouveras tout en état et en ordre.

" Je te remercie de tes souhaits et te renvoie tous les miens.

" Ton oncle bien dévoué,

" BRUTUS MOUILLARD,

" Avoué licencié près le tribunal civil.

P.-S.—La famille Lorinet est venue me voir. Mademoiselle Berthe est vraiment très bien. Ils viennent d'hériter de 751,351 francs.

" C'est moi qui occupais dans un incident y relatif."

Oui, mon oncle, vous occupiez, selon la formule, " sur les présentes et suites ". Parmi ces suites, vous avez la bonté de compter sur une union entre mademoiselle Berthe Lorinet, sans profession, et M. Fabien Mouillard, avoué. Fabien Mouillard avoué, je m'y résignerai peut-être ; Fabien Mouillard époux Lorinet, jamais ! Ça se paye trop cher, les grosses dots, mon oncle ! Mademoiselle Berthe a un demi-pied de plus que moi, qui suis de taille moyenne, une carrure à l'avenant. De plus, on assure qu'elle n'a point l'esprit en proportion de la taille. Je l'ai vue à dix-sept ans, en robe courte bleu criard, très maigre alors, accompagnée de son frère sanglé dans sa tunique de lycéen, tous deux sortant pour la première fois seuls, tous deux rouges, pressés, glissant sur le pavé de Bourges. C'est fini : elle aura toujours cet air, cette robe et cette gaucherie pour moi. Les mémoires ont quelque chose de la photographie instantanée ; j'ai là un cliché funeste à vos projets.

3 mars.

Les jours s'avancent. Ma tête grossit. Le Latin Junien se dégage des brumes du Tibre.

Il a fallu retourner à la Bibliothèque nationale. Les premières fois, j'étais ému. Il me semblait que l'huissier était plus froid, et que les conservateurs me tenaient à l'œil comme un surveillé de la haute police. J'ai cru prudent de changer de côté. Et maintenant, j'écris mes demandes sur le pupitre de gauche, je m'asseois sur un fauteuil à gauche.

M. Charnot reste fidèle à son poste, sous l'encrier à droite.

Je l'ai observé. Il arrive généralement des premiers, leste, un peu sautillant. Ses cheveux demi longs sont toujours soigneusement séparés sur le milieu de la tête, et sa barbe est toujours nouvellement faite. L'habitude qu'il a d'enfouir des poignées de notes dans les poches de sa redingote la gonfle par le haut et l'évase en corbeille. Il lit posément, avec des lunettes montées sur un fil d'or très fin, peu de livres, mais tous reliés en veau, ce qui les date. Dans sa manière de tourner un feuillet, il y a quelque chose de liturgique. Les employés paraissent l'aimer. Quelques conservateurs le vénèrent. Il a très bonne façon avec tout le monde. Moi, il m'évite. Je le rencontre cependant tantôt au vestiaire, plus souvent dans la rue Richelieu, cheminant vers la Seine. Il s'arrête, et je m'arrête aussi près de la fontaine Molière pour acheter des marrons. Nous avons cette commune passion. Il en achète pour deux sous, moi pour un: de la sorte la hiérarchie est sauvegardée.

S'il arrive après moi, je le laisse servir le premier; s'il me devance, j'attends mon tour avec une patience qui trahit le respect. Lui n'a jamais eu l'air de s'en apercevoir. Quelquefois, sans doute, j'ai cru surprendre au coin de ses lèvres un sourire et dans le coin de ses yeux un regard dérobé, mais ces vieux savants ont le sourire si léger !

Il doit se douter que je le recherche. Car, c'est un fait incontestable : je guette une occasion de réparer la sottise que j'ai commise, de lui apparaître sous un jour moins défavorable que dans cette visite désastreuse.

Et la raison qui me pousse vers lui, c'est elle! Depuis que M. Mouillard m'a menacé de made-

moiselle Berthe Lorinet, la silhouette gracieuse de mademoiselle Jeanne s'est dressée devant moi avec une persistance dont je ne lui sais aucun mauvais gré.

Ce n'est pas que je l'aime. Oh ! non, cela ne va pas jusque-là ; je dois la quitter et quitter Paris pour jamais dans quelques mois. Non, tout mon désir est de la revoir dans la rue, au théâtre n'importe où, de lui témoigner par mon attitude et, s'il se pouvait, par mes paroles, que je regrette le passé et que j'implore le pardon. Alors, plus d'abîme entre elle et moi; je la rencontrerai sans embarras, je pourrai évoquer son image pour combattre celle de mademoiselle Lorinet, sans que jamais cette moue impérieuse me fasse souvenir de mes torts. Elle symbolisera pour moi la grâce parisienne unie à la pité filiale, je l'emporterai en province comme le parfum d'une fleur rare dont on s'est approché, et si jamais je chante : O hymen ! ô hyménée ! ce sera pour quelque autre qui me la rappelera. . . . . .

Il me semble que mes sentiments ne franchissent pas cette limite. Cependant, je n'en suis pas absolument sûr : je mets dans mes recherches une âpreté, une constance qui m'étonnent, et le désappointement qui suit mes courses infructueuses est un peu plus vif que la froide raison ne le comporterait.

Après tout, j'ai peut-être la raison chaude !

Voyons un peu : dressons le bilan de mes équipées.

Un après-midi de janvier, j'ai, huit fois de suite arpenté la rue de l'Université du No 1 au No 107, et du No 107 au No 1 : Jeanne n'est pas sortie, malgré ce limpide jour d'hiver qui étincelait.

J'ai, le 19 du même mois, assisté à " Andro-

maque," bien que les classiques, pour lesquels je tiens, ne soient pas ceux que j'entends le plus volontiers. J'ai renouvelé cette tentative le 27. Ni le premier, ni le second soir, je n'ai aperçu mademoiselle Charnot.

Et cependant, si l'Institut ne conduit pas les théories de ses vierges applaudir " Andromaque," où les mène-t-il ?

Peut-être nulle part.

Toutes les fois que je traverse les Tuileries, je parcours du regard les groupes éparpillés entre les maronniers. J'aperçois des enfants qui jouent et qui tombent, des bonnes qui les laissent par terre. Point de Jeanne !

Enfin, avant-hier, j'ai passé cinq heures au Bon Marché.

C'était jour d'exposition de printemps, une des solennités de l'année, et je supposais, non sans quelque apparence de raison, qu'une Parisienne jeune et jolie n'y pouvait pas manquer. La foule emplissait déjà l'immense bazar quand j'arrivai, vers une heure. Il n'est pas facile de résister à de certains courants qui se rendent aux rayons privilégiés de la saison nouvelle. Indifférent comme une épave, j'obéis au premier qui m'entraîna, et je fus porté jusqu'aux layettes. Là il m'abandonna, au milieu de toutes ces petites vendeuses qui riaient de l'étudiant naufragé parmi les objets du premier âge. Je me sentis embarrassé, et, m'attachant à la fortune d'une Anglaise qui jouait des coudes avec une hardiesse toute britannique, je fis le tour de vingt comptoirs. Enfin, las, étourdi, poudreux comme après une longue marche au soleil, je me réfugiai dans la salle de lecture.

Pauvre naïf ! me dis-je, il est trop tôt : tu aurais dû y songer. Elle viendra après la fer-

meture de la Bibliothèque nationale, avec son père. En admettant qu'ils prennent l'omnibus, ils seront ici vers quatre heures et demie, pas avant.

Il fallait occuper l'intervalle assez long qui me séparait de cet heureux moment. J'écrivis une lettre à mon oncle Mouillard. L'adresse seule me demanda sept minutes. Je n'avais jamais si bien écrit depuis l'âge de neuf ans. Le dernier enroulement terminé, je cherchai un journal : tous en mains. Le " Bottin " était libre, je le pris et l'ouvris au "ch." Je constatai qu'il y a beaucoup de Charnot à Paris, sans compter le mien, Charnot épicier, Charnot tapissier, Charnot bandagiste : je composai toute une famille au membre de l'Institut, en choisissant, bien entendu, les personnes du nom qui me semblèrent le plus digne d'une parenté. La période qui suivit est demeurée vague dans ma mémoire. Je me souviens seulement d'avoir eu l'impression, par deux fois, qu'une personne indiscrète se penchait par-dessus mon épaule. A la troisième fois, je m'éveillai tout à fait.

— Monsieur, me dit un employé, avec des formes accomplies, il y a trois quarts d'heure qu'on attend le " Bottin." Veuillez donc le passer à monsieur, si vous avez terminé vos recherches.

Il était six heures moins un quart. J'attendis encore un peu, et je partis, ayant perdu ma journée.

O Jeanne, où vous cachez-vous ? Faut-il, pour vous rencontrer, assister à la messe de Saint-Germain des Prés ? Etes-vous de ces belles matineuses qui vont, à l'heure où les promeneurs sont rares, chercher aux Champs-Elysées les premiers rayons du soleil et l'air qui souffle des bois avant de s'engouffrer dans Paris ? Suivez-

vous un cours à la Sorbonne ? Chantez-vous, et quel est votre professeur ?

Vous devez chanter, Jeanne. Il y a de l'oiseau en vous. Vous avez la grâce vive et légère de la bergeronnette. Pourquoi n'auriez-vous pas un peu de voix comme elle ?...

Fabien ! tu deviens lyrique !...

8 avril.

Depuis plus d'un mois je n'ai rien écrit sur ce cahier brun. Mais aujourd'hui, que de choses à noter, et d'une importance !

D'abord, ma première surprise.

Ce matin, la tête chargée de textes latins, j'appuyai mon front aux vitres de ma fenêtre qui donne sur le jardin. Le jardin n'est pas à moi, naturellement, puisque je loge au quatrième ; mais j'ai vue sur son grand saule pleureur du milieu, sur l'allée sablée qui tourne tout autour, et sur les quatre murs bordés de plates-bandes dont l'un le sépare du grand enclos des Carmes. C'est un jardin presque abandonné. Le locataire du premier, qui n'a jamais eu la tête lourde, et pour cause, ne s'y promène presque jamais. Son fils, lycéen de dix-sept ans, s'y trouvait ce matin. A deux pas du mur de la rue, immobile, la tête levée, il sifflait sur un rythme monotone qui me parut tenir du signal. Devant lui, cependant, rien autre chose que la mousse du vieux mur, chatoyante et dorée. On ne siffle pas pour des pierres, ni pour des mousses.

Plus loin, de l'autre côté de la rue, les fenêtres des maisons en face fuyaient, régulièrement alignées, ouvertes pour la plupart. Et je pensai : l'oiseau est là ; c'est quelque Margoton qui va paraître en bonnet blanc.

La sotte et mauvaise idée ! Que nous sommes téméraires en nos moindres jugements ! Tout à coup, le lycéen fit un pas en avant, étendit la main, effleura la mousse dans une courbe rapide, comme s'il voulait prendre une mouche, et se retourna vers sa mère, triomphant, épanoui, bête, avec un innocent lézard gris au bout des doigts.

— Je l'ai, je l'ai ! Il se chauffait au soleil, je l'ai charmé !

Il se chauffait au soleil ! Ce fut une révélation pour moi. J'ouvris la fenêtre. Et, en effet, partout la chaleur, partout la lumière, sur les toits ruisselants encore des giboulées de la nuit, dans le ciel d'un bleu joyeux qui n'était plus d'hiver. J'abaissai mes regards et je vis ce que je n'avais pas vu : le saule bourgeonné, les hépatiques en fleur au pied des camélias défleuris, les poiriers du jardin des Carmes empourprés par la sève et, sur le tronc mort d'un figuier, un merle échappé du Luxembourg qui, dressé sur ses pattes, enivré, le cou tendu, répondant à quelque appel lointain apporté par le vent, chantait comme en plein bois l'hymne ardent du renouveau. Alors, oh ! alors je n'y tins plus, je descendis les escaliers quatre à quatre, pestant contre Paris et contre les Latins Juniens qui m'avaient caché le printemps. Quoi, vivre ainsi séparé du monde créé pour moi, marcher sur un sol artificiel de pierre ou de bitume, avoir un horizon de cheminées, n'apercevoir du ciel qu'une bande irrégulière découpée par les toits, souillée par la fumée, et laisser s'échapper cette saison exquise sans boire les parfums et la joie qu'elle répand, sans renouveler dans sa jeunesse notre jeunesse à nous, toujours un peu fanée et opprimée par l'hiver ! Non, cela ne se peut pas, je veux voir le printemps !

Et je l'ai vu, en effet, mais coupé et en bouquets, car ma course irréfléchie m'a mené place Saint-Sulpice, et il y avait marché aux fleurs.

Beaucoup de fleurs et peu de monde : il était déjà tard. Je n'en jouissais que mieux de toutes ces plantes rangées par espèce et par taille, depuis la jacinthe double, délices des concierges, jusqu'aux premiers œillets à peine boutonnés et dont le nez rose ou blanc sortait d'un casque vert ; puis des bouquets, des bottes d'une seule fleur et d'une seule nuance, enveloppés de papier blanc, muguets, lilas, myosotis, réséda venu en serre et dont le miel, non pillé par l'abeille, embaumait. Chacun avait un regard pour ces exilées reparues. Les jeunes filles leur souriaient sans savoir pourquoi. Les cochers de fiacre eux-mêmes, stationnés le long du trottoir, ressentaient quelque plaisir de ce voisinage. J'entendis l'un d'eux, à figure de fraise maillasse, rouge avec le nez blanc, dire à son camarade :

— Ohé ! Francis ! une jolie odeur, hein ?

J'allais lentement, étudiant chaque exposition et, quand je fus au bout, je fis volte-face.

Grand Dieu, à dix pas, M. Flamaran, M. Charnot, mademoiselle Jeanne !

Ils étaient arrêtés devant une des expositions que je venais de quitter. M. Flamaran portait sous le bras une cinéraire en pot, qui lui fleurissait le ventre. M. Charnot, penché, lorgnait un superbe œillet grenadin. Jeanne hésitait entre vingt bottes de fleurs, inclinant de l'une à l'autre sa jolie tête coiffée en avril.

— Laquelle, père ?

— Celle que tu voudras, mais choisis vite : Flamaran nous attend.

Une seconde encore, puis les affinités électives l'emportèrent.

— Cette botte de réséda, dit-elle.

Je l'aurais parié. Elle devait choisir le réséda, la plante blonde, fine, élégante comme elle. A d'autres les camélias et les jacinthes, à Jeanne les fleurs exquises !

Elle paya, saisit le bouquet, le contempla un instant, l'appuya contre sa poitrine avec un geste maternel, toutes les grappes dorées retombant sur son bras, et reprit au passage son père qui n'avait fait que changer d'œillet. Ils continuèrent vers Saint-Sulpice, M. Flamaran à droite, M. Charnot au milieu, Jeanne à gauche. Elle m'effleura sans me voir. Je les suivis de loin. Ils riaient tous trois. De quoi ? Je le devine : elle, c'était d'avoir dix-huit ans ; eux, du plaisir avec elle. A l'extrémité de la place, ils tournèrent à gauche, longèrent les grilles de l'église et inclinèrent vers la rue Saint-Sulpice, sans doute pour reconduire M. Flamaran, dont la cinéraire étincelait dans les groupes. J'allais tourner comme eux. Un omnibus de la ligne Batignolles-Clichy me barra la route. En une seconde je fus enveloppé par le flot de voyageurs qu'il déversa sur la voie.

— Tiens, c'est toi ! Comment va ? Qu'est-ce que tu regardes ? Mon tube ? " Tuba mirum spargens sonum," mon cher, la dernière création de Léon, aérifère, sudoripompe, évaporateur !

C'était Larivé qui descendait de l'impériale.

Tout le monde a rencontré Larivé, le maître clerc de l'étude Machin ; on le voit partout : un grand blond, petits favoris ras, moustache très soignée, irréprochable dans sa tenue, toujours en " tube ", toujours ganté, au courant de tous les bons mots, qu'il réédite comme étant à lui. A l'en croire, il a ses entrées dans tous les ministères et sous tous les ministres, des invitations

pour tous les bals, des billets d'auteurs pour toutes les premières. Avec cela, très exact aux enterrements, fort en droit et grave, au Palais, comme dix vieux bonzes.

— Voyons, Fabien, répondras-tu, qu'est-ce que tu regardes ?

Il tourna la tête.

— Ah ! je vois, la petite Charnot !

— Tu la connais ?

— Parbleu ! Et le papa aussi. Gentillette !

Je me sentis rougir de plaisir.

— Tu trouves ?

— Très gentillette, je le maintiens, mais pas l'habitude du monde : elle danse mal.

— Le beau malheur !

— Un peu grande aussi pour ses yeux.

— Tu dis ?

— Les yeux un peu petits, comprends-tu ?

— Qu'est-ce que cela fait, s'ils sont intelligents et aimables ?

— A moi ? cela ne me fait rien du tout. Mais c'est à toi que ça a l'air de faire quelque chose. Seriez-vous parents ?

— Non.

— Ou alliés ?

— Pas davantage.

— Tant mieux. Ah ! ce vieux Mouillard ! Et l'oncle Mouillard, toujours intrépide ?

— Oui, et désireux de m'arracher de Babylone.

— Tu lui succèdes ?

— Le plus tard possible.

— On m'avait bien dit que tu n'étais pas enthousiaste. Une petite étude, n'est-ce pas ?

— Mais non, vingt-cinq mille de revenu.

— Nets ?

— Oui.

— C'est assez joli. Mais la province, mon pauvre ami, la province !

— Tu en mourrais, toi ?

— Dans les quarante-huit heures.

— Comment même as-tu pu y naître, Larivé ? Cela m'étonne de toi.

— Et moi donc ! C'est un de mes sujets de méditation. Allons, au revoir.

Je le retins par les deux mains, qu'il me tendait.

— Larivé, dis-moi, où as-tu rencontré mademoiselle Charnot ?

— Ah ! ce farceur de Fabien, il en tient ! Mon cher, je suis désolé de ne t'avoir pas dit que c'était un ange. Si j'avais su...

— Ce n'est pas ce que je te demande. Où l'as-tu vue ?

— Dans le monde, parbleu ! Où veux-tu qu'on voie les jeunes filles, si ce n'est pas dans le monde ? Ah ! ce Fabien !

Il s'en alla en riant. Quant il fut à vingt pas, il se retourna, mit ses mains en cornet, et cria :

— C'est un ange !

Ce Larivé est bien décidément un écervelé dont les mots peuvent un instant donner l'illusion de l'esprit, mais borné en somme, simple revendeur de calembredaines et profondément égoïste sous une apparence de frivolité. Je n'ai aucune confiance en lui. Un ami de collège, pourtant, le seul de mes vingt-huit camarades de cours avec lequel j'ai conservé des relations : quatre sont morts, vingt-trois autres, dispersés dans l'obscure province, sont présumés perdus par défaut de nouvelles, pour employer le langage du bureau Veritas ; le vingt-huitième, c'est Larivé. Je l'admirais, en huitième, à cause de ses pantalons longs, de la belle audace de son indiscipline et de

ses fréquentations précoces de la cigarette. Je le préférais à d'humbles bons enfants. Les jours de sortie, j'achetais de la gomme arabique chez l'herboriste de la Châtre, je la cassais avec un petit marteau, dans le fond de ma chambre, loin des curieux, et j'en faisais trois sacs portant trois étiquettes : gros morceaux, moyens morceaux, petits morceaux.

Rentré au lycée, les trois sacs dans ma poche, je tirais l'un ou l'autre pour en offrir, suivant l'importance des cas et le degré de sympathie. Larivé puisait à pleine main dans les gros. Il n'en était pas plus reconnaissant, et ne se gênait guère pour me plaisanter sur ces menues attentions dont il profitait. Il blaguait tout, et je le considérais. Il blague encore. Mais il a passé, pour moi, l'âge de la gomme arabique, et je ne crois plus en Larivé.

S'il s'imagine dépoétiser à mes yeux cette charmante fille en m'apprenant qu'elle danse mal, il se trompe. Le bel avantage d'avoir une femme qui danse bien ! Ce n'est pas chez elle qu'elle valse, ni avec son mari, entre l'armoire au linge et le berceau ; c'est chez les autres. Et puis, une jeune fille qui danse entend beaucoup de fadeurs. Elle peut prendre goût aux sornettes des Larivé, jolis mollets et méchantes langues. Alors, quel accueil fera-t-elle à l'amour tout simple et tout timide ? Elle en rira. Mais vous ne ririez pas, Jeanne, si je vous disais que je vous aime. Non, je crois fermement que vous ne ririez pas... Et si vous m'aimiez, Jeanne, nous n'irions pas dans le monde. J'en serais ravi. Je vous garderais sans vous cacher. Nous aurions le bonheur à la maison, au lieu de l'aller chercher où il n'est pas, dans les salons et dans les bals. Il vous serait impossible d'ignorer le charme qui émane de

vous, mais vous ne le prodigueriez pas à cette
troupe de valseurs, pour ne rapporter au logis
que les restes de votre bonne humeur et de vos
traînes de robes ? Jeanne, je suis très heureux
que vous dansiez mal !

Où vas-tu donc, mon ami Fabien, où vas-tu ?
Voilà que tu te laisses encore piper par ton ima-
gination. Tu t'en vas tout entier, dès qu'elle sif-
fle. Et cependant, raisonne un peu. Tu as revu
cette jeune fille, c'est vrai ; elle t'a plu, c'est la
seconde fois. Mais elle, que tu te permets d'appe-
ler Jeanne comme si elle était quelque chose
pour toi, ne t'a pas même aperçu. Tu ne sais
rien d'elle que sa grâce virginale et vingts mots
de sa bouche. Tu ne sais ni si elle est libre, ni
quel accueil elle ferait aux pensées qui te traver-
sent l'esprit, si tu les exprimais. Et tu dis : nous
irions, nous aurions !... Reste au singulier, mon
pauvre ami. Ce pluriel-là est loin, bien loin, si-
non impossible à atteindre.

27 avril.

Fin d'avril : envolez-vous les étudiants ! Les
premiers souffles chauds font éclater les bour-
geons, Meudon rit, Clamart gazouille, dans la
vallée de Chevreuse les champs de violettes em-
baument, il pleut des chatons de saule des deux
rives de l'Yvette, et plus loin, là-bas, sous les
dômes reverdis de la forêt de Fontainebleau, les
chevreuils dressent l'oreille au bruit des premiè-
res cavalcades. Envolez-vous ! Les sentiers sont
fleuris, les landes roses, les sous-bois pleins d'ai-
les qui fuient. Tout Paris émigre vers la campa-
gne en fête. Les plus pauvres ont un coin préféré,
un souvenir de l'an passé qu'on veut retrouver
et rajeunir, un abri où l'on a dormi, une allée

où l'ombre était douce, une place au bord de l'eau, où le poisson mordait. Chacun dit : " Vous souvenez-vous ? " Chacun cherche son nid, comme l'hirondelle qui revient. Tient-il encore ? Quel dégât lui ont fait les vents d'hiver, et la pluie, et la gelée ? Peut-on s'y reposer encore ?

J'ai dit aussi à Lampron : Te rappelles-tu ? car nous avons notre nid et des jours de soleil qui rient dans nos mémoires. Il était en veine de travail, il hésitait. J'ai murmuré : " l'étang du Merle ", il a souri, et nous voilà partis.

D'ordinaire, et cette fois encore, le rendez-vous c'est Saint-Germain, non pas la ville, ni le château italien, ni la terrasse d'où la vue est si large sur la Seine, la campagne semée de villas et Montmartre bleu dans le lointain, mais la forêt. Elle est à nous plus qu'à bien d'autres ; nous connaissons toutes ses tailles, toutes ses futaies, toutes ses traînes où s'enfoncent les braconniers et les amoureux. J'irais, les yeux fermés, vers cet étang du Merle qui nous fut indiqué par un chevreuil.

Figurez-vous, à trente pas d'une allée, non pas un étang, le mot est impropre, ni une mare, une fontaine creusée par la disparition de quelque chêne géant. Depuis la mort de l'arbre roi, les bouleaux que ses vastes branches avaient tenus écartés ne se sont pas rapprochés, et la fontaine forme le centre d'une petite clairière, où la mousse est épaisse en tout temps et constellée en août d'œillets sauvages. L'eau, pour profonde qu'elle soit, n'en est pas moins transparente à ravir. A travers plus de six pieds, on distingue au fond les feuilles mortes, les herbes, les brins de bois, quelques pierres au contour irisé. Tout cela dort, débris des jours passés que d'autres recouvri-

ront. Par moments, des profondeurs de ces halliers aquatiques, une salamandre s'élance. Elle monte en spirale, agitant sa queue rubannée de jaune, prend une gorgée d'air, et redescend à pic. Hormis ces incursions, rien ne trouble la fontaine. Elle est protégée du vent par un genévrier qu'un églantier a choisi pour tuteur et, chaque année, couvre d'un chapeau de roses. Chaque année aussi, un merle y fait son nid. Nous lui gardons le secret. Il sait que nous n'y toucherons pas. Et quand je retrouve ce petit coin de bois, que l'habitude nous a rendu cher, rien qu'à regarder l'eau j'éprouve une impression fraîche qui me va jusqu'au cœur.

— Le bon endroit pour y dormir ! s'écria Lampron. Fais le quart, Fabien : moi, je me repose.

Nous avions marché vite. La chaleur était grande. Il ôta sa veste, la roula en oreiller, et y posa sa tête en s'étendant sur l'herbe. Moi, je me couchai à plat ventre, en plein tabis de mousse, et je me livrai à une étude approfondie d'un pied carré du sol que j'avais sous les yeux.

La multitude des brins d'herbe était prodigieuse. Quelques-uns, déjà épiés, dépassaient le niveau commun et se balançaient comme des palmiers, houque laineuse, fétuque, vulpin, brome des prés, maigres tiges couronnées d'un bouquet. D'autres pointaient, à demi déroulés seulement, au milieu des masses plus sombres des mousses gonflées d'eau et chargées sans doute de leur donner à boire. Entre les fûts innombrables ainsi levés vers le ciel, des sentiers se croisaient, pleins d'obstacles, écorces, baies de genévriers, faînes de bouleaux, racines enchevêtrées, éminences soulevées par le travail souterrain des insectes, ravins creusés par l'écoulement des pluies. Des fourmis et des scarabées y passaient, affai-

rés, montant et descendant vers un but mystérieux. Au-dessus d'eux, une mignonne araignée rouge reliait une tige de graminée à une feuille d'orchidée, colonnes élues de la toile future, et quand un rayon de soleil, entre les feuilles remuées par le vent, arrivait jusque-là, je voyais la fine trame déjà toute dessinée.

J'ignore ce que cette contemplation dura. La forêt était calme. A part un essaim de moucherons qui sonnait sa fanfare en mineur au-dessus de Lampron endormi, rien ne bougeait, rien ne bruissait autour de nous. Tout buvait en silence à la coupe du grand soleil.

Très loin et confusément j'entendis des voix. Je me levai, et, à pas de loup, parmi les bouleaux et les noisetiers, j'allai jusqu'au bord de l'avenue.

En haut de la pente, sur la marge verte de l'allée qu'ombrageait la futaie, deux promeneurs venaient lentement. A la distance où ils se trouvaient encore, je ne pouvais distinguer qu'une chose : l'homme était en redingote, la femme en robe grise, et jeune, à en juger par le mouvement souple que la marche imprimait à son corps. Et cependant, j'eus tout de suite le sentiment que c'était elle.

Je me cachai, ils approchèrent, et je la vis passer, en effet, au bras de son père, causant doucement, heureuse d'être échappée de la rue de l'Université. Elle regardait devant elle, les yeux grands ouverts. Lui regardait sa fille, plus occupé d'elle que du printemps en pleine sève ; il inclinait à droite dès que le soleil mordait la ligne d'ombre, et demandait de temps en temps :

— Tu n'es pas lasse ?

— Oh, non !

— Quand tu seras fatiguée, mon enfant, nous nous asseoirons. Je ne vais pas trop vite ?

Elle répondait encore non, et riait, et ils allaient.

Bientôt ils quittèrent l'avenue, et s'enfoncèrent dans un sentier. Je les perdis de vue. Alors il y eut en moi comme un crépuscule subit, une tristesse immense me monta au cœur, je fermai les yeux, et, Dieu me pardonne, je pleurai.

— Ah çà, quel rôle me fais-tu jouer ? dit Lampron derrière moi.

— Quel rôle ?

— Oui, je trouve singulier que tu me convoques à tes rendez-vous.

— Un rendez-vous ? Mais il n'y en a pas !

— Tu vas me faire entendre, peut-être, que tu es venu ici par hasard.

— Certainement.

— Juste à l'heure et au lieu où elle devait passer ?

— En veux-tu la preuve ? Cette jeune fille est mademoiselle Charnot.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher, je ne lui ai jamais reparlé depui mon unique visite chez son père ; je ne l'ai aperçue qu'une seule fois, dans la rue, un instant. Tu vois bien qu'il ne peut être question de rendez-vous ici. J'ai été le premier surpris. C'est le hasard, c'est une providence aimable qui s'est servie de la beauté de la lumière, de cette brise, de toutes les douceurs d'avril pour l'amener, comme nous, dans la forêt.

— Et cela te fait pleurer ?

— Non, pas cela.

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas.

— Ah ! grand enfant que tu es, je vais te le dire : Tu l'aimes !

— En vérité, je crois que tu dis vrai, Sylvestre. Je t'en fais l'aveu tout simplement comme à mon meilleur ami. Cela date de loin déjà, peut-être du premier jour où je l'ai rencontrée. Dans les commencements, son image s'offrait à mon esprit, et j'y trouvais plaisir. Bientôt l'image ne m'a plus suffi. J'ai désiré la revoir elle-même, je l'ai cherchée dans la rue, dans les magasins, au théâtre. Je m'aveuglais encore, et je m'imaginais que c'était seulement pour me faire pardonner d'elle, pour ne pas lui laisser, quand je quitterais Paris, la fâcheuse impression de notre première entrevue... Mais à présent, Sylvestre, toutes ces vaines raisons s'évanouissent, et la vraie raison m'apparaît : Je l'aime !

— Il n'y a pas de doute, mon ami, j'ai passé par là : il n'y a pas de doute.

Il se tut. Ses yeux vagues erraient sur des lointains de bois, peut-être aussi sur des lointains de souvenirs. Une ombre voilait sa mâle figure. Mais cela dura peu. Il secoua cette tristesse, et ce fut avec son bon sourire d'habitude qu'il me dit :

— Alors, c'est sérieux ?

— Oui, très sérieux.

— Ma foi, je ne m'en étonne pas : elle est bien, cette jeune fille.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ?

— Mieux que cela, mon ami : candide. Quels renseignements as-tu sur elle ?

— Qu'elle danse mal.

— C'est bien quelque chose !

— Mais ce n'est pas tout.

— Eh bien, renseigne-toi sur le reste, parle-lui, déclare-toi, demande-la, et mariez-vous.

— O mon Dieu, Sylvestre, comme tu y vas !

— Mon cher, c'est le meilleur et le plus moral des systèmes : il faut mener rondement ces vagues idylles, ou pour les rompre sans trop de peine, ou pour les terminer en honnêtes fiançailles. A ta place, dès demain je commencerais.

— Pourquoi pas dès aujourd'hui ?

— Comment cela ?

— Rattrapons-les, pour la revoir au moins.

Il se mit à rire.

— A mon âge, courir après les jeunes filles ! Enfin, j'ai donné le conseil, en avant !

Nous traversons l'allée, et nous nous lançons à travers la forêt.

Lampron s'était fait jadis une réputation d'infatigable agilité parmi les chasseurs de renards de la campagne de Rome. Il la mérite encore. En vingt bonds, il m'eut dépassé. Je l'apercevais, sautant par dessus les bruyères, épointant de sa canne les jeunes pousses des chênes, ou se détournant pour me voir, plus embarrassé que lui, accroché par les ronces et piqué par les ajoncs. Le vol d'un faisan l'arrêta net. L'oiseau, parti sous ses pieds, s'élevait en pleine lumière.

— Est-ce beau ! dit-il. Ah çà, attention ! Soyons plus prudents, puisque nous effarouchons le gibier. A deux cents pas nous devons retrouver le sentier qu'ils ont pris.

En effet, cinq minutes plus tard, dissimulé derrière le tronc d'un gros hêtre, il me télégraphiait :

— Les voici !

Jeanne et M. Charnot s'étaient assis sur un arbre abattu, le long du sentier qui fuyait à peine visible sous la futaie. Ils nous tournaient le

dos. Le père, courbé, sa canne à pomme d'or piquée en terre, lisait dans un livre que nous ne pouvions voir, et Jeanne, attentive, immobile, à demi tournée vers lui, écoutait. Le profil de son visage se détachait sur une bande claire du ciel. La paix profonde du bois nous enveloppait, et la voix du vieux savant arrivait jusqu'à nous.

" — Aussitôt le divin Ulysse tint à la blanche Nausicaa ce discours plein d'adresse : — Déesse ou mortelle, ô reine, je m'agenouille devant toi. Si tu es l'une des divinités qui habitent le ciel immense, à ta beauté, à ta grâce, à ta noble taille, je reconnais Diane, fille du grand Jupiter. Si tu ès l'une des mortelles qui habitent sur la terre, trois fois heureux ton père et ton auguste mère, trois fois heureux tes frères chéris. Sans doute leur âme est toujours épanouie à cause de toi, quand ils voient une aussi belle vierge entrer dans le chœur des danses. Mais combien plus heureux encore celui qui t'emmènera chargé de présents, vers sa riche demeure ! "

Je me tournai vers Lampron, arrêté à dix pas en avant de moi, un peu à droite. Il avait atteint son album, et crayonnait à la hâte. Bientôt il oublia toute prudence, et sortit de l'abri du hêtre pour se rapprocher du modèle. J'eus beau multiplier les signes et tenter de lui rappeler que nous n'étions là ni pour peinture ni pour dessin, ce fut peine perdue. L'artiste était déchaîné. Assis à la distance voulue, en place découverte, sur une racine courbée, il travaillait sans autre préoccupation que celle de son art.

Il arriva ce qui devait arriver : Impatienté par les difficultés de l'ébauche, Lampron remua les deux pieds ensemble ; une branchette qui casse, des feuilles qui se froissent... Jeanne tourna

la tête et nous aperçut, moi qui la contemplais, lui qui la dessinait.

Quelles peuvent être les impressions d'une jeune fille qui découvre ainsi tout à coup, en pleine forêt, deux paires d'yeux occupés d'elle ? Un peu de frayeur, d'abord, puis, quand l'idée du voleur s'est dissipée, qu'un second coup d'œil a permis de reconnaître qu'on en veut à sa beauté et non point à ses jours, un mouvement d'amour-propre flatté mêlé de quelque confusion.

C'est là précisément ce que nous crûmes remarquer. Au premier moment, elle se rejeta légèrement en arrière, les sourcils froncés, prête à crier ; puis, les sourcils se détendirent, et le plaisir d'être admirée, la petite honte d'avoir été surprise, le désir de ne pas être gauche, tout cela parut sur ses joues roses et dans un demi-sourire vague.

Je saluai, Sylvestre enleva son béret.

M. Charnot ne bougea pas.

— Est-ce encore un écureuil ? dit-il.

— Je crois qu'ils sont deux, mon père, répondit-elle à voix basse.

Et il continua la lecture :

— " O mon hôte, répond la blanche Nausicaa, je te donne ce nom, car tu ne me parais ni bas ni insensé, Jupiter lui-même distribue le bonheur aux mortels..."

Jeanne n'écoutait plus. Elle songeait. A quoi? A plusieurs choses peut-être, mais sûrement à battre en retraite. Je le devinais au mouvement de son ombrelle qui traçait fiévreusement des cercles sur la mousse.

Je fis signe à Lampron. Nous nous retirâmes à reculons.

Mais ce fut inutile : le charme était rompu, la paix était troublée.

Elle toussa deux fois, d'une petite toux volontaire et harmonieuse.

M. Charnot s'interrompit, inquiet.

— Tu as froid, Jeanne ?

— Mais non, père.

— Mais si, mais si, tu as froid. Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Mon Dieu, mon Dieu, les enfants ! Toujours les mêmes ! Imprudents !

Il se leva sans plus tarder, mit son livre dans sa poche, boutonna sa redingote, et, appuyé sur sa canne, chercha un instant dans la cime des hêtres.

Puis, côte à côte, ils s'éloignèrent par le sentier.

Jeanne allait légèrement, toute droite, svelte, entre les jeunes gaulis couverts de feuilles nouvelles qui la cachèrent bientôt.

Cependant Lampron continuait de fixer ce détour du sentier par où elle avait disparu.

— A quoi penses-tu ? lui dis-je.

Il passa sa main sur sa barbe dont quelques poils cendré étoilaient le milieu.

— Je pense, mon cher, que la jeunesse nous quitte de cette même façon, à l'heure où nous l'aimons le mieux, avec un petit sourire et sans dire où elle va. La mienne m'a joué ce tour-là.

— Quelle bonne idée tu as eue de les dessiner tous deux ! Montre donc le dessin ?

— Non !

— Pourquoi non ?

— Ce n'est pas même une ébauche : trois coups de crayon seulement.

— Montre quand même ?

— Mon petit ami Fabien, tu devrais savoir que, quand je m'entête, c'est que j'ai une idée, comme l'âne de Balaam. Tu ne verras mon al-

bum ni aujourd'hui, ni demain, ni après-demain.

J'ai répondu bêtement :

— Cela m'est égal, va !

Au fond, j'étais très contrarié, et j'ai quitté un peu froidement Lampron sur le quai de la gare.

Imagine-t-on un pareil caprice ? Ne pas me montrer un dessin qu'il a fait devant moi, un dessin qui représente Jeanne !

28 avril, neuf heures du matin.

Cache tes dessins, mon ami Sylvestre ; enfouis-les dans tes cartons ou dans tes poches, cela m'importe peu : je l'ai dans le cœur l'image de Jeanne, et je la revois quand je veux, et je l'aime, je l'aime, je l'aime !

Qu'adviendra-t-il d'elle et de moi, je n'en sais rien. J'espère sans savoir quoi, ni pourquoi, ni pour quand, et cela est doux.

Neuf heures du soir.

Cet après-midi, à deux heures, je rencontre Lampron, boulevard Saint-Michel. Il marchait vite, un carton sous le bras. Je l'aborde. Il a l'air contrarié, et reçoit mal l'offre que je lui fais de l'accompagner. Le sang me monte à la tête.

— Eh bien, au revoir, monsieur Lampron, puisqu'il n'est plus permis de vous aborder, au revoir !

Il réfléchit un instant.

— Bah ! suis-moi si tu veux ; je vais chez mon encadreur.

— Un tableau ?

— A peu près.

— Et voilà le mystère ! Tu me fais des cachoteries hier pour un dessin, aujourd'hui pour un

tableau. Ce n'est pas gentil, Sylvestre, non, ce n'est pas gentil.

Il me regarda d'un air d'amitié compatissante.

— Pauvre petit bonhomme ! dit-il.

Puis reprenant sa voix nette et ferme :

— Je suis très pressé, viens si tu veux. J'aurais mieux aimé que ce fût dans quatre jours, mais enfin, la joie n'arrive jamais trop tôt.

Lorsque Lampron veut se taire, il est inutile de l'interroger. Je me résignai donc à la méditation de ces mots : la joie n'arrive jamais trop tôt.

Nous descendons le boulevard, le long des brasseries. Il marche fièrement, mon ami Sylvestre, il ne se confond pas avec la foule qu'il traverse. On devine chez cet homme, grave sans affectation, indifférent au bruit et aux curiosités de la rue, une âme robuste et haute. Parmi les passants, il est quelqu'un. J'entends sortir d'un groupe d'étudiants, assis devant un café, ce dialogue qu'il n'a pas l'air de remarquer :

— Tiens, vois-tu le plus grand, là-bas ? c'est Sylvestre Lampron.

— Le prix du Salon d'il y a deux ans ?

— Oui, un monsieur, tu sais.

— Il en a bien l'air.

— A gauche, dit Lampron.

Nous tournons à gauche, et nous arrivons rue Hautefeuille, devant une maison fanée, sous le porche de laquelle pendent des écritaux de chambres à louer : c'est là que demeure l'encadreur. Le couloir est obscur, les murs sont tailladés par les heurts de tant de déménagements qu'ils ont vus. Nous montons. Au quatrième, une odeur de colle et de moisi répandue sur le palier suffirait à indiquer la profession du locataire. Pour plus

de précision, il y a une pancarte clouée sur la porte : Plumet, encadreur.

— Plumet ? Un jeune ménage ?

Mais déjà madame Plumet a ouvert. C'est bien elle, la petite dame Plumet de l'étude Boule. Elle me reconnaît dans le demi-jour de l'escalier.

— Comment, monsieur Lampron, vous connaissez M. Mouillard ?

— Et vous aussi, madame Plumet, à ce qu'il paraît.

— Oh ! très bien, c'est lui qui a gagné le procès, vous savez.

— Contre l'ébéniste ? Parfaitement. Votre mari est là ?

— Oui, monsieur, dans l'atelier. Plumet ?

Par la porte entr'ouverte donnant sur une seconde pièce, nous apercevons, — au milieu de ses ouvriers mouleurs, doreurs, brunisseurs, encadreurs, — un petit homme brun à barbiche, qui lève la tête et dénoue prestement les cordons de son tablier de travail.

— J'y vais, Marie, j'y vais !

Elle était bien un peu confuse, la petite dame Plumet, de nous recevoir en négligé, sans avoir fini son ménage. Je le vis à sa rougeur, au mouvement instinctif qui fit courir ses doigts sur les frisons en désordre de ses cheveux.

A peine son mari eut-il répondu qu'elle nous laissa, et s'en alla au fond de la chambre, dans la demi-ombre d'une alcôve encombrée de meubles. Là elle se pencha au-dessus d'une chose carrée que je distinguais assez mal d'abord, et qui s'agita sous sa main.

— Monsieur Mouillard, dit-elle en levant les yeux vers moi...

Je m'aperçus alors que je l'avais suivie.

— Monsieur Mouillard, c'est mon fils Pierre !

Oh ! le doux orgueil de ces mots et du sourire qui les accompagna ! Du doigt elle écarta un des rideaux. Sous l'étoffe de percale bleue je découvris alors, entre oreiller et draps blancs, deux petits yeux noirs et une mèche blonde.

— Voyez comme il est méchant ! reprit-elle, et elle se mit à caresser l'enfant qui s'éveillait.

Pendant ce temps, à l'autre bout de la salle, Sylvestre causait avec M. Plumet.

— Impossible, disait l'encadreur, nous sommes dépassés par la besogne, j'ai vingt commandes qui attendent.

— C'est un service d'ami que je vous demande.

— Je voudrais pouvoir vous obliger, monsieur Lampron, mais je vous promettrais, que je ne tiendrais pas ma promesse.

— C'est dommage ! tout était arrangé. Le dessin devait être exposé avec mes deux gravures... Mon pauvre Fabien, je te ménageais une surprise. Tiens, viens voir !

J'accourus. Sylvestre ouvrit le carton.

— Reconnais-tu ?

Ciel, si j'ai reconnu ! M. Charnot de dos, Jeanne de profil, très ressemblante, un coin de forêt, l'ombrelle à terre, la canne piquée dans l'herbe : un tableau de genre d'une finesse et d'une vérité parfaites.

— Quand as-tu fait cela ?

— Cette nuit.

— Et tu veux l'exposer ?

— Au Salon.

— Mais le Salon, Sylvestre... on ne reçoit plus rien. Il y a longtemps que le 15 mars est passé.

— Précisément, j'ai eu un mal fou, j'ai intrigué toute la matinée. Pour un tableau, je n'aurais

jamais réussi, mais un dessin, vingt centimètres sur trente, c'est si petit !...

— Corruption de fonctionnaires, alors ?

— Avec substitution prohibée : j'avais justement pendu là-bas, entre deux gravures, un sous-bois au crayon assez semblable à celui-ci ; on décroche l'un, on accroche l'autre... enfin, tout un petit mystère d'iniquité dont je suis honteux encore. Je risquais cela pour toi, j'espérais qu'elle viendrait, qu'elle se reconnaîtrait.

— Mais certainement, elle se reconnaîtra, elle comprendra ; comment veux-tu qu'elle ne devine pas ? Sylvestre, que je te remercie !

Je sautai au cou de mon ami Sylvestre, lui demandant pardon de mes sottes récriminations.

Il était un peu attendri, lui aussi, un peu troublé du plaisir que sa surprise me causait.

— Voyez, Plumet, dit-il à l'encadreur, qui avait approché le dessin de la fenêtre, et le considérait en homme du métier, voilà un jeune homme encore plus intéressé que moi dans l'affaire, un aspirant au mariage auquel vous pouviez être très utile. Si vous n'encadrez pas le dessin, toute sa joie va disparaître.

Le maître encadreur branla la tête.

— Voyons, Antoine ! dit une petite voix câline ; et madame Plumet quitta le berceau pour se porter à notre secours.

Je jugeai tout de suite la partie gagnée. M. Plumet répéta bien, en torturant sa barbiche, que c'était impossible, elle assura le contraire ; il fit mine de rentrer à l'atelier, elle le retint par la manche, et le fit rire en s'écriant :

— Antoine, M. Mouillard nous a mariés, tu peux bien lui rendre la pareille !

J'étais ravi. Pourtant, un doute me prit :

— Sylvestre, dis-je à Lampron, qui déjà tour-

nait le bouton de la porte, crois-tu qu'elle viendra ?

— Dame ! je l'espère, mais je n'en réponds pas. Pour être sûr, il faudrait lui faire dire : Mademoiselle Jeanne, votre portrait est au Salon ! Si tu connais quelqu'un qui se charge de porter ce message rue de l'Université...

— Non, hélas !

— Alors viens-t'en, et fie-toi à ta bonne étoile.

— Rue de l'Université, vous dites ? interrompit la petite dame Plumet qui prenait décidément le plus vif intérêt à ma cause.

— Oui, pourquoi ?

— C'est que j'ai une amie dans le quartier, et peut-être...

Je me risquai à lui donner, sous le sceau du secret, le numéro et le nom. Et bien m'en prit. En trois minutes elle eut combiné un plan : justement l'amie habitait dans le voisinage de l'hôtel de la rue Université... une concierge... une personne d'âge et très sûre... par elle on pourrait peut-être avertir mademoiselle Jeanne que son portrait ou quelque chose d'approchant figurerait au Salon... discrètement, cela va sans dire, et " sans avoir l'air de rien."

La brave et intelligente petite femme ! Ai-je eu de l'esprit de lui rendre service ! Je ne supposais pas qu'elle dût m'en récompenser un jour. Et me voilà payé, capital et intérêts.

Cependant j'hésitais encore. Elle emporta mon consentement.

— Non, non, dit-elle, laissez-moi faire : je vous promets qu'elle sera prévenue, monsieur Mouillard, et que le dessin sera encadré, monsieur Lampron.

Elle nous reconduisit jusqu'à la première marche de l'escalier, la petite dame Plumet, contente

d'avoir gagné une aussi belle partie sur M. Plumet, et d'avoir été trouvée si fine, et d'être employée dans un complot où il y a de l'amour.

Dans la rue, Lampron me serra la main.

— Va, va, mon ami, les gens heureux vont seuls : c'est un besoin du cœur. Dans quatre jours, à midi, j'irai te prendre, et nous ferons ensemble notre première visite au Salon.

Oui, j'étais heureux ! Je marchais vite, ne regardant rien, les yeux perdus dans ma pensée, écoutant dans mon cœur une musique divine. Il me semblait que je portais une auréole. J'en étais gêné, car il y a de l'insolence à crier sur les toits : " Regardez bien, c'est moi, j'ai l'âme en fête, Jeanne va m'aimer ! " En vérité, j'étais à moitié fou.

Auprès du bassin du Luxembourg, devant le vieux palais où s'assemble le Sénat, voici deux petites filles qui jouent. L'une pousse, l'autre tombe : " Vilaine Jeanne, est-elle vilaine ! " Je cours, je relève la petite, et, sous les yeux de la bonne stupéfaite, je l'embrasse en disant :

— Non, mademoiselle, c'est la plus charmante fille du monde !

Et M. Legrand ! Quand je songe à ma conversation avec M. Legrand, je rougis encore.

Il se tenait dignement, sur le seuil de sa boutique : " Epicerie fine, comestibles, spécialité de denrées coloniales." Nous sommes en bons termes, M. Legrand et moi : je lui achète des oranges, de la réglisse et du rhum pour le punch. Mais j'observe les distances. Eh bien ! je l'ai appelé " mon bon monsieur Legrand " ; je lui ai demandé des nouvelles de ses affaires ; je l'ai abordé, et je n'avais rien à lui acheter ; je lui ai dit : " — Quel temps délicieux, monsieur Le-

grand, nous voilà tout à fait revenus aux beaux jours ! ”

Il a levé les yeux vers l'ouverture de la rue, les a rabaissés vers moi, et s'est abstenu de répondre, par déférence.

Et, en effet, j'ai bien vu qu'il bruinait d'une façon très désagréable.

Enfin, tout à l'heure, en revenant de [illegible], j'ai croisé, rue Bonaparte, un ménage d'ouvriers et l'homme a dit en me désignant :

“ — Tiens, un poète ! ”

Il a vu juste. Chez moi le clerc d'avoué s'est effacé, le docteur de demain a disparu, il ne reste que le poète, c'est-à-dire le fond de toute jeunesse dégagée des plantations parasites de la vie. Je le sens qui s'éveille et qui s'émeut. Que c'est doux la vie, et quel merveilleux instrument nous sommes, pour que, du bout de son petit doigt, l'espérance en nous touchant nous fait ainsi vibrer !

1er mai.

Ont-ils assez duré ces quatre jours ! Surtout le dernier. Enfin, voici midi moins deux... Dans deux minutes, si Lampron n'est pas en retard...

— Pan, pan !

— Entrez.

— Il est midi, mon ami ; viens-tu ?

C'est Lampron.

J'avais depuis une heure mon chapeau sur la tête, ma canne entre les jambes, et je feuilletais ma thèse avec des gants aux mains. Il se moque de moi. Cela m'est bien égal.

Nous partons à pied, dans le jour limpide et chaud. Tout le monde est dehors. Qui donc pourrait rester chez soi un premier mai ? Autour du

Corps législatif, débouchant de toutes les rues voisines, les pelisses blanches de bébés étincellent et s'orientent vers les Tuileries. Lampron est d'humeur causante. Il est content de son exposition et de son plan d'attaque contre mademoiselle Jeanne.

— Elle est sûrement prévenue, Fabien, rendue peut-être, qui sait ?

— Plaisante, va, moque-toi ! Oui, monsieur, il est très possible qu'elle y soit avant nous. J'en ai eu le pressentiment tous ces jours-ci.

— Vraiment ?

— Je me la suis représentée vingt fois, montant l'escalier du palais de l'Industrie, au bras de son père. Nous sommes en bas, Sylvestre, perdus dans la foule. Son profil candide et fin s'enlève sur les tapisseries des Gobelins qui l'encadrent de leurs fleurs, et l'on dirait quelque vierge du temps passé qui prend vie et qui sort du panneau de haute lice.

— Messieurs, dit Lampron, en faisant un geste circulaire qui s'adressait à toute la place de la Concorde, je vous présente le successeur éventuel de Me Mouillard, avoué à Bourges : un superbe tempérament d'homme d'affaires !

Nous approchons. De toutes parts, des groupes s'acheminent vers l'Exposition, les femmes en toilettes claires, beaucoup d'hommes en veston, une main dans une poche, la canne haute et affleurant l'oreille, ce qui signifie : riche, encore gaillard et sorti par un beau temps. Les tourniquets sont encombrés. J'entre enfin.

Nous ne faisons que traverser le jardin sablé du bas, domaine de la sculpture, où tant de dieux antiques, dans toutes les postures, enserrent de leur couronne mythologique les bustes modernes placés dans l'allée centrale. Passons, là n'est pas

mon cœur. Nous saluons du regard un vieux Gaulois blessé, ancêtre peu entouré, et nous montons l'escalier... où Jeanne ne nous précède pas.

Voici la première salle de peinture. Sylvestre rayonne. Il est chez lui.

— Vite, Sylvestre, où est le dessin ? Allons-y vite !

Mais il m'entraîne avec lui, et nous visitons plusieurs salles.

Avez-vous éprouvé cette ivresse de la couleur qui s'empare des profanes au seuil d'un musée ? Tant de rayons arrivent aux yeux, tant de pensées s'ébauchent et se heurtent dans l'esprit, que les yeux se fatiguent et que l'esprit se trouble. Il flotte, sans se poser, comme un insecte sur un pré tout en fleurs. La foule qui bourdonne et se mêle ajoute à cette griserie. Elle distrait l'attention qui commençait à se fixer, et l'emporte avec elle, là où elle s'assemble, séduite par un nom, par un cadre, par la dimension d'une toile, par une violence quelconque : un fond jaune, une vingtaine de pendus avec autant de corbeaux, un vieillard préhistorique, affreux chasseur tout nu armé d'une canne plombée. On se détourne, et la lutte reprend entre l'œil attiré par cent choses et l'esprit qui voudrait voir quelque chose.

Avec Lampron, ce danger n'existe pas. D'un regard il parcourt la salle. Il a l'œil du chasseur qui, dans un vol de perdreaux, choisit du premier coup sa proie. Il n'hésite pas : C'est là qu'il faut aller, viens ; et nous allons. Il se plante tout droit devant la toile, les deux mains dans son pardessus, le menton rentré dans son faux-col ; il ne dit rien, mais il est content ; il s'imprègne d'une pensée qui l'a saisi de loin ; il compare l'œuvre nouvelle du peintre avec une

œuvre ancienne dont il se souvient. Toute son âme est attachée là. Et quand il juge que j'ai tout compris et tout pénétré, il indique son sentiment d'un mot toujours juste, résumé d'une longue suite d'idées que j'ai dû partager, puisque j'ai vu comme lui.

Nous nous arrêtons ainsi devant le " Martyre de saint Denis, " par Bonnat, les deux " Adorations " de Bouguereau, un paysage de Bernier, d'autres paysages encore, des marines, des portraits.

Enfin, nous sortons des salles de peinture.

Dans la galerie ouverte qui flanque intérieurement ce vaste quadrilatère et domine le jardin, dorment, bien délaissés, les aquarelles, les gravures, les dessins. Lampron va droit à ses œuvres. Je leur donnerais la médaille d'honneur : un portrait d'homme à l'eau-forte, une grande gravure au burin, " la Vierge allaitant Jésus," du Salon carré, au Louvre, et le dessin qui représente...

— Mon Dieu, qu'elle est charmante, Sylvestre, et qu'elle aurait grand tort de ne pas venir se voir !

— Elle viendra, mon ami, mais je ne serai plus là.

— Tu me quittes ?

— Je te laisse à ton affût ; sois patient, et ne manque pas ce soir de me donner des nouvelles.

— Je te le promets.

Et Lampron disparaît.

Le dessin était placé à égale distance à peu près de deux ouvertures garnies de portières, communiquant avec des salles de peinture. Je m'appuyai dans l'encadrement d'une de ces portes et j'attendis.

A ma gauche, j'avais un véritable désert. C'est

à peine si, de temps à autre, quelques visiteurs se hasardaient dans le royaume des deux crayons. Encore n'y venaient-ils que pour respirer l'air plus frais ou pour regarder, par-dessus la balustrade, la multitude bariolée qui s'agitait en bas autour des statues blanches.

A droite, au contraire, passaient et repassaient les courants emmêlés de la foule, où l'élément provincial se distinguait sans peine à l'évidente fatigue du maintien. Les grosses mamans lasses et les pères essoufflés encombraient les banquettes, levant vers les murailles un regard découragé, tandis que, autour d'eux, glissaient et tournaient, infatigables comme au bal, des légions de Parisiennes, bien campées sur leurs talons hauts, également attentives aux tableaux, à la cambrure de leur taille et aux toilettes des femmes.

O gardiens, gens paisibles qui avez la police de ce tourbillon, si l'incessant glissement de ces vagues humaines n'éteint pas en vous tout sentiment de la réalité, que de sottises vous devez entendre ! En un quart d'heure, j'en ai recueilli plus de vingt.

Tout à coup, de petits pas dans la galerie. Ce sont deux jeunes filles toutes jeunes qui viennent d'entrer : deux sœurs, sans doute, car elles ont les mêmes yeux noirs, deux robes roses et deux plumes blanches à leurs chapeaux. Hésitantes, le cou tendu comme des chevrettes au bord d'une clairière, elles paraissent désappointées par le développement inattendu des galeries. Elles se regardent et chuchotent. L'une sourit, l'autre de même. Elles se tournent le dos. Puis elles partent, l'une à droite, l'autre à gauche, pour examiner les dessins qui couvrent les murs. Examen sommaire qui n'a sûrement pas l'art pour mo-

bile : elles cherchent quelque chose, et j'imagine que ce pourrait bien être le portrait de Jeanne. En effet, celle qui vient de mon côté s'arrête bientôt, étend le doigt vers la muraille, pousse un petit cri. L'autre accourt. Elles battent des mains.

— Bravo ! bravo !

Et les voilà reparties, disparues par la porte là-bas.

Ce qu'elles vont faire, je le devine.

Je tremble de la tête aux pieds, et je me dissimule davantage derrière la portière.

Une minute à peine, et elles reviennent, non plus deux, mais trois, et la troisième c'est Jeanne, qu'elles entraînent chacune par une main.

Elles l'amènent jusqu'auprès du dessin de Lampron, et gentiment lui font la révérence.

Jeanne se penche, elle sourit, elle semble approuver. Puis un doute la prend, elle tourne la tête et m'aperçoit. Le sourire tombe, elle rougit, on dirait même qu'une larme va poindre au coin de ses yeux. Quel bonheur, Jeanne, vous êtes émue : Jeanne, vous avez compris !

Une joie profonde me traverse l'âme, si profonde que jamais je n'en éprouvai une semblable.

Hélas ! au même instant, quelqu'un appelle :

— Jeanne ?

Elle se redresse, prend les deux petites par la main et s'en va.

Oh ! que j'eusse mieux fait de m'enfuir aussi, d'emporter cette illusion radieuse !

Mais non, je me penche pour les suivre du regard. Dans l'embrasure de la porte, là-bas, j'aperçois M. Charnot. Un jeune homme est près de lui. Il s'adresse à Jeanne. Elle lui a répondu. Quelques mots viennent jusqu'à moi :

— Ce n'est rien, Georges.

Malédiction ! Elle en aime un autre !...

2 mai.

Dans quelles dispositions d'esprit je suis parti ce matin pour soutenir ma thèse ! Abattu, brisé par une nuit de larmes, indifférent à tout ce qui pourrait m'arriver d'heureux ou de fâcheux !

Je me croyais et j'étais en effet bien malheureux, mais je ne me doutais pas que je dusse revenir plus triste et plus malheureux encore.

Il faisait un temps splendide à onze heures et demie, quand je pris le chemin de l'Ecole de Droit, ma thèse annotée sous le bras, plus préoccupé de mes regrets et des projets au milieu desquels je m'étais toute la nuit débattu que de l'épreuve que j'allais subir. Je recontrai dans le Luxembourg la petite que j'avais embrassée la semaine dernière. Elle arrêta son cerceau pour se planter sur ma route, ébouriffée, les yeux grands ouverts, avec un air câlin et malin qui voulait dire : " Je vous reconnais, vous ! " Je passai, stupide. Elle fit la moue, et je vis qu'elle pensait : " Qu'est-ce qu'il a donc ? "

Ce qu'il a ? Ma pauvre petite blondinette, quand vous serez grande et blonde, je vous souhaite de n'en rien savoir, pas plus qu'aujourd'hui.

Je montai la rue Soufflot, et j'entrai, à midi, dans la cour étouffée de la Faculté.

Les cours du matin sont finis. Sous les arcades, quelques rares étudiants se promènent. Je les évite, de peur de découvrir des camarades parmi eux et d'être obligé de causer. Plusieurs professeurs accourument, un peu rouges, sortant de table, aux convocations du secrétaire : ce sont mes examinateurs.

Il est temps d'aller faire ma toilette. Car il y a la toilette du candidat, comme il y a celle du condamné. Le vieil appariteur qui m'a vêtu de ses toges de location, je ne sais combien de fois, me voyant triste, s'imagine que je souffre du mal d'examen, une maladie à part qui ressemble à celle du jeune soldat au premier feu.

Nous sommes seuls dans la garde-robe obscure ; il tourne autour de moi, et m'encourage en me brossant : les docteurs ont un droit moral à ce coup de brosse.

— Ça va très bien aller, monsieur Mouillard, ne craignez pas. Nous n'avons refusé personne ce matin.

— Je n'ai pas peur, père Michu.

— Quand je dis personne, il y en a eu un pourtant de refusé, une histoire impayable. Figurez-vous, — tournez-vous un peu, monsieur Mouillard, s'il vous plaît ; — figurez-vous un candidat qui ne savait rien du tout. Nous voyons cela souvent. Mais voilà que, à la fin de l'examen, il se recommande au jury : " Soyez indulgents, qu'il dit, messieurs, je ne veux être que juge de paix ! " Elle est bien bonne, hein ?

— Mais oui.

— Comme vous dites ça ! Vous n'avez pas envie de rire ce matin ?

— Non, père Michu, chacun a ses peines, vous savez.

— Je me le disais en vous regardant tout à l'heure : " Il a une peine, monsieur Mouillard." — Boutonnons jusqu'au bas, s'il vous plaît ; pour une thèse de doctorat, songez donc, monsieur Mouillard ! — Une peine de cœur, alors ?

— Peut-être.

Il cligna ses petits yeux et mit ses mains en cornet.

— But, but, faut en changer, monsieur Mouillard, ce n'est pas malin.
— De cœur, père Michu ?
Il leva les épaules, et me précéda, luttant contre le fou rire et contre un accès d'asthme jusqu'à la salle désignée pour la soutenance de ma thèse.

C'était la plus petite et la plus sombre de toutes. Elle prend son jour sur une rue qui n'en a guère et n'en donne que le moins qu'elle peut. A gauche, le long du mur, est une chaire pour le candidat. Au fond, sur une estrade et devant un bureau, siègent les six examinateurs en robe rouge, épitoge à triple rang d'hermine et toque à ruban d'or. Entre la chaire et la porte, un petit parc à spectateurs. Ils étaient une trentaine quand j'entrai.

Ma soutenance, qui aurait pu être brillante, a été quelconque.

Les trois premiers de mes juges avaient lu ma thèse, l'excellent M. Flamaran surtout. Il la possédait, il en avait goûté les hardiesses et les nouveautés. Au moment de poser sa première question, il eut une moue préparatoire, un mouvement de gourmet qui suce un fruit mûr. Et quand il voulut bien ouvrir la bouche, dans le silence de tous, ce fut pour emporter tout de suite la discussion à de telles hauteurs d'abstraction qu'un certain nombre d'auditeurs, n'y comprenant rien, gagnèrent furtivement la porte.
Chaque réponse l'animait.
— Très bien, murmurait-il, très bien, poursuivons. Je suppose, à présent...
Et le démon de la logique le talonnant, nous tombâmes tous deux en pleine folie, dans un monde d'hypothèses où nul n'avait pénétré. Il n'examinait plus, il inventait, il se grisait de dé-

ductions. Personne n'avait raison et personne n'avait tort. Nous raisonnions sur des chimères, lui radieux, moi sans flamme, devant ses collègues doucement hilares. Je n'ai jamais si bien compris qu'en ce moment tout ce qu'il peut y avoir d'imagination dans une tête de juriste.

Il me marqua une blanche, tout en sueur, ayant dépassé de dix minutes le temps règlementaire de l'interrógatoire.

Le second juge fut moins ardent. Il supposa peu, et mit tout son art à me convaincre d'une contradiction entre la page 17 et la page 79. Il ne cessa de répéter : " C'est grave, monsieur, c'est très grave ", et me gratifia néanmoins d'une seconde blanche. Je n'eus qu'une blanche rouge pour le troisième. Le reste de l'examen porta sur quelques positions étrangères à mes sujets de thèse, lutte banale où je répondis par des arguments bien usés à des objections bien fanées. Et ce fut fini. Deux heures avaient fui.

Je sortis de la salle pendant que mes examinateurs délibéraient.

Quelques amis vinrent à moi.

— Mes compliments, cher, je parie pour six blanches.

— Ma foi, Larivé, je ne t'avais pas aperçu.

— Je le crois bien, tu n'as regardé personne. Tu as encore l'air tout chose. Est-ce l'émotion inséparable...

— Peut-être.

— Le candidat est invité à rentrer dans la salle d'examen ! dit l'appariteur.

Et le père Michu ajouta tout bas :

— Vous êtes reçu. Je vous le disais bien. N'oubliez pas le père Michu, s'il vous plaît.

M. Flamaran me proclama docteur avec un sourire paternel et un mot d'éloges pour " ce

travail consciencieux, plein de vues nouvelles sur un sujet délicat."

Je saluai mes juges. Larivé m'attendait dans la cour, et, me prenant par le bras :

— Papa Mouillard va être content.

— Oui.

— Plus content que toi.

— C'est bien possible.

— Et ce n'est pas difficile. Tu es incroyable, vraiment. Depuis deux ans tu as travaillé comme un cent de nègres pour être docteur, et, à présent que tu es reçu, on dirait que tu n'y tenais pas. Tu as obtenu un sourire de Flamaran, et tu ne te considères pas comme un privilégié du sort ! Que te faudrait-il donc ? Espérais-tu que mademoiselle Charnot viendrait en personne...

— Oh, Larivée !

— ... Assiter à ton examen et applaudir, de ses fines mains gantées, les réponses de monsieur aux objections de ses juges ? Tu sais pourtant que ça n'est pas possible, mon bonhomme, et qu'elle se marie.

— Elle se marie ?

— Fais donc l'ignorant.

— Je m'en doutais depuis hier : je l'ai rencontrée au Salon, et j'ai vu près d'elle un jeune homme.

— Blond ?

— Oui.

— Gros ?

— Peut-être.

— Assez joli garçon ?

— Je ne sais pas.

— Dufilleul, mon bonhomme, l'ami Dufilleul. Tu ne connais pas Dufilleul ?

— Non.

— Mais si, un quart d'agent de change, très fort à l'écarté, qui a fait son droit avec nous, qu'on rencontre toujours à l'Opéra avec la petite Tigra des Bouffes.

— Pauvre fille !

— Tu la plains ?

— C'est affreux !

— Quoi donc ?

— De voir une malheureuse enfant épouser un viveur...

— Elle ne sera pas la première.

— Un joueur.

— Oh ! pour ça, oui.

— Un sot selon toute apparence, qui, en échange de tant de grâce, de jeunesse et de charme, ne lui apportera qu'une collection de ruines en tous genres. Ah ! les pauvres jeunes filles, sont-elles assez dupées, trompées, victimes de leur propre vertu qui leur fait croire à celle des autres !

— Es-tu drôle ! Mais c'est le train de la vie. Si les innocences à marier ne devaient épouser que d'autres vertus masculines sous la tutelle de vertueux parents, le monde serait près de finir, mon cher ! Je t'assure que Dufilleul est un bon parti, joli garçon d'abord.

— La belle garantie !

— Riche.

— Parbleu !

— Et puis un nom qui se coupe.

— Qui se coupe ?

— Avec une facilité merveilleuse. C'est extrêmement recherché. En se mariant, on s'appelle M. du Filleul. Un après, on est baron. A la mort du père, un vieux rustre, on devient comte. Pour peu que la jeune femme soit jolie et tourmente un peu son mari, elle a des chances de passer marquise.

— Ah !

— Tu es sombre, mon pauvre Mouillard : je t'offre une absinthe, le seul breuvage qui réponde à l'amertume de ton cœur.

— Non, je rentre.

— Tu n'as pas le doctorat jovial. Adieu !

— Adieu.

Il pirouetta sur ses talons, et descendit le boulevard Saint-Michel.

Ainsi donc tout est fini pour elle et pour moi, bien fini, et le plus triste, c'est qu'elle est encore plus à plaindre que moi. Pauvre fille ! je l'ai aimée beaucoup, mais gauchement, comme je fais toutes choses, sans savoir le dire à temps. La muette déclaration que j'ai risquée, ou plutôt qu'un ami a risquée pour moi, l'a trouvée fiancée à ce butor qui s'y est pris plus adroitement, qui n'a rien taché à la Bibliothèque nationale, qui aurait dû tout craindre et qui a tout osé...

Je m'étais laissé prendre à cette sorcellerie virginale. Toute la faute, toute l'imprudence est à moi. Elle n'a rien encouragé, rien approuvé. A Saint-Germain, si elle a souri, c'est qu'elle était surprise et flattée ; au Salon, si elle a failli pleurer, c'est qu'elle avait pitié de moi. Je n'ai pas l'ombre d'un reproche à lui faire.

C'est tout ce que j'aurai d'elle, une larme, un sourire... Tout ; eh bien ! j'en vivrai. Elle a eu mon premier amour, et je lui garderai dans mon souvenir une place d'où nulle autre ne la chassera. Je vais maintenant travailler à fermer ce pauvre cœur qui a eu le tort de s'ouvrir... Je devrais être heureux, ce soir, et tout pleure en moi. Il me semble que je comprendrai mieux Sylvestre, désormais. Nos douleurs se rapprocheront. J'irai le voir tout à l'heure, et je lui dirai cela...

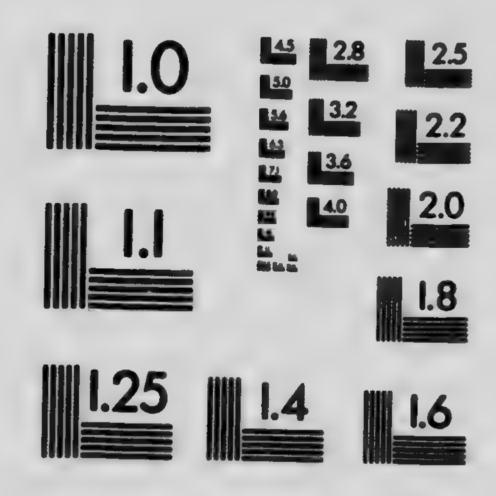
Auparavant, j'écrirai à mon oncle pour lui ap-

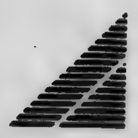




MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

prendre que son neveu est docteur. Quant au reste, projets, avenir, ce sera pour demain, pour après-demain, à moins que je ne me dégoûte tout à fait de penser à ces choses, et que je ne prenne la vie au présent de l'indicatif. Je m'y sens fortement enclin.

4 mai.

Lampron est parti pour la province. Il doit passer une quinzaine dans l'ermitage d'un vieux parent où il se retire quand il a besoin d'achever une gravure.

Mais madame Lampron était là. Après un peu d'hésitation, je lui ai tout dit, et je m'en félicite. Elle a, dans son cœur de simple et honnête femme, trouvé les mots et les conseils qu'il fallait. On sent qu'elle a beaucoup consolé dans sa vie. Elle a le secret de cet art féminin qui est la grande revanche de la faiblesse. Faibles, les femmes le sont peut-être, mais moins que nous qui sommes forts, puisqu'elles nous relèvent. Elle m'appelait " mon bon monsieur Fabien ", et rien que la façon dont elle me disait cela me pénétrait doucement. Je la croyais bornée, elle ne l'est point : elle n'est qu'illettrée, ce qui peut s'allier à toutes les délicatesses et à toutes les sublimités. Nul ne lui a appris certaines manières de s'exprimer qu'elle a employées : " Si votre mère vivait encore, disait-elle, voici comment elle vous parlerait." Et elle me parlait de Dieu qui seul résou l'épreuve, ou par le dévouement qu'il ourdit, ou par la résignation qu'il inspire. Je me sentais monter avec elle dans les régions où nos chagrins diminuent parce que les horizons grandissent autour d'eux. Et je me souviens qu'elle a eu cette pensée superbe : " Voyez, mon fils, com-

me il a souffert ? C'est à croire, monsieur Fabien, que les meilleurs en ce monde sont les plus éprouvés, comme les pierres qui doivent faire le haut de l'édifice sont plus fouillées que les autres."

Je suis revenu de chez madame Lampron moins aigri, plus calme, plus sage.

5 mai.

Lettre fulminante de M. Mouillard. Si je n'étais pas si triste, j'en rirais.

Il aurait voulu que, docteur à deux heures de l'après-midi, je prisse, le soir même, le train pour Bourges, où m'attendent mon oncle et l'étude, et le bonheur provincial. Les amis de M. Mouillard étaient prévenus, on fût venu me serrer la main à la gare. Bref, je suis un ingrat. Tout au moins devais-je indiquer la date prochaine de mon arrivée, car il ne se peut pas que je demeure encore dans la capitale, étant libre de la quitter. Mais non, pas une indication, pas une promesse de retour : la simple annonce d'un examen heureux. Cela dépasse les bornes de l'étourderie et de l'indifférence. M. Mouillard, bouleversé dans ses notions les plus élémentaires de la vie, termine par ces mots : " Fabien, il y a longtemps que je m'en doute : tu as une chaîne, et j'accours pour la rompre ! — BRUTUS MOUILLARD."

6 mai.

Eh bien, non, pas d'oncle.

7 mai.

Pas plus d'oncle qu'hier.

8 mai.

Continuation de l'éclipse totale. Aucune nouvelle de M. Mouillard. C'est tout à fait étrange.

9 mai.

Ce soir, à sept heures, au moment où je sortais de chez moi pour aller dîner, j'aperçois à vingt pas un chapeau haut de forme à larges bords coiffant des cheveux blancs en brosse, un long cou serré d'une cravate blanche, une redingote déboutonnée battant deux jambes maigres ; je m'écrie :

— Mon oncle !

Il m'ouvre ses deux bras. J'y tombe, et la première chose qu'il me dit, c'est :

— Tu n'as pas dîné, au moins ?

— Non, mon oncle.

— Alors, chez Foyot !

S'attendre à voir un homme en colère et s'entendre inviter à dîner, cela cause une impression singulière, presque une déception ; car on est monté, on a ses arguments tout prêts, sa provision d'impertinence en poche : autant de bagages à la consigne.

Je lui dis quand j'eus repris mes sens :

— Je supposais, d'après votre lettre, mon oncle, que vous arriveriez plus tôt.

— Et tu supposais bien. Il y a deux jours que je suis à Paris, au Grand-Hôtel. Je suis descendu là pour la salle à manger dont mon ami Hublette, tu sais bien, Hublette, de Bourges, m'avait dit : " Mouillard, il faut voir cela avant de céder votre étude."

— Si je l'avais su, mon oncle, je serais allé vous demander.

— Tu ne m'aurais pas trouvé. Les affaires avant tout, Fabien. J'avais trois avoués et cinq notaires à voir. Tu comprends que ces choses-là n'attendent pas. Je les ai vus. Après les affaires, les sentiments. Me voilà. Ça te va-t-il, Foyot ?

— Certainement, mon oncle.

— En avant, marche, mon neveu ! Ça ragaillardit, ce Paris !

Il avait l'air tout gaillard, en effet, mon oncle Mouillard, aussi gaillard que provincial. Sa haute taille et sa redingote à la propriétaire faisaient retourner les passants blasés sur tant de singularités. Il frappait de sa canne le pavage en bois, admirait la philanthropie de Wallace, s'arrêtait devant les plans émaillés des rues, et s'extasiait sur le " mouvement " de la rue de Vaugirard.

Le menu fut excellent et tel qu'un oncle généreux pourrait en composer pour un neveu sans reproche. M. Mouillard, qui a une vieille passion pour le chambertin, en fit apporter deux bouteilles tout d'abord. Il but la première et une partie de la seconde, mangeant à proportion et sans cesser de parler très haut et très ferme, selon sa coutume. Il me raconta deux de ses belles affaires de l'année, une séparation de corps, — mon oncle est terrible dans ces affaires-là, — et un enlèvement de mineure. Je crus d'abord à une allusion. Mais non. Il racontait le drame en pur dilettante, sans omettre un jugement préparatoire ni un délibéré sur le siège, comme il eut raconté le cas d'Hélène et de Pâris, s'il avait occupé dans cette affaire célèbre. Pas un mot sur moi.

J'attendais. Rien ne venait, que la suite des procédures accomplies.

Après le parfait glacé, M. Mouillard demanda un cigare.

— Quels cigares avez-vous, garçon ?

— Londrès, conchas, regalias, cazadores, partagas, excepcionales. Monsieur désire ?

— Le nom m'est égal : un gros, long à fumer.

Emile découvrit, dans un fond de boîte, une sorte de quenouille de roseau avec une paille au milieu, cigare d'exposition internationale sans doute, abandonné de tous, comme le " Great Eastern," à cause de ses dimensions. Mon oncle le prit, l'emmancha dans le bout d'ambre vert que je lui ai toujours connu, l'alluma, et, sous prétexte qu'il faut, en commençant, égaliser la combustion du tabac, sortit en laissant derrière lui le sillage de fumée d'une canonnière à vapeur.

Nous fîmes le tour des galeries de l'Odéon, où mon oncle s'éternisa à feuilleter les livres. Il les prenait tous, les uns après les autres, depuis les poésies des décadents jusqu'à l' " Hygiène du cheval," regardait d'abord le nom, haussait les épaules, et se tournait invariablement vers moi.

— Tu connais ça, toi ?

— Oui, mon oncle.

— Ça doit être un tout jeune auteur : je ne me rappelle pas ce nom-là.

M. Mouillard oubliait que quarante-cinq ans le séparaient de sa dernière visite aux libraires de l'Odéon.

Il se retrouvait étudiant, flânant sous les galeries au sortir de table, curieux des nouveautés et insouciant des courants d'air. Peu à peu il s'égara en des rêves lointains. Son cigare ne quittait plus ses lèvres. La cendre s'en allongeait démésurément, une belle cendre blanche, légèrement tuméfiée à l'extrémité, striée de petits points noirs, et que reliait au cigare un bourrelet rouge, tantôt ardent, tantôt sombre, selon les alternatives de la respiration.

M. Mouillard était tellement immobile et la cendre devenait si longue qu'un étudiant tout jeune, — cet âge est sans pitié, — remarqua cette double singularité. Je le vis pousser du coude son camarade, rouler en hâte une cigarette, et, le chapeau à la main, s'approcher de mon oncle.

— Seriez-vous assez bon pour me donner du feu, monsieur !

M. Mouillard soupira, se détourna avec lenteur, fixa sur l'importun deux yeux terribles, secoua la cendre d'un geste de colère, et présentant à bout de bras le tison enflammé :

— Avec plaisir, monsieur !

Puis il remit son dernier livre, — un Musset, — et m'appela.

— Viens, Fabien.

Il me prit le bras, et nous nous mîmes à arpenter la rue de Médicis, le long de la grille du Luxembourg.

Je sentais que le grand moment allait sonner. Mon oncle a une maxime à laquelle il est très fidèle : " Quand une chose n'est pas claire, je fonce dessus tout droit, comme un tapir."

Le tapir s'ébranla.

— Et ta chaîne, Fabien ? J'ai deviné juste ?

— Oui, mon oncle, j'en avais une.

— C'est bien d'avouer, mon garçon, mais il faut rompre.

— Elle est rompue.

— Depuis quand ?

— Depuis plusieurs jours.

— Ta parole d'honneur ?

— Oui.

— Voilà qui est très bien, mon neveu. Tu aurais mieux fait de ne pas te laisser enchaîner. Mais, enfin, tu reçois le conseil de ton oncle, tu vois l'abîme et tu recules, c'est très bien.

— Mon oncle, je ne veux pas vous tromper. Votre lettre n'est arrivée qu'après. La cause est tout autre.

— Et c'est ?

— Que l'illusion où j'étais s'est tout à coup dissipée.

— Il a encore des illusions sur ces créatures-là !

— Une créature exquise et digne de tous les hommages, mon oncle.

— Allons donc !

— N'en doutez pas, je vous prie. Je la croyais libre.

— Et elle était ?

— Fiancée.

— Ça, c'est drôle, par exemple.

— Je ne l'ai pas trouvé, mon oncle, et j'ai souffert cruellement, je vous assure.

— Sans doute, sans doute, l'illusion comme tu dis... Enfin, tout est fini ?

— Absolument.

— Puisqu'il en est ainsi, Fabien, je veux t'aider. Parle-moi franchement. Combien te faut-il ?

— Combien ?

— Oui, tu as besoin peut-être de régler une situation, tu me comprends à demi-mot, n'est-ce pas ? d'acheter ce que j'appellerais le voile de l'oubli : combien te faut-il ?

— Mais, rien, mon oncle.

— Voyons, Fabien, j'ai apporté les fonds.

— Vous vous méprenez, mon oncle, l'argent n'a que faire ici. Je vous répète qu'il s'agit d'une fille d'une honorabilité parfaite.

— Une drôlesse, que diable ! je ne peux pas dire autrement, moi, une drôlesse !

— Mais non, mon oncle, je vous parle de mademoiselle Jeanne Charnot.

— Ça se peut.

— Fille d'un membre de l'Institut.

— Oh !

Mon oncle eut un haut-le-corps, et s'arrêta.

— Oui, de mademoiselle Charnot que j'aimais pour l'épouser, pour en faire ma femme, comprenez-vous ?

Il se rejeta le long de la grille, et croisa les bras.

— Ta femme ! Je n'y étais pas du tout. Ta femme pour te marier ?

— Eh ! oui, qu'avez-vous ?

— Ta femme, ta femme; on n'a pas idée de cela vraiment ! Les choses les plus graves se passaient ici, et je n'en savais rien. Ta femme ! Tu aurais pu m'annoncer ton mariage aujourd'hui, si, par bonheur... Enfin, es-tu bien sûr qu'elle soit fiancée ?

— Larivé me l'a dit.

— Qui ça, Larivé ?

— Un camarade.

— Ah ! c'est seulement par un camarade que tu sais cela ?

— Oui, vous croyez donc que je peux encore douter, mon oncle, qu'il y a une chance ?...

— Non, non, je ne doute pas. Elle doit être fiancée, très fiancée. J'en suis même enchanté. Ce n'est pas à Paris que les Mouillard prennent leurs épouses, Fabien ; ce n'est pas une Parisienne qu'il nous faut pour perpétuer les traditions de la famille et de l'étude. Une Parisienne ! Quand j'y pense, j'en ai le frisson... Fabien, tu pars demain avec moi, n'est-ce pas ?

— Sûrement non, mon oncle.

— Parce que ?

— Parce que je ne puis quitter mes amis sans

leur dire adieu, et que j'ai besoin de réflexion avant d'engager définitivement ma vie à la procédure civile.

— De réflexion ! de réflexion pour prendre une charge héréditaire qui t'est destinée depuis ton enfance, en vue de laquelle tu as travaillé cinq ans, que je t'ai conservée, moi, Mouillard, comme si tu avais été mon fils ?

— Oui, mon oncle.

— Laisse donc ! On réfléchit à Bourges aussi bien qu'ici. Tu veux rester pour la revoir.

— Non.

— Pour aller errer, comme une âme en peine dans le quartier qu'elle habite. Où habite-t-elle ?

— Rue de l'Université.

Mon oncle prit son carnet et nota : " Charnot, rue de l'Université." Puis toute sa physionomie se détendit. Il eut un ricanement dont j'avais souvent deviné le sens aux audiences de Bourges, et qui signifiait : " L'affaire est dans le sac, le père Mouillard tient son homme."

Mon oncle, en remettant le crayon dans sa gaîne et le calepin dans sa poche, ajouta simplement :

— Tu déraisonnes, ce soir, Fabien. Nous recauserons de cela. Cinq, six, sept, huit, neuf, dix : c'est très commode ces aller et retour. Je ne partirai que demain soir. Et avec toi, mon garçon, je t'en réponds !

M. Mouillard ne causa plus que de choses indifférentes pendant le court trajet de la rue Soufflot à la station d'omnibus de l'Odéon. Là il me serra la main, et sauta lestement dans l'intérieur de la première voiture. Une dame en noir, la voilette serrée sur un petit nez impertinent, voyant mon oncle entrer comme une bombe et s'asseoir près d'elle, rangea vivement les plis de sa

robe étalée sur la banquette. Mon oncle remarqua le geste. Il craignit d'avoir été impoli, et se pencha vers elle avec un air aimable.

— Rassurez-vous, madame, je ne vais pas jusqu'aux Batignolles. Je m'arrête aux boulevards. Quelques minutes de gêne seulement, Madame, quelques minutes.

J'eus le temps de constater que la dame, ayant jeté sur son voisin le regard le plus olympien qu'elle eût à sa disposition, s'était détournée, et fixait obstinément les courroies du plafond. La chaîne du timon tomba, le conducteur siffla, les trois chevaux, martelant le pavé de leurs sabots, se démenèrent un instant parmi des fusées d'étincelles, et le long véhicule s'éloigna par la rue de Vaugirard, emportant mon oncle et ses projets.

10 mai.

C'est une terrible chose que d'être le neveu de M. Mouillard ! Certes, je le savais entêté, capable de ruse et d'audace, mais j'étais loin de penser qu'il eût, en me quittant, de pareilles intentions !

Mon refus de partir, ma demande d'un répit avant de me coiffer de son étude, l'ont exaspéré. Il s'est monté. Il a juré de m'emmener " per fas et nefas." Il a, dans son esprit, taillé une nouvelle cote : Mouillard contre Mouillard, et le voilà lancé en procédure, c'est-à-dire effréné, sauvage, sans cœur et sans remords.

D'autres eussent peut-être cédé : j'ai préféré briser. Nous sommes brouillés pour la vie. Je viens de le reconduire jusqu'au palier de mon étage.

Il était entré, il y a un quart d'heure, fier et même bravache comme il l'est avec ses confrères

quand il a découvert une nullité dans leurs actes.

— Eh bien, mon neveu ?

— Eh bien, mon oncle ?

— Il y a du nouveau.

— Ah !

M. Mouillard posa son chapeau sur ma table en l'y frappant furieusement.

— Oui, tu connais mon système : quand une chose ne me paraît pas claire...

— Vous foncez dessus, comme un tapir.

— Justement. Je m'en suis toujours bien trouvé. Ton affaire ne me paraissait pas claire. Cette demoiselle Charnot était-elle fiancée, ne l'était-elle pas ? Jusqu'à quel point avait-elle permis tes roucoulades ? Tu ne me l'aurais jamais dit au juste, et je ne l'aurais jamais su. Alors, j'ai suivi mon système : je suis allé chez le papa.

— Vous avez fait cela ?

— Parfaitement.

— Vous êtes allé chez M. Charnot ?

— Rue de l'Université. N'était-ce pas le plus simple ? Je n'étais pas fâché, d'ailleurs, de voir de près un membre de l'Institut. Et je dois reconnaître qu'il a été très bien avec moi, pas fier du tout.

— Et vous lui avez dit ?

— Je lui ai dit mon nom, d'abord : Brutus Mouillard. Il a cherché un peu, pas très longtemps, puis il s'est souvenu de toi, un jeuae homme timide, licencié ès lettres, qui porte lorgnon.

— C'est tout le signalement ?

— Oui. Il se rappelait t'avoir vu à la Bibliothèque nationale et une autre fois chez lui. Je lui ai dit : — " C'est mon neveu, monsieur Charnot. — J'en suis charmé pour vous, Mon-

sieur ; il ne paraît pas sans mérite. — Assurément, mais il a le cœur inflammable. — A son âge, Monsieur, qui n'a pas eu son incendie ? Voilà le début..." Il est spirituel, ton monsieur Charnot. Je n'ai pas voulu être en reste et je lui ai répondu : " — Eh ! monsieur, le feu a pris chez vous." — Il a eu une peur du diable et a regardé de tous côtés. Moi j'ai bien ri. Puis nous nous sommes expliqués. Je lui ai exposé que tu étais amoureux de sa fille, sans mon consentement, mais en tout bien tout honneur, que je l'avais deviné à tes lettres, à l'inqualifiable oubli de tes devoirs de famille, et que, de Bourges, j'étais accouru pour juger la situation. Puis je me suis tu, et je l'ai laissé venir. Il y a un moment où il faut laisser venir les gens. Je ne pouvais pas lui jeter au nez : " — Monsieur, je voudrais bien savoir si réellement votre fille est fiancée." Tu me suis bien, n'est-ce pas ? Il a probablement cru que je venais lui demander sa fille, a passé une main sur son front, et m'a répondu : " — Je suis très honoré, monsieur de votre démarche, et, certainement, je l'aurais certainement prise en très sérieuse considération si ma fille n'était en ce moment même recherchée par le fils d'un de mes amis, d'un camarade de collège, et vous concevez, monsieur, que cette situation ne me permet pas d'accueillir des avances qui, en d'autres circonstances, eussent fait l'objet du plus mûr examen." Je savais ce que je voulais savoir. Je ne risquais rien. Ma foi, je ne lui ai pas caché que, personnellement, je préférais pour toi une provinciale à la plus charmante Parisienne, et que les Mouillard, de père en fils, convolaient à Bourges. Il a très bien compris, et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. A présent, mon garçon, la chose est sû-

re : mademoiselle Charnot va se marier avec un autre, il faut en faire ton deuil et partir ce soir avec moi. Nous serons demain matin à Bourges, et je te garantis que tu riras bientôt de tes fantaisies parisiennes ; tu en riras !

J'avais écouté mon oncle sans l'interrompre : la colère, la stupeur et l'habitude de respecter M. Mouillard luttaient ensemble dans mon esprit. Il me fallut toute mon énergie pour répondre avec un calme apparent :

— Je n'étais pas décidé hier soir, mon oncle : à présent, je le suis.

— Tu viens ?

— Je reste. Ce que vous venez de faire là, mon oncle... je ne sais pas si vous vous en rendez compte, c'est une chose incroyable, que je ne puis admettre, qui met entre vous et moi deux cents kilomètres de chemin de fer, et à jamais, entendez-vous bien ? Vous vous êtes permis de révéler un secret qui n'était pas le vôtre, un amour qui, n'ayant pas de chance d'être agréé, avait le devoir de ne pas se déclarer davantage, et de ne pas s'exposer à une semblable humiliation. Vous êtes allé chez M. Charnot sans vous demander si vous n'y porteriez pas un certain trouble, sans vous demander, non plus, si de pareils procédés, usités peut-être dans votre monde des affaires, pouvaient réussir avec moi. Vous le pensiez peut-être. Vous n'avez fait qu'achever une preuve déjà commencée, à savoir que nous ne comprenons pas la vie de la même manière, et qu'il vaut mieux, pour vous comme pour moi, que je continue d'habiter Paris, comme vous continuerez d'habiter Bourges.

— Ah ! tu le prends comme cela, mon garçon, tu refuses, tu menaces ?

— Oui.

— Réfléchis bien avant de me laisser partir seul. Tu sais ta fortune, quatorze cents francs de rente, la misère à Paris !

— Oui.

— Eh bien ! retiens ce que je vais te dire. Je t'ai gardé pendant des années mon étude, c'est-à dire une situation toute faite, honorable, lucrative. Mais je suis las, à la fin, de tes façons et de tes dédains. Si, dans quinze jours d'ici, tu n'es pas fixé à Bourges : avant trois semaines l'étude Mouillard aura changé de nom !

Mon oncle me regardait en reniflant d'émotion, s'attendant à me voir crouler sous la menace.

Je ne répondis pas, d'abord. Puis je lui dis, car une pensée m'obsédait depuis le début :

-- Je n'ai qu'une chose à vous demander, monsieur Mouillard.

— Un nouveau délai, n'est-ce pas ? Le temps de réfléchir et de me berner encore ? Non, non, mille fois non, j'en ai assez : dans quinze jours, pas un de plus !

— Non, monsieur, ce n'est pas un délai.

— Tant mieux : je le refuserais ! Qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur Mouillard, j'espère que Jeanne n'a pas assisté à l'entrevue, qu'elle n'a rien entendu, qu'elle n'a pas eu à rougir...

Mon oncle s'est levé tout d'une pièce, il a saisi ses gants allongés sur la table, les a froissés, jetés au fond de son chapeau dans un mouvement de colère, s'est coiffé du tout, et, à pas rapides, les jambes serrées, a filé vers la porte.

Je l'ai suivi. Il ne s'est pas retourné. Il n'a pas répondu à mon — " Adieu ! mon oncle ". Seulement, sur la sixième marche de l'escalier, au moment de disparaître dans le tournant, il s'est arrêté un instant, il a levé sa canne, il en a

frappé un coup à la briser sur la rampe, et s'est remis à descendre en disant :

— Cré nom de nom !

20 mai.

Et voilà comment nous nous sommes quittés, M. Mouillard et moi, sur un juron ! Voilà comment je me suis séparé du dernier parent qui me reste ! Il y a dix jours de cela. Il m'en reste cinq pour renouer le fil brisé de la tradition des Mouillard et devenir avoué. Mais rien ne m'annonce cette conversion. Je me sens au contraire délivré d'un grand poids, content d'être libre, de n'être rien. J'éprouve le petit frisson de plaisir que doit éprouver l'évadé qui vient de passer la frontière.

Peut-être étais-je fait pour une autre voie que celle qu'on m'a forcé de suivre. J'ai été, tout enfant, élevé dans la vénération de l'étude Mouillard, dans l'idée fixe que cette seule profession pouvait me convenir, sorte de dauphin de la basoche, né pour elle, formé pour elle, et qui n'avait pas même l'idée, pendant longtemps du moins, qu'il fût possible de se soustraire à la tradition sacrée du grimoire. J'en suis bien revenu. Le Palais, que j'ai fréquenté, m'a paru plein d'hommes bien doués qui s'apetissent et s'amincissent l'esprit dans la chicane. Rien ne s'use aussi vite que les dons nobles, la générosité, l'enthousiasme, la sensibilité, l'émotion prompte et sincère : les affaires en ont souvent raison. Il reste d'habiles acteurs, qui singent tout, mais qui n'éprouvent pas grand'chose. Et cette comédie qu'ils jouent, pour être solennelle et grassement payée, ne m'en répugne pas moins.

Lampron n'est pas ainsi, lui. Il a développé en lui toutes les noblesses natives. Je l'envie. J'ad-

mire son désintéressement, sa large vue du monde, sa foi dans le bien malgré le mal, sa croyance à la poésie malgré la prose, cette puissance d'impression et d'illusion que rien n'a usé, et qui, dans la foule où les hommes vieillissent d'esprit, avant de vieillir de corps, le laisse si jeune et si enfant. Il me semble que j'aurais aimé le métier qu'il a, ou les lettres, ou quelque chose qui ne fût pas la procédure.

Nous verrons, Pour le moment, je prends un bain d'inconnu, de disponibilité universelle, de liberté totale, et je m'y plais.

Je n'ai rien caché de tout cela à Lampron. Son amitié se réjouit, je le vois bien, d'une décision qui m'attache à Paris, mais sa raison proteste.

— Refuser est facile, m'a-t-il dit, remplacer l'est moins. Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas.

— Mon cher, tu me sembles te lancer en pleine aventure. A seize ans, cela peut être licite ; à vingt-quatre ans, c'est une faute.

— Tant pis, je la commets. S'il faut vivre de peu, eh bien ! tu as passé par là, je ferai comme toi.

— C'est vrai, j'ai passé par la gêne, j'en ai même encore des accès comme d'une vieille fièvre chaude qui ne quitte pas tout d'un coup ses clients ; mais c'est dur, je t'assure, de n'avoir pas le nécessaire ; car, pour le superflu...

— Oui, c'est la chose dont personne ne se prive.

— Enfant incorrigible ! m'a-t-il dit en riant. Puis il s'est tu.

Le silence de Lampron est le seul argument qui lutte dans mon esprit en faveur de l'étude Brutus Mouillard. Allez donc deviner d'où viendra le vent !

5 juin.

Le sort en est jeté : je ne serai pas avoué. La tradition des Mouillard est définitivement brisée, Sylvestre définitivement vaincu, et moi je suis définitivement libre... et incertain de l'avenir.

J'ai écrit à mon oncle, pour lui confirmer mes résolutions, une lettre calme, polie et claire. Il ne m'a pas répondu, et je n'attendais pas de réponse.

En revanche, je m'attendais à quelques légers regrets, à quelqu'un de ces petits brouillards qui tournent volontiers autour de nos plus fermes volontés. Rien n'a monté de la plaine.

Mais la procédure s'est vengée. Abandonnée à Bourges, elle m'a ressaisi à Paris, pour un temps. J'ai reconnu qu'il m'est impossible de vivre avec quatorze cents francs de rente. Les amis que j'ai interrogés, discrètement et sans dire pour quel protégé, sur les moyens de gagner de l'argent, m'ont diversément répondu. Voici la liste à peu près complète des recettes :

— Si ton ami a de l'esprit, qu'il écrive un livre.

— S'il n'en a pas, il y a le catalogue de la Bibliothèque nationale, dix heures de fiches par jour.

— S'il est ambitieux, qu'il se fasse marchand de vin.

— Non...! marchand d'habits : les chapeaux se donnent.

— Bien laid, avec très peu de voix, il peut faire un choriste à l'Opéra.

— Sténographe au Sénat, c'est la paix.

— Répétiteur de volapük, c'est l'avenir.

— Allô, allô, mon bon ; dans les téléphones !

— Il veut gagner de l'argent ? Conseille-lui surtout de ne pas en perdre !

Le plus sensé de tous, qui devinait à quel protégé je m'intéressais, m'a dit :

— Tu as été principal clerc : redeviens-le.

Et la place se trouvant justement vacante, je suis rentré chez mon ancien patron. J'ai repris mon fauteuil et mon bureau de principal, entre la salle commune des clercs et le cabinet à tambour de Me Boule. Je revise les actes des clercs inférieurs, je reçois les clients et les renseigne sur leurs affaires, — ils me prennent souvent pour Me Boule lui-même ; — je vais au Palais presque tous les jours, coureur de greffes et de référés, et au théâtre une fois par semaine avec les billets gratuits de l'étude.

Est-ce un métier ? Non, c'est un expédient qui me permet de vivre et d'attendre. Je me figure parfois que j'attendrai toujours ainsi quelque chose qui ne viendra pas, que ce provisoire pourrait bien être définitif.

Il y a, dans l'étude, un vieux clerc qui n'a point eu d'autre carrière, et dont la figure m'apparaît comme un présage : un visage rouge, — influence du poêle, je pense, — des cheveux blancs plats ; quand on lui parle, l'air d'un mouton qu'on dérange, doux, étonné, légèrement ahuri. Sa maigre échine s'est voûtée tout en haut, à la naissance du cou. Ses mains s'appliquent à ne pas trembler. Son paraphe est une chose étudiée. Il peut demeurer six heures assis sans se lever. Pendant que nous déjeunons au restaurant, il mange à l'étude je ne sais quelles provisions toujours enveloppées de papier, qu'il apporte le matin. Et le dimanche, pour se reposer, il pêche, la gaule remplaçant la plume et la boîte d'asticots l'encrier à éponge.

Nous avons déjà, lui et moi, un point de ressemblance. Le vieux clerc a eu un amour mal-

heureux avec une fleuriste, mademoiselle Elodie. Il m'a conté cet unique drame de sa vie. Autrefois, cela me semblait bête et banal ces amours vieilles de trente ans. Aujourd'hui, je comprends M. Jupille, je le goûte même. Il m'est devenu sympathique. Je ne le dérange plus de sa chaise près du poêle pour lui demander un renseignement : je vais à lui. Le dimanche, sur les quais de la Seine, parmi ce peuple ardent à la capture des ablettes, je le reconnais à ce qu'il est assis sur son mouchoir. Je l'aborde, et nous causons.

— Et bien, monsieur Jupille, la pêche ?

— Ça ne mord guère.

— Le poisson diminue, n'est-ce pas ?

— Ah ! monsieur Mouillard, si vous aviez vu cela il y a trente ans !

Cette date revient toujours, à propos de tout. N'avons-nous pas chacun la nôtre, quelques mois peut-être, quelques jours, une heure de pleine joie, qu'une moitié de la vie prépare et dont l'autre se souvient ?

6 juin.

— Monsieur Mouillard, c'est une requête à fin d'assignation à bref délai dans une affire nouveile.

— Bien donnez.

" A Monsieur le président du tribunal civil de la Seine, M. Plumet, encadreur, demeurant à Paris, rue Hautefeuille, No 27, ayant Me Boule pour avoué, a l'honneur d'exposer..."

Il s'agit d'une créance en souffrance, l'affaire la plus banale du monde.

— Monsieur Massinot ?

— Monsieur ?

— Qui est venu apporter cette affaire-là ?

— Une petite dame bien gentille, pendant que vous étiez sorti, ce matin.

— Monsieur Massinot, gentille ou non, vous n'avez pas d'appréciation à formuler sur les clients.

— Je ne croyais pas vous blesser, Monsieur Mouillard.

— Vous ne me blessez pas. Mais vous n'avez pas à qualifier les clients. L'épithète n'est pas admise en procédure, voilà tout. Cette dame doit revenir ?

— Oui, monsieur.

Elle est revenue, la petite dame Plumet, frisée, gantée, troussée à la mode. Elle était un peu intimidée en entrant dans la salle des clercs, qui aiment à rire. Les yeux baissés, conduite par Massinot, qui ne levait plus les siens, elle est arrivée à mon bureau. J'ai fermé la porte. Elle m'a reconnu.

— Ah ! quel bonheur ! monsieur Mouillard !

Elle m'a tendu la main si franchement, si gentiment, que je lui ai donné la mienne, et j'ai senti, à la pression énergique et parlante de cette main, que madame Plumet était vraiment contente. Les joues roses, l'œil vif, elle ressemblait à la première image qui m'était restée d'elle, à la petite modiste qui entrait à l'étude au sortir de l'atelier, la tête pleine de l'amour de M. Plumet et de griefs contre l'affreux ébéniste.

— Comment, vous êtes rentré chez Me Boule ! Si je m'y attendais !

— Moi non plus, madame Plumet, je ne m'y attendais pas. Ainsi va la vie. Et M. Pierre, profite-t-il ?

— Pauvre chéri, un peu moins depuis que je l'ai sevré. J'ai été obligé de le sevrer, monsieur

Mouillard, parce que j'ai repris mon ancien métier.

— Modiste ?

— Oui, à mon compte, cette fois. J'ai loué l'appartement voisin du nôtre, sur le même palier. Plumet encadre, moi je chiffonne. J'ai déjà trois ouvrières, et des clientes ce qu'il en faut pour débuter. Je ne prends pas trop cher, voyez-vous, en commençant. Il m'est venu, toute des premières, une demoiselle bien aimable... que vous connaissez... Je ne lui ai pas parlé de vous mais j'en ai eu bonne envie... A propos, monsieur Mouillard, la commission a été bien faite?

— Quelle commission ?

— La grande, donc, pour le portrait du Salon !

— Certainement, très bien faite, je vous remercie.

— Elle est venue ?

— Oui, avec son père.

— A-t-elle dû être contente ! C'était si joli, ce dessin ! Plumet, qui ne cause guère, n'en tarissait pas. Je vous réponds que nous ne nous sommes pas ménagés, lui et moi. Il a fait un peu de façons avant d'accepter : il était si pressé ! Mais, quand il a vu que j'y tenais, il a dit oui. Ce n'est pas la première fois. Il est très bon, Plumet, monsieur Mouillard. Quand vous le connaîtrez mieux, vous verrez qu'il est très bon. Alors, pendant qu'il coupait les baguettes, moi j'ai couru chez la concierge. Ç'a été une affaire... Ah ! je suis vraiment bien contente que la commission ait réussi !

— Vous êtes trop bonne, madame Plumet, mais tout est fini, elle se marie avec un autre.

— Avec un autre ! ce n'est pas possible !

J'ai cru que madame Plumet allait se trouver

mal. Elle eût appris que son fils Pierre avait le croup, qu'elle n'eût pas été plus émue. Sa poitrine se soulevait. Elle joignit les mains, et me regarda avec une pitié douloureuse :

— Pauvre M. Mouillard !

Et deux larmes, deux vraies larmes coulèrent le long des joues de madame Plumet. J'aurais voulu les recueillir : ce sont les seules qu'une créature humaine ait versées pour moi depuis que ma mère est morte.

Il a fallu lui raconter tout, lui dire tout, jusqu'au nom de mon rival. Quand elle a su qu'il s'appelait le baron Dufilleul, son indignation n'a plus eu de bornes : elle s'est écriée que le baron était un être abominable, qu'elle savait sur lui des choses ! — le connaît-elle seulement ? — qu'un pareil mariage ne pouvait pas avoir lieu, qu'il n'aurait pas lieu, que Plumet serait sûrement de son avis...

— Madame Plumet, lui ai-je dit, nous voilà bien loin du sujet dont vous veniez m'entretenir. Revenon à vos affaires. Les miennes sont tristes, et vous n'y pouvez rien.

Elle se leva, nerveuse, les yeux rouges, presque froissée.

— Mon procès ? Ah bien ! non, je ne m'en occuperai pas aujourd'hui ! Je n'ai pas le cœur à mes affaires. Ce que vous m'avez dit m'a fait trop de peine. Une autre fois, monsieur Mouillard, une autre fois !

Et elle m'a quittée avec un air mystérieux et une poignée de main qui voulaient dire : Comptez sur moi !

Pauvre femme !

En wagon, 10 juin.

Les fortifications sont franchies. Maisons peintes de la banlieue, usines, cabarets, masures sinistres dans les terrains vagues, tout cela n'est plus que des points brillants, bien loin derrière. Le train file à toute vitesse. Les champs, verts ou dorés, coulent sous mes yeux, comme des rubans qu'on déploie. Par moments un bruit de ferraille, des fantômes de piliers et d'affiches : c'est une gare que nous traversons dans un tourbillon de poussière ; un éclair qui coupe la route : c'est un bras de rivière. Je suis parti, bien parti, personne ne m'arrêtera, ni Lampron, ni Me Boule, ni Plumet ; ce vieux rêve va se réaliser : voir l'Italie !

Oh ! un coin seulement. Mais quelle joie déjà, et quelle aubaine inattendue !

Il y a huit jours, Me Boule me mande dans son cabinet.

— Monsieur Mouillard, vous parlez couramment l'italien, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous faire un voyage aux frais d'un client ?

— Volontiers, n'importe où.

— En Italie ?

— Plus volontiers encore.

— Je le pensais bien, et je vous ai désigné au tribunal avant d'avoir votre consentement. Il s'agit d'une expertise à faire à Milan, d'une vérification d'actes de l'état civil et de quelques autres pièces invoquées par un prétendu héritier italien, pour établir ses droits à une assez grosse succession. Vous vous rappelez l'affaire Zampini contre Veldon et consorts ?

— Parfaitement.

— Ce sont les titres de ce Zampini que vous devrez contrôler sur originaux, en compagnie d'un employé des Archives nationales et d'un interprète traducteur. Vous pouvez aller par la Suisse ou par la Corniche, comme il vous plaira. Vous avez six cents francs de crédit et je vous donne quinze jours de vacances. Cela vous va ?

— Je le crois bien !

— Alors, faites vos malles, et partez. Vous devez être à Milan le 18 au matin.

J'ai couru annoncer la nouvelle à Lamproon, bien étonné, un peu ému au nom de l'Italie, et me voici en route, bercé par le rapide de Lyon, sans un regret pour Paris. Tout mon cœur est devant, vers la Suisse, où j'entrerai demain. J'ai choisi cette route verte pour me rendre au pays bleu.

Jusqu'au dernier instant j'ai cru qu'un obstacle allait surgir, que le guignon, fidèle à mes pas, me retiendrait, et je suis étonné qu'il m'ait laissé partir. J'ai bien failli manquer le train, il est vrai, et il a fallu que le cheval du fiacre No 7382 fût un ancien lauréat de Longchamp pour rattraper le temps perdu par la faute de M. Plumet.

Me Boule, une heure avant le départ, m'avait envoyé faire une course pour l'étude. En revenant, au moment où je traversais la place de l'Opéra dans le fiacre sus dénommé, quelqu'un m'appelle, je ne sais d'où.

— Monsieur Mouillard !

Je regarde à droite, puis à gauche, et là, sur le refuge, j'aperçois l'encadreur qui s'escrimait du geste et de la voix pour attirer mon attention. J'arrête le cocher. Un sourire de satisfaction épanouit la face de M. Plumet. Il met le pied hors du refuge. De mon côté, j'ouvre la por-

tière. Mais un coupé passe, et le cheval me remet en fiacre du bout de son museau. J'ouvre encore, il en vient un second, puis un troisième, enfin, deux files serrées de voitures me séparent de M. Plumet, qui me crie quelque chose. Le bruit des roues et de la foule m'empêche d'entendre. Je télégraphie mon désespoir à M. Plumet. Il se lève sur la pointe des pieds. Je n'entends pas mieux.

Cinq minutes perdues ! Impossible d'attendre plus longtemps. Et puis, qui sait ? C'est peut-être un empêchement qui me guette là, sous une figure amie. Cette pensée me donne le frisson. Je crie :

— Gare de Lyon, cocher, et le plus rondement possible !

La consigne a été suivie. Nous sommes arrivés, le train formé, prêt à partir, et j'ai pris le dernier billet.

Je suppose que M. Plumet a pu sortir de son refuge.

En voyage.

GENEVE. — A l'arrivée, surveillant les abords de la gare, le plus drôle des sergents de ville, en costume d'opéra-comique. Chez nous on serait obligé de le protéger contre les gamins ; ici il protège : donc, j'ai mis le pied sur la terre étrangère.

Je n'ai que deux heures à passer dans cette ville. Qu'irais-je voir ? la campagne ; c'est toujours joli et il y a tant de monuments qui ne le sont pas ! Allos au bout du lac, à l'endroit où le Rhône s'en détache et coule vers la France. Le voilà, ce Rhône si troublé en Avignon, pur ici, transparent et profond comme un bras de mer. Il se précipite en une seule masse bleue resserrée

entre un quai et des maisons piquées sur l'autre bord, en plein torrent.

Ce flot qui court m'entraîne. Nous sortons ensemble de la ville, et me voici au milieu de ces cultures potagères où Topffer enfant, égaré, surpris par la nuit, analysa la peur. Les grandes roues d'arrosage projettent encore leur ombre sur les champs de laitues, par-dessus les saules. Dans le lointain, des coteaux boisés où l'on va en parties joyeuses, le dimanche, comme à Verrières. Et le Rhône saute et tourne, et chante sur les graviers. Deux pêcheurs de truites remontent à force de bras un canot le long de la berge...

J'ai peut-être eu tort de ne pas attendre pour savoir ce que me voulait M. Plumet. Il n'est pas de ces gens qui font de grands gestes pour de petites raisons.

SUR LE LAC. — Le navire prend le large. Genève est loin déjà. Pas une ride sur l'eau bleue, toute bleue derrière nous. En avant, la vue se perd dans un broullard laiteux. Un petit bateau aux voiles croisées, bordées de soleil, s'y enfonce. A droite, les monts de la Savoie, tachés de forêts, voilés de nuages qui promènent leurs ombres sur les éboulements des pentes, et ce contraste est heureux et j'admire le rire exquis du Léman au pied de ces montagnes rudes.

Au détour que font les côtes vers Saint-Maurice-en-Valais, le vent nous prend, un grand vent d'orage. Le lac devient mer. Au premier coup de tangage, une Anglaise se trouve mal. Elle jette un œil mourant sur Chillon dont les vieilles tours sont battues par l'écume. Son mari ne cesse pas, pour si peu, de consulter son guide et de pointer sa lorgnette.

EN DILIGENCE. — Je traverse le Simplon au

lever du soleil, entouré de glaciers roses. Nous trottons vers le versant italien. Oh ! cette Italie, comme je l'attendais à paraître ! A peine la diligence a-t-elle eu serré ses freins et mis ses chevaux au trot sur la pente, que j'ai trouvé un air nouveau à toute chose. Le ciel m'a semblé plus bleu. J'ai cru tout à l'heure voir la poussière des longs étés aux feuilles des sapins, à deux mille mètres dans l'air vierge des cimes, et peu s'en est fallu que je ne prisse le cri de ma banquette mal assujettie pour le chant méridional de la première cigale.

BAVENO. — Nul ne s'y trompera : ce maître d'hôtel rasé, obséquieux, doucement farceur, est un Napolitain. Il se tient sur la mosaïque de son péristyle, à la disposition des voyageurs qui veulent avoir des renseignements sur le lac Majeur, le dénombrement de ses Beautés, le programme de la pièce enfin.

" Isola Bella, isola Madre," oui, c'est ratissé, soigné, joli, ça pousse ; mais ce n'est pas vrai. Ces palmiers sont en exil, ces plantes des Tropiques ont l'air de figurants. Rendez-leur la patrie ou rendez-moi le Léman, si simple et si grand.

MENZEGIO. — Après l'azur du lac Majeur, après le lac de Lugano tout vert, le lac de Côme bleu de roi, aux paysages lumineux, aux rives couvertes d'oliviers, de ruines romaines et de villas modernes. Jamais l'air ne m'a paru si léger. Ici seulement je me suis dit : " J'habiterais volontiers." J'ai même choisi ma maison, à moitié cachée dans les massifs de grenadiers, de chênes verts, de citronniers, sur une presqu'île autour de laquelle l'eau tourne avec un frémissement léger, et d'où la vue est divine sur les eaux, les bois, les montagnes et le ciel.

Un rossignol chante, et je ne puis m'empêcher

de penser que ses pareils meurent ici bien souvent. Oui, les poétiques moissonneurs célébrés par la lithographie sont des oiseleurs féroces. A l'époque des migrations, ils prennent par milliers ces voyageurs fatigués, au collet, aux gluaux, au filet ; le lac Majeur seul en arrête soixante mille. Nous n'avons pour charmer nos nuits d'été que ceux qu'ils nous laissent.

Ils me tueront peut-être le rossignol du jardin des Carmes ! J'y songe indigné. Puis je revois ma chambre de la rue de Rennes, madame Menin qui époussète d'un air découragé mes meubles endormis, Lampron au tra[illegible]ère tricote, le vieux clerc, rendu somnolent par la chaleur, qui relève sa plume croyant que ça mord, madame Plumet au milieu de sa voilière d'apprenties, et M. Plumet dont le souffle impétueux enlève, sur les sculptures d'un cadre nouvellement réparé, la poussière d'or que l'apprêt n'a point assujettie.

Il est soucieux, M. Plumet. Un secret lui pèse. Décidément, j'ai eu tort de ne pas m'arrêter davantage place de l'Opéra.

MILAN. — Me voici à Milan, la vieille cité pensante et active, but de mon voyage et berceau de l'honorable Porfirio Zampini, faussaire présumé. L'expertise ne commence qu'après-demain. J'en ai profité pour courir un peu la ville. Il y a quatre choses à voir à Milan quand on est musicien et trois quand on ne l'est pas : le Dôme, "vulgo" cathédrale ; "le Mariage de la Vierge," de Raphaël ; "la Cène," de Léonard, et, suivant les tempéraments, une représentation à la Scala.

J'ai commencé par le Dôme, et c'est en sortant de là que j'ai appris la nouvelle dont je suis encore troublé.

Et tout d'abord, un aveu. Quand je montai, par une chaleur torride, sur les toits de marbre de la cathédrale, je m'attendais tellement à être émerveillé que je ne l'ai pas été. La surprise a tant de parts en nos admirations ! Ni ce déluge de marbre, ni les dentelles et les aiguilles de cette masse énorme, ni le nombre prodigieux des statues, ni d'apercevoir les hommes plus petits que des mouches sur la "piazza del Duomo" ni la campagne immense et plate entourant la ville de son cercle démesuré, rien de tout cela n'a soulevé en moi cette aile d'enthousiasme qui s'ouvre parfois pour bien moins.. Non, j'ai été ravi d'autre chose, d'un détail inaperçu des guides, je suppose.

J'étais redescendu et j'errais dans le vaste vaisseau, de colonne et colonne, quand j'arrivai sous la coupole. Je levai les yeux, et l'abondance du jour doré me les ferma. Le soleil passant à travers les vitraux jaunes des fenêtres, tout là-haut, ceignait d'une couronne de flamme la voûte prodigieuse, se jouait sur les parois de cette cage en reflets qui descendaient en diminuant jusqu'à baigner le sol de leurs dernières lueurs, aube étrange, région splendide vers laquelle montaient la prière et les chants sacrés pour s'échapper vers l'infini.

Je sortis de là brisé, ivre de fatigue et de rayons, et, à peine rentré dans ma chambre de l' "Albergo dell'Aguello," au cinquième, je m'endormis dans mon fauteuil.

Il â avait peut-être une heure que je dormais, quand il me sembla qu'une voix murmurait près de moi :

— Illustre signore !

Je ne m'éveillai pas. La même voix reprit avec un doux sifflement :

— Illustrissimo signore !

L'oreille humaine étant merveilleusement sensible aux superlatifs, celui-là me tira du sommeil.

— Qu'y a-t-il ?

— Une lettre pour Votre Seigneurie. Comme elle est pressée, j'ai cru pouvoir me permettre de troubler le repos de V tre Seigneurie.

— Vous avez bien fait, Tomaso.

— Huit sous, s'il vous plaît, que j'ai payés pour la lettre ?

— En voici dix : inutile de me rendre.

Il se retira en m'appelant monsieur le comte : pour deux sous, ô Italie de Brutus !

La lettre était de Lampron, qui avait oublié de la timbrer.

" Mon ami, madame Plumet à laquelle tu n'as pas, je pense, donné la moindre mission en ce sens, est en ce moment fort occupée de tes affaires. Je dois t'en prévenir, car je lui crois beaucoup de cœur, mais peu de cervelle, et j'ai souvent remarqué dans quels embarras peut vous mettre le zèle inconsidéré d'un ami, surtout d'une amie."

Je redoute quelque grave indiscrétion, voici pourquoi :

" Hier soir, M . Plumet est venu me trouver. Il tordait furieusement sa barbiche, et je le connais depuis assez longtemps pour savoir que c'est une manière à lui de témoigner que le monde va de travers. J'ai eu du mal à lui arracher, à force de questions, et seulement à moitié, ce qu'il avait à me dire. La seule chose qu'il ait convenablement exprimée, c'est sa confusion d'avoir en madame Plumet une femme difficile à raisonner et à calmer.

" Il paraît qu'elle a repris son ancien métier de modiste et qu'une de ses premières clientes, — Dieu sait la route, — a été mademoiselle Jeanne Charnot.

" Or, lundi, mademoiselle Jeanne choisissait un chapeau. Elle était gaie comme le jour et sa modiste sombre comme la nuit.

" — Est-ce que votre fils est malade, madame Plumet ?

" — Non, mademoiselle.

" — Vous paraissez si triste !

" Alors, suivant les expressions de son mari, madame Plumet a pris son courage à deux mains, et regardant bien en face sa jolie cliente:

" — Mademoiselle, pourquoi vous mariez-vous ?

" — La drôle de question ! Parce que je suis en âge de me marier, parce que j'ai été demandée, parce que toutes les jeunes filles se marient à moins qu'elles n'entrent au couvent ou qu'elles ne coiffent sainte Catherine. Or, madame Plumet, je ne me suis pas senti la vocation religieuse, et je n'ai jamais supposé que je coifferais sainte Catherine. Pourquoi me demandez-vous cela ?

" — C'est que, mademoiselle, on peut être heureuse en ménage, mais on peut être aussi bien malheureuse !

" Là-dessus, sur ce bel aphorisme, madame Plumet, ne pouvant se contenir, s'est mise à fondre en larmes.

" Mademoiselle Jeanne, qui riait d'abord a été ensuite stupéfaite, puis vaguement inquiète.

" Elle n'a rien demandé, cependant, par dignité. Madame Plumet n'a rien ajouté, par timidité. Mais elle doivent se revoir après-demain, toujours pour cause de chapeau.

“ Ici, l'histoire s'embrouille. Je n'ai plus rien compris.

“ Evidemment, il y a plus que cela. M. Plumet ne se serait pas dérangé pour m'apprendre que sa femme a eu la langue un peu longue ; il n'aurait pas eu l'air aussi ému. Mais tu connais ce diable d'homme ; toutes les fois qu'il est important de s'expliquer, il perd les maigres facultés d'élocution dont il est doué, il devient moins que muet : incompréhensible. Il m'a bredouillé des exclamations sans suite comme celle-ci :

“ — Justement, c'est peut-être après-demain ! Et vous comprenez la belle affaire !... Tonnerre de tonnerre !... Enfin, ça peut aussi ne pas arriver... Ah ! monsieur Lampron, faut-il tout de même que les femmes aiment tant parler !

“ Et voilà M. Plumet parti.

“ Je t'avoue, ami, que je n'ai nulle envie de me mêler de ces commérages et d'aller demander à madame Plumet l'explication que n'a pu me donner son mari. J'attends. S'il se passe quelque chose après-demain, j'en serai sûrement averti, et je t'en écrirai.

“ Ma mère me charge de ses compliments pour toi. Elle te recommande de te bien couvrir le soir : les crépuscules, dit-elle, sont l'hiver des pays chauds.

“ Cette chère maman est un peu fatiguée depuis deux jours. Elle a gardé le lit aujourd'hui. J'espère que ce ne sera rien qu'un rhume.

“ Je t'embrasse,

“ SYLVESTRE LAMPRON.”

Milan, le 28 juin.

L'expertise a commencé ce matin. Je n'aurais jamais cru que nous eussions tant de pièces, ni de si longues à examiner. La première séance s'étant presque toute écoulé en classement, en paraphes, en escarmouches de toutes sorte autour de ce corps d'armée.

Nous opérons, mes collègues et moi, dans une salle du palais municipal del Marino, immense, abandonnée et qui sert, je pense, de garde-meuble. Nos fauteuils de cuir et la table où sont rangés les documents du procès occupent le milieu. Le long des murs plusieurs bahuts, nids à dossiers et à rats, quelques tableaux retournés, des écussons de bois découpé, des hampes de drapeau, des arcs de triomphe de carton démontés et faussés, l'appareil triste des fêtes passées.

Les personnes présentes à l'expertise, outre les trois Français, sont : un petit juge italien à mine chafouine, ridé comme une pomme en avril, et dont les paupières ont toujours l'air appesanties par le sommeil ; puis un greffier luisant de graisse, habits, cheveux, visage, d'une jovialité contenue, songeant voluptueusement aux sorbets qu'il va humer avec une paille dès que l'heure de la délivrance aura sonné à cet affreux coucou d'invasion française qui bat dans le fond de la salle ; enfin, un être difficile à déterminer, employé, je suppose, dans quelque dépôt d'archives, simple manœuvre ici. Ce dernier me fait l'effet d'être fort avant engagé dans les intérêts de " signore " Porfirio Zampini, car, à plusieurs reprises, quand son ministère l'obligeait à nous apporter quelques pièces, il a susurré à mon oreille :

— Si vous saviez, illustrissime seigneur, quel

homme c'est, le Zampini, quel noble cœur, quel paladin !

Remarquez que le paladin est marchand de macaroni et véhémentement soupçonné d'avoir voulu berner la justice française.

Il a fallu, sous l'accablante chaleur qui pénètre par les fenêtres, les portes, les pierres même des murs que grille le soleil, écouter des nomenclatures, et lire, et compulser ! Des moucherons, — l'espèce en est féroce, — éclos par milliers dans les lambris de cette serre chaude, volaient au-dessus de nos crânes en sueur. Leur fanfare dominait par intervalles, quand la voix du greffier, alanguie et diminuant de volume, menaçait de s'éteindre dans les premiers ronflements du sommeil. Alors le petit juge frappait la table de son grattoir, et ce bruit sec relançait le lecteur dans sa vaste carrière. Mon collègue des Archives ne donnait aucun signe de fatique. Immobile, attentif, classant les moindres pièces dans son cerveau d'érudit, il ne sentait pas même les moucherons s'abattre sur les veines de ses mains, les percer, les sucer, et s'envoler lourdement, le ventre rouge.

Moi, j'étais sur des charbons, au sens propre et au sens figuré. Au moment où j'entrais dans la salle, cet archiviste justement m'avait remis une lettre qui, pendant que je déjeunais ailleurs, était arrivée pour moi à l'hôtel, une lettre de Lampron, épaisse et de large format. Evidemment, quelque gros événement s'était passé. Le mot de ma destinée peut-être avait été prononcé; il était là, et je l'ignorais ! Plusieurs fois, j'essayai d'atteindre, dans la poche intérieure de ma jaquette, cette pièce bien plus curieuse pour moi que celles du procès Zampini. J'aurais voulu briser discrètement l'enveloppe et lire au moins

les premières lignes. Il eût suffi d'un instant pour deviner le sens de ces longues confidences. Mais, à chaque fois, la prunelle du juge coulait lentement vers moi, dans la fente mince de ses yeux, et cela m'arrêtait. Non, pas d'imprudence! Non, je ne veux pas que cet Italien obséquieux et faux en prenne prétexte pour prouver que les Français, de réputation si légère déjà, sont des gens sans conscience, incapables de remplir les missions qui leur sont confiées...

Cependant le voilà qui me tourne le dos et qui classe avec l'archiviste un dossier nouveau. C'est une occasion inespérée. Je coupe l'enveloppe, je déplie la lettre : huit pages ! Et je commence.

" Mon ami, malgré l'inquiétude où je suis au sujet de ma mère, malgré les soins que nécessite sa maladie aujourd'hui déclarée, une fluxion de poitrine, je veux te faire le récit des événements qui ont eu lieu rue Hautefeuille, et qui sont des plus graves..."

— Pardonnez-moi, monsieur Mou-li-ard, dit le petit juge en se détournant à demi, n'auriez-vous pas en main cette pièce numéro 27, qui nous manque ?

— En aucune façon, c'est une lettre personnelle.

— Ah ! une lettre personnelle je vous demande pardon de vous avoir interrompu.

Il sourit imperceptiblement, ferme ses paupières en signe de compassion pour tant de frivolité, puis, satisfait, se retourne, tandis que les autres membres de l'expédition Zampini me regardent curieusement.

La lettre est importante. Ma foi ! tant pis, j'achève :

" J'essayerai de reconstituer la scène d'après les renseignements détaillés que j'ai recueillis.

“ Il est dix heures moins un quart du matin. Quelqu'un sonne à la porte de M. Plumet. La porte vis-à-vis s'entre-bâille, et madame Plumet regarde. Elle se retire vivement, troublée, “ le cœur lui en saute ”, selon son expression, car le plan qu'elle a ourdi va réussir ou échouer, car la grande partie est engagée, celui qui arrive est son ennemi, ton rival M. Dufilleul.

“ Il ne se doute de rien, il entre, gras, fleuri, gants jaunes, son caniche entre les jambes.

“ — Le portrait est encadré, Plumet ?

“ — Oui, monsieur le baron, oui, oui.

“ — Voyons un peu.

“ Je l'ai vu, moi, ce portrait : une tête en miniature du récent baron, peinte au beurre frais sans doute et sûrement au rabais, par quelque pauvre fille honnête travaillant sur photographie. Il est destiné à mademoiselle Tigra, des Bouffes. Ce délicat Dufilleul, n'est-ce pas ? Tandis que l'innocente Jeanne rêve des mots d'amour qu'il a osé lui dire, et tient son cœur attaché à la même pensée, à la même image, lui s'ingénie à perpétuer le souvenir de son passage ailleurs !

“ Il est content du cadre très riche et très ouvragé qu'a composé Plumet.

“ — Bien, bien. Ça vaut ?

“ — Cent vingt francs !

“ — Six louis : vous êtes cher !

“ — C'est mon prix pour ces ouvrages-là, monsieur le baron. Je suis très pressé, monsieur le baron.

“ — Enfin, passe pour une fois ; ça ne m'arrive pas souvent à moi de faire encadrer un tableau : je ne les aime pas.

“Dufilleul s'admire, se mire dans son affreuse portraiture qu'il tient à bout de main droite,

tandos que de la gauche il cherche son porte-monnaie.

“ M. Plumet est très digne, très mécontent et très inquiet. Il voudrait évidemment ce client dehors.

“ Un frôlement de robe dans l'escalier. Il pâlit, regarde par la porte entr'ouverte où le caniche allonge son museau, et s'avance vivement pour la fermer.

“ Il est trop tard.

“ Quelqu'un l'a poussée sans bruit, et, debout sur le seuil, en toilette du matin, mademoiselle Jeanne, de son œil clair et de son plus beau sourire, contemple Plumet qui recule d'effroi et Dufilleul qui n'a rien vu.

“ — Ah'' monsieur, je vous y prends !

“ Dufilleul tressaute, et serre d'un mouvement involontaire le portrait contre son gilet.

— “ Mademoiselle... Ah ! vraiment, mademoiselle, vous veniez...

“ — Chez madame Plumet. Trouvez-vous cela mal ?

“ — Non certainemnt... incontestablement...

“ — Et indubitablement, n'est-ce pas ? Ah ! ah ! ah ! que vous êtes interloqué pour peu de chose ! Allons ! remettez-vous. Il n'y a pas de quoi trembler. Je montais ; Black Pearl a montré son museau : j'ai deviné qu'il n'était pas seul ; j'ai laissé ma femme de chambre chez madame Plumet, et moi, au lieu d'entrer à gauche, je suis entrée à droite. Ce n'est pas gentil ?

“ — Mais si, mademoiselle.

“ — Seulement, je suis curieuse, et je demande à voir ce que vous cachez là ?

“ — Un portrait.

“ — Passez-le-moi.

" — Volontiers : ce n'est malheureusement que le mien.

" — Pourquoi malheureusement ? Mais vous êtes flatté, au contraire, le nez est diminué, n'est-pas, monsieur Plumet ?

" — Vous le trouvez bien ?

" — Oui.

" — Et l'encadrement ?

" — Très joli.

" — Alors je vous le donne, mademoiselle.

" — Il n'était donc pas pour moi ?

" — C'est-à-dire... Eh bien ! non, à parler franchement, c'est un cadeau de noces, un souvenir... Vous trouvez cela tout naturel ?

" — Sans doute. Vous pouvez me dire pour qui, je suppose ?

" — Savez-vous que de curieuse vous allez devenir indiscrète ?

" — Ah ! par exemple !

" — Mais oui.

" — Puisque vous faites tant de mystères, j'adjure M. Plumet de les dissiper. Monsieur Plumet, pour qui est-ce ?

" Plumet, blême, tourne dans ses mains sa casquette d'atelier comme un enfant pris en défaut.

" — Moi, moi, mademoiselle, je ne suis qu'un pauvre encadreur.

" — Eh bien ! je m'adresserai à madame Plumet, qui doit le savoir et qui voudra bien me le dire.

" Madame Plumet, qui avait dû suivre de près le dialogue engagé chez son mari, venait d'entrer en effet, tremblante comme une feuille et résolue à tout.

" — N'en faites rien, je vous en prie, mademoimoiselle, interrompit Dufilleul. Il n'y a aucun mystère. J'ai voulu taquiner seulement. Ce por-

trait est destiné à un de mes amis qui habite Fontainebleau.

" — Monsieur ?

" — Gonin, notaire.

" — A la bonne heure ! Aviez-vous l'air malheureux, tous deux ! Une autre fois, dites donc tout de suite et tout franchement ce que vous n'avez aucune raison de cacher. Vous ne recommencerez pas ?

" — Je vous le promets.

— Alors, faisons la paix.

" Et elle lui tend la main. Avant que Dufilleul ait pu la saisir :

"— Permettez, mademoiselle, dit madame Plumet, je ne veux pas vous laisser tromper ainsi, chez moi. Mademoiselle, ça n'est pas vrai !

" — Qu'est-ce qui n'est pas vrai, madame ?

" — Que ce portrait-là soit pour M. Gonin ou pour quelqu'un de Fontainebleau.

" Mademoiselle Charnot se redresse sous le coup.

" — Et pour qui donc ?

" — Pour une actrice !

" — Prenez garde, madame !

" — Pour mademoiselle Tigra, des Bouffes.

" — Infamie ! s'écrie Dufilleul, mais prouvez donc, madame, prouvez donc !

" — Regardez au dos, répond tranquillement madame Plumet.

" Mademoiselle Jeanne, qui n'a pas lâché la miniature, la retourne, lit, devient toute blanche, et la tend à son fiancé.

" — Qu'y a-t-il donc ? dit Dufilleul, en se penchant.

" Il y avait : " Remis par M. le baron du F..., pour Mlle T..., boulevard Haussmann. Envoyer jeudi."

" — Vous voyez bien, mademoiselle, que ce n'est pas là mon écriture. L'invention est abominable. Monsieur Plumet, je vous somme de désavouer votre femme. Elle a écrit un mensonge ; dites, dites-le !

" L'encadreur cache sa tête dans ses mains et ne répond pas.

" — Comment, Plumet, vous vous taisez !

" Mademoiselle Charnot avait franchi le seuil.

" — Que faites-vous, mademoiselle ? Restez, vous voyez bien qu'ils mentent !

" Elle était déjà au milieu du palier. Dufilleul la rejoint, l'arrête par la main.

" — Jeanne, Jeanne, restez !

" — Laissez-moi, monsieur.

" — Non, écoutez-moi. Tout ceci est une inconcevable méprise. Je vous jure...

" A ce moment, une voix aiguë monte du bas de l'escalier.

" — Eh ! Georges ! est-ce bientôt fini ?

" Dufilleul, perdant subitement contenance, lâche la main de mademoiselle Charnot.

" La jeune fille se penche au-dessus de la rampe. Au fond de la cage de l'escalier, juste au-dessous d'elle, une femme, la tête levée, la bouche encore entr'ouverte, regarde en haut. Leurs yeux se rencontrent. Jeanne détourne aussitôt les siens.

" Puis, s'adressant à madame Plumet, immobile et transie le long du mur :

" — Maintenant, madame, dit-elle, allons choisir mon chapeau.

" Et elle ferme derrière elle la porte de la modiste.

" Voilà, mon ami, le récit exact de ce qui s'est passé rue Hautefeuille. Je l'ai recueilli de la bou-

che de madame Plumet, qui ne se tenait pas d'aise en me racontant la réussite de ses plans et comment sa blanche main avait guidé celle du vieux hasard. Car, tu le devines, cette rencontre de Jeanne et de son fiancé, si redoutée de l'encadreur, avait été combinée, à l'insu de tous, par madame Plumet, et la fâcheuse inscription était encore son fait.

" Je n'ai pas besoin d'ajouter que mademoiselle Charnot, épuisée par cette scène, a eu un instant de faiblesse nerveuse.

" Elle a, d'ailleurs, très vite repris sa digne et ferme manière d'être, ce qui semble prouver une nature énergique.

" Mais l'intérêt n'est pas là pour l'instant.

" Le mariage est, à mon avis, définitivement rompu. Ces choses-là se renouent difficilement, et, après l'éclat de cette rupture, je doute fort d'un raccommodement. Voici donc ce qui me paraît acquis : mademoiselle Jeanne Charnot ne s'appellera jamais madame Dufilleul.

" Ne t'exagère pas, surtout, les chances qui peuvent résulter pour toi de cet accident. Elles sont moins grandes que tu ne pourrais l'imaginer au premier moment. Je crois qu'une jeune fille ainsi trompée et blessée n'oubliera pas tout de suite. Elle peut même n'oublier jamais, vivre de son regret, préférer la paix assurée et la joie austère du dévouement filial à cette vie tant rêvée du mariage, qui réserve parfois aux simples aspirants de si rudes déceptions.

" En tous cas, ne t'avise pas de revenir, car je te sais capable de tous les coups de tête, même les plus bêtes. Reste, expertise, et attends.

" Nous traversons, ma mère et moi, une cruelle épreuve. Elle est souffrante, très souffrante mê-

me. J'aimerais mieux son mal que l'inquiétude que j'ai.

" Ton ami,

" SYLVESTRE LAMPRON.

P.-S. — Au moment de clore ma lettre, je reçois un billet de madame Plumet m'avertissant que M. et mademoiselle Charnot ont quitté Paris. Où vont-ils ? Elle l'ignore."

La lecture de cette lettre m'avait complètement absorbé ; j'avais relu certains passages, et le trouble profond qu'elle avait produit en moi ne s'étant pas tout de suite dissipé, je demeurai un certain temps, que je ne saurais fixer, sans aucune conscience de ce qui se passait autour de moi, tout entier dans le passé ou dans l'avenir.

L'employé italien, en me frôlant du coude, me ramena au présent. Il ramassait le dernier dossier dans les vastes tiroirs de la table. Nous étions seuls. Mes collègues s'étaient retirés, et la première séance avait pris fain sans moi, devant moi. Ils ne devaient pas être loin, et, un peu confus de ma distraction, je pris mon chapeau afin de les rejoindre et de m'excuser. Le petit homme m'arrêta par la manche, et, désignant avec un sourire indéfinissable la lettre que je glissais dans mon portefeuille

— " E d'una donna " ? dit-il.

— Que vous importe ?

— Oh ! que si : les lettres d'hommes se lisent plus vite, et, " per Bacco ! " vous avez mis le temps à lire celle-là ! Ah, " le donne, illustre signore, le donne ! "

— Laissez-moi tranquille !

Et je marchai vers la porte. Mais lui, agile et

grimaçant, se jeta au-devant de moi, les sourcils relevés, un doigt sur la bouche :

— Ecoutez, seigneur, je vois bien que vous êtes un grand savant, un homme que la gloire seule peut tenter. Je pourrais procurer à Votre Seigneurie de beaux manuscrits italiens, latins, allemands, des manuscrits inédits, seigneur illustre !

— Et volés aussi ! lui répondis-je en le bousculant.

Je sortis, et, sur la place voisine, fraternellement assis à la même table, sous la tente d'un café, je découvris mes collègues français et le juge italien. A un table à côté le greffier humait quelque chose au bout d'une paille. Et tous me regardaient venir en riant, sous le soleil qui brûlait encore.

Milan, le 25 juin.

Notre mission a pris fin aujourd'hui. Zampini est un simple farceur. En présence de preuves indéniables, il a reconnu qu'il avait voulu " zouer un tour " aux héritiers de France en se portant héritier lui-même, alors qu'il lui manquait deux degrés de parenté pour prétendre à cette qualité.

Nous lui avons démontré que ce bon tour constituait une manœuvre frauduleuse, et l'exposait tout au moins à payer les frais du procès. Il en est convenu de la meilleure grâce du monde. Je le crois éperdument insolvable. Il payera l'huissier en macaroni et l'avocat en comédie.

Mes collègues l'archiviste et le traducteur doivent quitter Milan après-demain. Je les accompagnerai.

Milan, le 26 juin.

Je viens de recevoir une troisième lettre de Sylvestre.

Mon pauvre ami est bien malheureux : sa mère est morte, l'excellente, la sainte madame Lampron. A cette nouvelle, j'ai éprouvé une poignante émotion, moi qui ai si peu, trop peu connu cette femme admirable, moi qui n'étais ni son fils, ni son parent, et qui n'ai fait que passer à l'horizon de son cœur, dans cette limite restreinte où elle répandait les trésors de son expérience et de sa tendresse. Combien il doit souffrir, lui, son fils !

Il me décrit les derniers moments de sa mère, sa sérénité en face de la mort, et il ajoute :

“ Une chose que tu ne comprendras peut-être pas, c'est que j'éprouve un remords qui se mêle à mes regrets. J'ai vévu quarante ans auprès d'elle et, certes, j'ai confiance d'avoir été ce qu'on appelle un bon fils. Mais, quand je compare les preuves d'affection que je lui ai rendues à celles qu'elle m'a donnzes, les sacrifices que j'ai faits pour elle à ceux qu'elle a faits pour moi, quand je songe à la part d'égoïsme qui se glissait dans cette vie en commun dont je me bâtissais un mérite, à l'immense consolation, à l'apaisement fécond dont elle payait quelques promenades à mon bras, quelques bonjours et bonsoirs de cette tolérance, bien belle en vérité, d'habiter sous mon toit, je me trouve ingrat et indigne du bonheur que j'ai eu. Je me déchire contre cette pensée qu'il m'est impossible de réparer tant d'oublis, de m'acquitter d'une dette dont toute la grandeur m'apparaît pour la première fois. Elle est partie. C'est fini. Ma prière seule peut la rejoindre, lui apprendre que je l'aimis, que je l'adorais, que j'eusse été capable de tout ce que je n'ai pas fait pour elle.

“ O mon ami, de quelles douceurs de devoir je me suis privé ! Je veux, du moins, remplir fidè-

lement ses derniers vœux : il en est un dont je dois te parler.

“ Tu sais que ma mère a toujours vu avec déplaisir que je conservais dans ma maison le portrait de celle qui fut ma première et ma dernière passion. Elle aurait voulu que mes yeux ne rappelassent pas aussi souvent à mon cœur cette image de mes douleurs anciennes. J'ai résisté. A son lit de mort, elle m'a demandé d'abandonner ce portrait à ceux qui, depuis longtemps, devraient le posséder. “ Tant que j'ai pu te conso-“ ler du mal que cette vue te faisait, m'a-t-elle “ dit, mes instances n'ont pas été si vives, mais “ bientôt tu seras seul, et tu n'auras personne “ pour te remonter quand le courage te manque-“ ra. Ils t'ont bien des fois supplié, de là-bas, de “ leur céder le tableau. Le temps est venu d'y “ consentir.”

“ J'ai promis.

“ Et maintenant, mon ami, aide-moi à tenir ma promesse. Je ne veux pas écrire : ma main tremblerait, ou la leur quand ils me liraient. Va les trouver.

“ C'est à cinq lieues de Milan, sur la route de Monza et au delà de cette ville, à quelque distance du bourg de Desio. La villa s'appelle, du nom de ses maîtres, Danne gianti. Autrefois une ligne de peupliers l'entourait, et ses bosquets étaient renommés pour leur ombre. Tu feras passer à la vieille châtelaine ma carte avec la tienne. Tu seras reçu. Alors, avec les ménagements que tu croiras utiles, tu annonceras que, la mère de Sylvestre Lampron l'ayant à son lit de mort désiré, le portrait de Rafaella est à jamais donné à la villa Dannegianti. Donné, entends-tu bien ?

“ Tu peu même annoncer l'envoi. Je viens de me concerter avec M. Plumet, qui se charge de

l'emballage. C'est un homme adroit, comme tu sais. Demain, tout sera terminé et ma maison complètement vide.

" Je me réfugierai dans le travail, et je compte un peu sur toi pour adoucir les rigueurs de cette consolation.

" SYLVESTRE LAMPRON."

Quand je reçus la lettre de Lampron, à dix heures du matin, j'allai tout de suite trouver le maître de l' "Albergo dell'Agnello."

— Vous pouvez me procurer une voiture pour Desio, n'est-ce pas ?

— Ah ! Votre Seigneurie compte se rendre à Desio en voiture ? Elle a grandement raison. C'est bien plus pittoresque qu'un voyage en chemin de fer. Desio, au delà de Monza. Monza, monsieur, une de nos perles ; vous y verrez...

— Oui, lui dis-je, récitant mon Baedeker avec la même sûreté que lui, la Villa Reale et la Couronne de fer des empereurs d'Occident.

— Précisément, monsieur, et la cathédrale, bâtie...

— Par Théolinde, reine des Lombards, en 595, reconstruite au XVIe siècle ; oui, c'est entendu. Je vous demande seulement si vous pouvez me procurer un bon équipage ?

— Un parfait ! A trois heures et demie, quand la chaleur sera un peu tombée, Votre Seigneurie trouvera les chevaux attelés. Elle aura tout le temps de se rendre à Desio avant le coucher du soleil, et reviendra pour souper.

A l'heure dite, on vint m'avertir, en effet. Mon hôte avait doublement tenu parole, car les chevaux traversèrent Milan d'un trot allongé dont ils ne se départirent pas quand nous prîmes

la route de Côme, au milieu de ces plates et fertiles campagnes surnommées le jardin de l'Italie.

En une heure et demie, après quelques minutes de repos à Monza, le cocher arrêtait ses bêtes devant la première maison de Desio, une auberge.

L'auberge, bien pauvre, était située à l'angle de la grand'rue et d'un chemin qui s'enfonçait dans la campagne. En avant, quelques platanes, taillés en berceaux, formaient une voûte d'ombre. Plusieurs pieds de vigne leur grimpaient sur le dos. Le soleil accablait les pampres et les raisins lourds qui pendaient par endroits. Les volets étaient clos, et dans l'air saturé de chaleur et de lumière, dans le bourdonnement des mouches, la petite maison semblait dormir.

— Eh ! entrez, ils s'éveilleront, dit mon cocher qui avait compris ma pensée.

Puis, sans attendre ma réponse, en homme qui connaît les usages du lieu, il fit descendre ses chevaux par le chemin pour trouver l'écurie.

J'entrai : tout un monde d'abeilles et de frelons tourbillonna sous les platanes. Une poule blanche, effarée, s'échappa en criant de son nid de poussière. Personne ne se montra. J'ouvris la porte : personne encore, deux chambres, à droite et à gauche d'un corridor, un escalier de bois au fond. La maison, bien close, était sombre et fraîche. Pendant que, debout sur le seuil, j'habituais mes yeux à la demi-obscurité de l'intérieur, j'entendis, à droite, un bruit de voix.

— Pittoresque tant que tu voudras, mais le voyage est manqué. Ce sont des vrais sauvages, ces gens-là : recommandations, titres, et, je puis bien le dire, réputation, rien n'y fait.

— Ont-ils même lu vos lettres ?

— Ce serait encore plus fort : refuser de lire les

lettres qu'on leur adresse ! Non, vois-tu, non, cesse de les défendre.

— Ils ont eu de grands chagrins, dit-on, et cela les excuse un peu, père.

— Non, mademoiselle, il n'existe pas d'excuse à cet enfouissement d'un pareil trésor scientifique. Je ne reconnais pas, même à un seigneur italien, fût-il orphelin depuis l'âge de six mois et veuf de trois femmes, le droit de soustraire aux investigations des savants une collection d'as romains qui n'a pas sa seconde et une autre très présentable de ce que nous appelons proprement médaillons et médailles. Sais-tu que ce patricien féroce possède les huit types de médailles de la gens Atilia ?

— Vraiment ?

— Mais j'en suis sûr, et les trente-sept de la gens Cassia, cent dix-huit sur cent-vingt et un de gens Cornelia, les onze Farsuleia, des Numitoria, Pompeia, Scribonia, à la douzaine, tout cela en parfait état, à fleur de coin, et puis des pièces capitales, rarissaimes, le Marcus Antonius au revers de son fils, Theodora portant le globe et surtout l'Annia Faustina en or au revers d'Elagabale, un bijou incomparable, dont le reste du monde ne possède qu'un autre exemplaire altéré, une merveille que je donnerais un jour de ma vie pour contempler, oui, un jour, mademoiselle !

Une telle conversation, en français, dans cette chambre d'auberge ! Un pressentiment me saisit. J'avance doucement jusqu'à la porte de droite.

Dans l'ombre de la chambre que traversent seulement quelques filets de lumière venus par les fentes des volets, une jeune fille est assise au-dessous de son chapeau qui pend à un clou, un coude posé sur une mauvaise table de bois blanc, la tête penchée, mélancolique et résignée. Sé-

parée d'elle par la largeur de la table, renversé sur sa chaise et appuyé le long du mur blanc, son père, les yeux au plafond, les bras croisés, le teint vif, manifeste le plus violent dépit. J'entre, tous deux se lèvent : Jeanne d'abord, puis M. Charnot. Ils sont stupéfaits.

Je ne le suis pas moins qu'eux.

Debout tous trois, nous nous regardons pendant une minute, chacun vérifiant sa surprise et qu'il est éveillé. Le premier, M. Charnot rompt le silence. Il ne paraît pas précisément satisfait de mon apparition, et, se tournant vers sa fille devenue très rouge et un peu hautaine :

— Jeanne, remets ton chapeau, il est temps de nous diriger vers la gare.

Puis, s'adressant à moi :

— Nous allons vous laisser la place libre, monsieur, et, puisque le hasard le plus extraordinaire, — il appuya beaucoup sur ce mot, — vous amène dans ce satané village, vous y souhaiter beaucoup de plaisir, monsieur, beaucoup de plaisir.

— Il y a longtemps que vous êtes ici, monsieur ?

— Deux heures, monsieur, deux mortelles heures, dans cette salle d'auberge, bloqués par le soleil et par l'ennui, assassinés en détail par les mouches, exaspérés, monsieur, contre les mœurs inhospitalières de ce coin de province lombarde.

— En effet, l'hôte est invisible, et c'est même à cause de cela que je suis entré ici, sans savoir que j'aurais l'honneur de vous y rencontrer.

— Ce n'est pas de lui que je me plains, grand Dieu ! Il dort dans la grange, là-bas. Vous pouvez l'éveiller, il est visible, lui, il est accueillant même, dès qu'il a fini la sieste.

— Je n'ai qu'un renseignement à lui demander,

et vous pourriez peut-être me le donner, monsieur, ce qui me dispenserait de l'éveiller : quel est le chemin pour me rendre à la villa Dannegianti ?.

M. Charnot se posa devant moi, les yeux dans les miens, haussa les épaules et éclata de rire.

— La villa Dannegianti !

— Oui, monsieur.

— Vous allez à la villa Dannegianti ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, vous n'avez qu'à vous en retourner !

— Pourquoi ?

— Parce qu'on n'entre pas.

— Mais j'ai une lettre d'introduction ?

— J'en avais deux, moi, monsieur, sans compter mon titre qui est bien quelque chose et qui m'a ouvert les portes de plus d'une collection étrangère : ils m'ont éconduit ! Vous m'entendez bien, le concierge de cette insolente maison m'a éconduit ! Et vous croyez être plus heureux ?

— Je l'espère.

Ma réponse lui parut le comble de la présomption.

— Viens, Jeanne, dit-il ; laissons monsieur à ses juvéniles illusions. Elles ne seront pas longues, pas longues.

Il me salua avec un sourire plein de sous-entendus, et marcha vers la porte.

A ce moment, Jeanne laissa tomber son ombrelle. Je la lui rendis.

— Merci, monsieur, dit-elle.

Oh ! certes, ces deux mots n'avaient rien que d'ordinaire et d'obligé. Elle en eût dit autant au premier passant venu. Rien dans son attitude ou son regard ne trahissait une émotion qui put

donner du prix à cette locution banale. Mais c'était sa voix, une musique dont j'ai tant rêvé ! Elle m'eût injurié que je l'eusse trouvée douce. Elle m'inspira une résolution soudaine : retenir cette apparition qui s'enfuyait, demeurer, si je le pouvais, une heure de plus près de celle qu'un hasard si singulier avait rapprochée de moi.

M. Charnot, déjà sorti de la chambre, se profilait sur le mur du corridor, un sac de voyage à la main.

— Monsieur, lui dis-je, je regrette beaucoup que vous soyez obligé de retourner aussi promptement à Milan : je suis absolument sûr d'être reçu à la villa Dannegianti, et j'aurais été heureux de réparer une injustice qui n'est évidemment imputable qu'à la maladresse des gens de service.

Il s'arrêta, le coup avait porté.

— En effet, monsieur, il est possible que ni ma carte ni mes lettres n'aient été lues. Mais permettez-moi de vous demander, puisque les miennes ne sont pas parvenues, quel secret vous avez pour faire parvenir les vôtres ?

— Un secret bien simple et qui ne tient à aucun mérite personnel. Je suis porteur, pour les possesseurs de la villa, de nouvelles du plus sérieux intérêt et d'ordre purement privé. Il faut que je leur parle. Mon premier soin, une fois ma mission remplie, eût été de vous annoncer ; vous auriez pu entrer et contempler une collection de médailles, qui est assez belle, je crois.

— Unique, monsieur !

— Mais vous partez, et moi-même je quitte Milan demain pour retourner à Paris.

— Il y a donc quelques temps que vous êtes en Italie ?

— Près de quinze jours.

M. Charnot regarda sa fille d'un air d'intelligence, et devint subitement plus aimable.

— Je vous croyais tout nouvellement arrivé. Nous sommes ici depuis moins longtemps, ajouta-t-il. — Ma fille s'est trouvée un peu fatiguée, les médecins nous ont conseillé de voyager, de changer d'air. Par ces chaleurs excessives le séjour de Paris n'est pas sain.

Il étudiait mon visage pour voir si j'étais dupe de ce petit mensonge. Je répondis de l'air le plus convaincu.

— Loin de là ! Paris, en juillet, est inhabitable.

— C'est le mot, monsieur, inhabitable. Nous devions donc le quitter. Notre choix a été bientôt fait, et, malgré la saison, nous avons pris la route de la terre classique, du grand musée artistique de l'Europe, de l'Italie... Et vous prétendez, monsieur, que grâce à vous, nous aurions été reçus à la villa ?

— Grâce à la mission dont je suis chargé, oui, monsieur.

M. Charnot hésitait. Il pensait à la tache d'encre et plus sûrement encore aux confidences de M. Moullard. Mais il réfléchit sans doute que Jeanne ignorait la démarche du vieil avoué, que nous étions bien loin de Paris, que l'occasion était unique, et la passion du numismate triompha tout à la fois des ressentiments du bibliophile et des scrupules du père de famille.

— Nous avons encore un train à sept heures cinquante, mon père, dit Jeanne.

— Eh bien, ma fille, veux-tu de nouveau tenter la fortune et revenir à l'assaut de cette coquine d'Annia Faustina ?

— Comme vous voudrez, mon père.

Nous voilà sortis de l'auberge, tous trois, par

le petit chemin qui descend. Je n'en puis croire mes yeux. Ce vieillard aux traits fins, qui marche à ma gauche, appuyé sur sa canne de jonc, c'est M. Charnot. L'homme qui m'a si mal reçu au lendemain de la tache d'encre se confie à moi pour être présenté à un seigneur italien ; moi, clerc d'avoué, je le guide en toute assurance, et tous deux, emportés par des espoirs divers, lui rêvant de médailles, et moi de je ne sais quels horizons subitement rouverts, nous causons sur un ton de simplicité et d'abandon tout nouveau: Et cette alerte Parisienne que je devine plutôt que je ne la vois, que je n'ose regarder, et qui, de l'autre côté de son père, suit la route d'un pied léger, l'œil dans le vague du ciel, attentive avec des airs distraits, accrochant son ombrelle du Louvre aux aubépines de la campagne de Desio, c'est Jeanne, la Jeanne du marché aux Fleurs, celle que dessinait Lampron dans les taillis de Saint Germain ! Est-ce croyable ?

Eh oui, car nous sommes rendus à la grille de la villa Dannegianti, laquelle n'est pas distante d'un kilomètre de l'auberge.

Je sonne. Le gros Italien indolent et insolent qui sert de concierge s'apprête déjà à m'éconduire du même air et de la même phrase qui lui ont tant de fois servi. Mais j'explique, dans mon meilleur toscan, que je ne suis pas de l'espèce commune, touriste solliciteur ; je lui déclare qu'il encourt la plus terrible des responsabilités s'il ne remet à l'instant même, ma carte et ma lettre, — c'est-à-dire la carte annotée de Lampron sous enveloppe, — à la comtesse Dannegianti. Son regard hébété ne m'apprend ni si j'ai produit impression, ni même si j'ai été compris. Tournant sur ses talons, ses clefs d'une main, la lettre de l'autre, il s'éloigne par l'avenue ombreuse, en ba-

lançant son large dos dans une veste, trop pleine sans doute par devant, atteint à peine la base.

L'ombre dont m'a parlé Lampron n'a pas dû diminuer autour de cette demeure. Le parc est frais et vert. Au bout de l'avenue de platanes, entre lesquels s'élèvent, taillés en cône, des aubépins séculaires, nous apercevons, dominant à peine d'énormes massifs, la masse carrée de la villa. Au-dessus, quelques pins parasols découpent sur le ciel les lignes nettes de leur couronne et de leur tronc dégarni.

Le bonhomme reparaît, solennel et impassible. Sans rien dire il ouvre la grille. Nous passons tous, M. Charnot un peu ému d'entrer en fraude, ce que je devine au redressement soudain de sa tête. Jeanne est contente. Elle rabaisse un pli de sa jupe que le vent avait relevé, en chiffonne un autre, cambre sa taille, renfonce une épingle à cheveux qu'ont soulevée ses nattes blondes, tout cela par de petits mouvements légers et prompts, comme un pinson qui secoue ses plumes.

Nous arrivons au perron. Il est convenu que M. et mademoiselle Charnot attendront, dans les allées voisines, la permission de visiter le musée que je vais demander pour eux.

J'entre, précédé d'un domestique. Nous traversons un vestibule immense, pavé en mosaïque, coupé par des colonnes de marbres rares, aux murs ornés de fresques assez ordinaires mais largement ordonnées. Au fond s'ouvre la chambre de la comtesse. Le contraste est complet : elle est toute lambrissée de bois étroite, garnie d'objets de piété ; elle a un air de chapelle.

A mon approche, une vieille femme se lève à demi d'un fauteuil qui pourrait lui servir de

maison, tant il est grand et tant elle est petite. Je ne distingue d'abord que deux yeux, mobiles et inquiets. Elle me considère de l'air d'un plaideur qui attend une sentence. Je commence par lui apprendre la mort de madame Lampron. Sa seule réponse est un signe d'attention. Elle devine qu'il y a autre chose, et tient son cœur en garde. Je poursuis, je lui annonce l'envoi du portrait de sa fille. Alors elle oublie tout, son âge, son rang, l'espèce de dignité triste où elle se renfermait tout à l'heure ; la mère seule parle en elle, une lueur a traversé l'incurable chagrin qui la ronge ; elle court à moi, me tend les bras, et je sens sur mon épaule son vieux corps usé qui sanglote. Elle me remercie avec un flot de paroles que je n'entends pas. Puis, brusquement elle se recule pour me voir, pour lire dans mon regard quelque chose qui réponde à son émotion, et ses yeux rouges, agrandis par la fièvre, me pressent de questions plus encore que sa bouche.

— Que vous êtes bon, monsieur, et lui, qu'il est généreux ! Comment vit-il ? Accablé comme nous ? A-t-il surmonté la douleur dont sa jeunesse fut frappée ici ?... Les hommes oublent plus vite, heureusement... Je n'espérais plus guère posséder ce portrait, monsieur. Chaque année, les fleurs que j'envoyais voulaient dire : " Rendez-nous ce qui reste d'elle, de la Rafaella, qui est morte." C'était cruel peut-être, et je me le reprochais parfois. Mais, moi, sa mère, comprenez-vous, mère de cet enfant unique ! Et ce portrait est si beau, si ressemblant !... On ne l'a pas corrigé, dites ? ni retouché ? Le temps n'a pas flétri ces couleurs si suaves et si vraies ; dites encore ? Il me donnera la triste consolation que j'ai souhaitée : la revoir à chaque instant, avoir sous les yeux le sujet de mes larmes, contempler

ce visage béni que nul n'a su peindre, si ce n'est lui qui l'aimait... car, monsieur, c'est une chose affreuse à penser, l'image des plus chères figures s'efface et se déforme jusque dans le cœur des mères, et il y a des moments où je doute si ma vieille mémoire est encore fidèle et me représente bien toute sa grâce, tout son charme, aussi nettement qu'autrefois, quand la plaie de mon âme était nouvelle et que mes regards étaient encore tout plein des siens... Oh ! la revoir, la retrouver, monsieur, monsieur !

Elle me quitte là-dessus, aussi vite qu'elle est venue à moi, et va ouvrir, à gauche, une porte donnant dans l'appartement voisin.

Le reflet de tentures rouges glisse sur le parquet.

— Cristoforo, dit-elle, Cristoforo, venez voir un Français qui nous apporte une grande nouvelle : le portrait de notre Rafaella, Cristoforo, le portrait tant désiré nous est enfin abandonné!

Un bruit de fauteuil, un pas grave : Cristoforo paraît, les cheveux tout blancs, la moustache toute noire, sa haute taille serrée dans une redingote à la Guizot, un beau reste pétrifié, momifié, d'un très bel homme. Il s'avance jusqu'à moi, me prend les deux mains et me les serre avec une effusion cérémonieuse. Aucune trace d'émotion sur son visage : il a les yeux secs et ne trouve pas un mot. Comprend-il ? Je l'ignore. Ce n'est là pour lui qu'une présentation. En le voyant, le mot de sa femme me revient à l'esprit : “ Les hommes se consolent plus vite.” Elle le regarde, elle voudrait lui donner du sang : il n'en a plus.

— Cristoforo, ce sera une grande joie pour vous, je le sais, et vous vous joindrez à moi pour remercier le généreux M. Lampron... Vous

lui exprimerez, monsieur, toute la reconnaissance du comte et la mienne, et aussi la part que nous prenons à son deuil récent. Nous lui écrirons, d'ailleurs... M. Lampron est-il riche, monsieur ?

— J'avais omis de vous dire, Madame, que mon ami n'acceptera rien autre chose qu'un remerciement.

— Oh ! noble cœur, bien noble cœur. N'est-ce pas, Cristoforo ?

Pour toute réponse, le vieux seigneur me reprit les mains, et les resserra.

J'en profitai pour lui présenter ma requête en faveur de M. Charnot. Il écouta gravement.

— Je vais donner des ordres. Vous pourrez tout visiter, absolument tout.

Et, jugeant l'audience finie, il me salua, et se remisa dans ses appartements.

Je cherchai des yeux la comtesse Dannegianti. Elle s'était assise dans son grand fauteuil, et pleurait à chaudes larmes...

Dix minutes plus tard, M. Charnot et Jeanne pénétraient avec moi dans le musée si jalousement défendu de la villa.

Le nom de musée convient vraiment à de pareilles richesses artistiques, occupant tout le rez-de-chaussée, à droite du vestibule. Deux salles parallèles sont pleines de tableaux, de gravures, de médailles ; une troisième, perpendiculaire, les relie, et sert de galerie de sculpture.

A peine la porte ouverte, M. Charnot chercha les fameuses vitrines. Au milieu de la salle précisément, les voici sur deux rangs... Il était fort ému. Je pensais qu'il allait se précipiter, attiré à sa manière par l' "auri sacra fames," par l'éclat fauve de ces pièces antiques dont il savait

les noms, et la famille, et le visage, et le revers. Mais je connaissais mal les savants.

Il tira son mouchoir, ses lunettes, essuya les verres, et, durant cette opération, jeta un coup d'œil rapide, accompagné d'une moue caractéristique, sur les œuvres pendues aux murs. Rien ne captiva ce cœur si violemment épris de la numismatique. Et quand il eut voluptueusement constaté quels faibles attraits peut offrir, en comparaison, un Titien ou un Véronèse, alors seulement M. Charnot, à petits pas, s'avança vers la première vitrine et se pencha pieusement.

Elle était pourtant bien belle, cette galerie de peinture ! Peu de tableaux, mais tous de maîtres : la plupart italiens, quelques-uns hollandais, flamands ou allemands. Je commençai à les passer en revue, méthodiquement, heureux de l'absence de catalogue et de la rareté des inscriptions apposées sur les cadres. Cela double le plaisir d'être à soi-même son guide, de sentir tout entière dans sa fraîcheur nouvelle l'impression d'une œuvre d'art, d'admirer sans avoir appris de personne qu'il faut se pâmer, d'induire, de comparer, d'arracher à un tableau son sujet, son école, son auteur, à moins qu'il ne crie lui-même, de toute la lumière que reflète sa toile : “ Je suis Hobbema, Pérugin ou Giotto ! ”

Une chose me troublait un peu, pourtant : la voix du vieux numismate qui, courbé sur les vitrines, faisait partager à sa fille l'abondance de ses savantes joies.

— Jeanne, regarde celle-ci : tête diadémée de Cléopâtre au revers de Marc-Antoine, de toute beauté, n'est-ce pas ? Tiens, un as italique “Iguvium Umbriœ,” que mon collègue Pousselot a cherché trente ans... Oh ! oh ! ma fille, ceci est sérieux : Annius Verus au revers de Commode,

tous deux enfants, un bronze rare... moins rare par exemple, que... Jeanne il faut que tu le graves dans ton souvenir, ce médaillon d'or, inestimable, tête laurée d'Auguste au revers de Diane marchant... Cela doit t'intéresser, toi, Diane la belle chasseresse ? Est-ce délicieux, cette collection ?... Attends un peu, nous allons découvrir l'Annia Faustina.

Jeanne, complaisante, souriait mollement à Cléopâtre, à l'as ombrien, à Auguste, à la belle chasseresse.

Peu à peu l'enthousiasme de son père se dispersa sur la vaste étendue de ces trésors. M. Charnot atteignit un carnet et nota. Jeanne leva les yeux vers la muraille, une fois, deux fois, attendit un peu, et, n'étant plus rappelée, glissa jusqu'au premier tableau par lequel j'avais commencé.

Elle allait rapidement de l'un à l'autre, et n'avait, évidemment, que des attractions d'enfant en matière de peinture. Comme j'avançais, au contraire, lentement, nous devions nous rencontrer. Je ne fis rien pour l'éviter, et nous fûmes bientôt arrêtés devant le même portrait de Holbein le Jeune. L'entrée en matière était toute indiquée.

— Mademoiselle, lui dis-je, aimez-vous cet Holbein ?

— Vous avouerez, monsieur, que ce vieux seigneur est bien laid.

— Oui, mais la peinture est fort belle. Voyez comme le dessin de cette tête est ferme, la couleur nette et solide après plus de quatre cents ans ; et comme on sent qu'il est vrai, ce bonhomme, comme il se raconte lui-même ! De toute évidence il est seigneur de la cour d'Henri VIII, protestant, bien vu du roi, rusé, peu lettré, et

soupire au fond du cœur après le sort de ses compagnons de jeunesse demeurés dans leurs comtés, qui peuvent chasser et boire tout à leur aise. C'est vraiment un moral d'homme étudié. Regardez à côté ce Rubens, une masse de chair à peine soutenue par un esprit, une exubérance de matière, une école prodigue de couleur et négligente de l'expression, spiritualisme d'un côté, matérialisme de l'autre, inconscient peut-être, mais certain. Regardez encore, et comparez avec ces deux figures ce petit dessin, un Pérugin sans nul doute, l'ébauche d'un ange pour quelque Annonciation : à ces lignes pures, à cette atmosphère idéale où le peintre vit et dont il enveloppe ses œuvres, on devine une école de poètes et de théologiens mystiques, des âmes voyantes assez belles pour embellir la nature et s'élever au delà.

J'étais content de mon petit morceau. Jeanne l'était aussi. Je le vis bien à sa mine étonnée, au coup d'œil qu'elle jeta du côté de son père toujours notant, pour savoir si elle pouvait continuer à prendre sa première leçon de peinture.

Il eut un sourire d'amitié qui voulait dire :

— Ce m'amuse bien, merci ma fille, "va piano, va sano."

Cela valait une permission. Nous continuâmes notre visite, saluant au passage Tintoret et Titien, Véronèse et Andrea Solari, le vieux Cimabuë et quelques primitifs peignant des Vierges droites sur des fonds d'or.

Jeanne ne s'ennuyait plus.

— Et celui-ci, disait-elle, est-ce encore un Vénitien, ou un Lombard, ou un Florentin ?

Bientôt nous eûmes fait le tour de la première salle et nous entrâmes dans celle du fond, réservée à la sculpture. Les dieux et les déesses de marbre, les beaux fragments de frises ou de cor-

niches provenant des fouilles de Rome, de Pompéi ou de la Grèce, ne touchèrent que médiocrement mademoiselle Charnot. Un seul regard à chaque statue, quelquefois pas du tout. Nous fûmes bientôt au bout de la galerie, près de la porte donnant accès dans la seconde salle de peinture.

Tout à coup, Jeanne eut un geste de surprise :

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

Au-dessous de la haute et large fenêtre derrière laquelle se balançaient les ondes vertes des arbres, un panneau de bois portant une inscription était posé à terre. Les mots peints en noir sur fond blanc étaient disposés selon un art savant, avec ce goût du style lapidaire que les Italiens cultivent encore.

J'écartai les plis d'un rideau, et je lus :

" A te Rafaella Dannegianti — Che — Nata da venti anni, et poco più — Avesti esperienza piena — Delle illusioni e dei dolori di questo mondo — E il giorno 6 gennaio — Come angelo che anela al suo cielo — Serena e contenta te ne volasti a Dio — Il clero di Desio — Gl'impiegati et gli artisti della Eccma casa Dannegianti — Queste solenni esequie."

— C'est une de ces inscriptions funèbres, mademoiselle, qu'on suspend aux portes des églises, le jour de l'inhumation ou du service dans cette partie de l'Italie : " A vous — Rafaella Dannegianti — qui — à l'âge de vingt ans — après avoir fait la pleine expérience des illusions et des douleurs de ce monde — le 6 janvier — comme un ange soupirant vers le ciel — sereine et contente vous êtes envolée à Dieu — de la part du clergé de Desio — des serviteurs et des artistes de l'excellentissime maison Dannegianti — ces solennelles obsèques."

— Cette Rafaella, monsieur, était la fille du comte ?

— Son unique enfant, très belle et d'une grâce parfaite.

— Belles, parfaites, les filles uniques ne le sont-elles pas toujours une fois mortes ? dit-elle avec un sourire amer. Elles ont leur légende, leur culte et un portrait également flatté. Je m'étonne de ne pas voir ici celui de Rafaella que j'imagine comme une grande personne aux sourcils longs et bien arqués, aux yeux bruns...

— Brun vert.

— Vert, si vous voulez, avec un nez assez court, des lèvres cerise, une abondante chevelure blonde.

— Brun doré serait plus juste.

— Vous l'avez donc vu ? Il existe ?

— Oui, mademoiselle, il n'y manque rien de ce que vous imaginez, pas même cette expression de jeunesse heureuse qui devint un mensonge à peine l'huile était-elle sèche, et devant cette relique qui me le rappelle, je me sens péniblement ému, je vous l'avoue.

Elle me regarda, étonnée.

— Où cela ? pas ici ?

— A Paris, chez mon ami Lampron.

— Ah ! fit-elle en rougissant faiblement.

— Oui, mademoiselle, c'est à la fois un chef-d'œuvre et un douloureux souvenir. L'histoire en est très simple, et je suis sûr que mon ami me permettrait de vous la dire, à vous seule, devant ces restes du passé.. Lampron, très jeune, voyageant en Italie, a aimé cette jeune fille dont il faisait le portrait. Il l'aimait sans se l'avouer peut-être, en tous cas, sans le lui avouer. C'est la manière des humbles, des timides, toujours méconnue quand elle ne demeure pas inconnue.

Mon ami avait joué le bonheur de sa vie sans calculer, sans se défier de rien : il a perdu. Un jour, Rafaella Dannegianti a été emmenée par ses parents, tremblants à la pensée d'une mésalliance avec un peintre, même de génie.

— Et elle est morte ?

— Après un an. Mon ami ne s'est jamais consolé. Et, tandis que je vous parle, lui, là-bas, songe et pleure sur ces mêmes lignes que vous venez de lire sans en soupçonner toute l'amertume.

— Il a connu l'abandon, dit-elle, je le plains de tout mon cœur.

Ses yeux étaient remplis de larmes. Elle répéta ces mots, à présent clairs pour elle : " A te, Rafaella ". Puis, doucement, elle se laissa tomber à genoux devant la funèbre inscription. Je vis sa tête se courber. Jeanne pria.

Elle était touchante, cette jeune fille, amenée par le hasard devant ce pauvre témoignage d'un deuil déjà ancien, secrètement émue par l'histoire de ces amours tristes, saisie d'une pitié tendre pour cette Rafaella, dont elle se sentait la sœur par la jeunesse, la beauté, la destinée peut-être, et trouvant dans son cœur cette inspiration virginale de s'agenouiller là, sans pose et sans phrase, comme sur une tombe amie. Les dernières lueurs du jour, glissant par la fenêtre, éclairaient son front penché.

Je m'étais, un peu intimidé, retiré de quelques pas.

M. Charnot parut.

Il arriva jusqu'auprès de sa fille, et lui toucha l'épaule. Elle se releva rougissante.

— Que fais-tu là ? dit-il.

Il assura ses lunettes, et lut l'inscription italienne.

— C'est trop de conscience, en vérité, de s'agenouiller pour déchiffrer une pareille pièce ! Tu vois bien que c'est un panneau moderne, qui n'a aucune valeur... Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi, je ne sais quels sont vos projets, mais si vous ne couchez pas à Desio, sortons, car la nuit vient.

Nous sortîmes.

Dehors, il faisait clair encore, mais de cette clarté que le soleil disparu répand dans les hauteurs du ciel et qui laisse la terre sans rayons, dans une poussière diffuse de lumière, dans une ombre transparente.

M. Charnot tira sa montre.

— Huit heures sept minutes. A quelle heure part le dernier train, Jeanne ?

— Sept heures cinquante.

— Sept heures cinquante.

— Sapristi, nous sommes bloqués dans Desio ! La seule pensée de coucher dans cette auberge me donne le frisson. A moins que monsieur Mouillard n'obtienne pour nous une voiture de gala du comte Dannegianti, je ne vois pas le moyen d'échapper. Il n'y a pas un fiacre dans ce maudit bourg !

— Il y a le mien, monsieur, qui se trouve, par bonheur, être à quatre places. Je le mets à votre disposition.

— Et j'accepte, ma foi ! Un retour au clair de lune, ce sera poétique.

Il s'approcha de Jeanne, et lui dit à demi-voix :

— Pourvu que tu sois assez couverte ! As-tu bien un châle, une capeline, enfin un pallium quelconque ?

Elle fit un petit signe de tête amical.

— Tranquillisez-vous, père, tout est prévu.

A huit heures et demie, nous quittions Desio, tous ensemble, et je bénissais intérieurement l'hôte de l' "Albergo dell'Agnello" qui m'avait engagé à faire la route en voiture :

— C'est bien plus pittoresque, monsieur.

Oh, je crois bien !

M. Charnot et Jeanne avaient pris place dans le fond du landau découvert. Je faisais face à M. Charnot, mis en bel humeur par tant de médailles qu'il avait vues. Bien enfoncé dans les coussins, animé, l'index-mobile et narrateur, insouciant des accidents de la route, il avait entrepris de me raconter son voyage en Grèce, lorsque, chargé d'une mission scientifique par le ministre de l'instruction publique, il avait pris le chemin de l'Hellade, l'œil ébloui d'avance par les visions d'Homère. Il parlait bien, avait des détails précis, mêlant des souvenirs d'érudit à des impressions d'artiste. Fronton du Parthénon, lauriers-roses de l'Illissus, ce fleuve " humide quand il pleut ", cime dénudée du Parnasse, pentes vertes de l'Hélicon, golfe azuré d'Argos, forêts de pins des bords de l'Alphée où les anciens rendaient un culte " à la mort sereine ", vous avez tous passé sur sa lèvre savante.

J'avoue à ma confusion que je n'écoutai pas tout et que je gardai, suivant une coutume qui m'est chère, un peu de ma liberté de pensée, en lui laissant toute liberté de parole. Il y mit de la discrétion, d'ailleurs, et voulut bien s'arrêter aux frontières de Thessalie. Il y eut un silence. Je le laissai s'allonger. Bientôt, le bercement de la voiture aidant, la source des souvenirs tarit, et M. Charnot s'endormit.

Nous filions bon train sur la route blanche, sans secousse. De son sol surchauffé, des champs voisins qui avaient bu tant de soleil, une atmos-

phère tiède, chargée d'odeurs végétales, blés mûrs, luzernes, s'élevait et nous enveloppait, mais traversée déjà par de grands souffles frais tombés des montagnes. Nous ne distinguions plus dans la campagne que de larges plans, plus sombres à l'endroit des prairies, plus cendrés sur les chaumes, confondus à peu de distance dans un même horizon sans couleur et sans relief. Mais à mesure que l'ombre effaçait la terre, le ciel multipliait ses étoiles. Jamais je n'en ai tant vu, ni de si claires. Jeanne, appuyée en arrière, la tête un peu renversée, regardait cette région immense de tous les rêves et de toutes les prières, d'où descendait sur son front une lueur infiniment douce. Fatiguée, triste, distraite, je ne sais ? Il y avait sur son visage et dans son attitude une poésie singulière, et c'est en elle que m'apparaissait, résumée, condensée, toute la beauté de la nuit.

Je n'osais lui parler. Le sommeil de son père, l'absence de témoin me gênait. Elle me semblait, d'ailleurs, si indifférente, elle était si avant plongée dans son rêve, elle aussi, que j'attendais une occasion, quelque chose comme une permission pour l'en tirer.

Ce fut, en fin de compte, elle-même qui rompit le silence.

Un peu après Monza, elle rajusta son châle que le vent soulevait, et se pencha vers moi.

— Mon père est un peu fatigué monsieur. Vous l'excuserez : il est debout depuis cinq heures.

— Et puis la journée a été si chaude, mademoiselle, les médailles étaient si nombreuses : on peut dormir, un soir de bataille.

— Pauvre cher père ! Vous lui avez procuré une vraie joie, monsieur, dont il vous sera sûrement reconnaissant.

— J'espère que ce souvenir-là en effacera un autre, celui de la tache d'encre, un remords pour moi, mademoiselle.

— Un remords, c'est bien grossir les choses.

— Non, mademoiselle, je dis bien, un remords: car j'ai blessé un homme auquel je dois tous les titres. Je n'ai pas osé tantôt revenir sur ce sujet. Mais si vous aviez la bonté d'exprimer mes sentiments et mes regrets à M. Charnot, vous me déchargeriez d'un grand poids.

Je vis un instant ses yeux fixés sur moi avec une attention qu'elle ne m'avait pas encore accordée. Ma requête lui plaisait évidemment.

— Volontiers, dit-elle, très volontiers.

Il y eut un moment de silence.

— Cette Rafaella dont vous m'avez parlé méritait les longs regrets de votre ami ?

— Je le crois.

— C'est une histoire touchante, vraiment. Vous aimez beaucoup M. Lampron ?

— De tout mon cœur, mademoiselle : un ami si dévoué, si franc, une âme de croyant et d'artiste ! Vous l'estimeriez bien vite, j'en suis sûr, si vous le connaissiez.

— Mais je le connais, au moins par ses œuvres. Où suis-je, à propos, monsieur, où se trouve mon portrait ?

— Chez Lampron, dans la chambre de sa mère où M. Charnot peut l'aller voir.

— Mon père ne sait rien, dit-elle en jetant un coup d'œil sur le vieil académicien sommeillant.

— Il ne l'a pas vu ?

— Non, il s'en serait ému inutilement... Ainsi M. Lampron a gardé le dessin : je le croyais depuis longtemps égaré, vendu...

— Vendu ! Vous n'y pensez pas !

— Pourquoi ? C'est le droit d'un artiste de vendre ses œuvres.

— Pas celle-là !

— Autant qu'une autre.

— Oh ! non, il était incapable de cela. Non, il ne l'aurait pas vendue, pas plus qu'il n'a vendu le portrait de Rafaella Dannegianti... Ce sont là, mademoiselle, deux reliques semblables, deux chers souvenirs.

Mademoiselle Charnot se détourna, sans répondre, du côté de la campagne qui fuyait toute noire à nos côtés.

J'apercevais vaguement le profil de son visage et le battement précipité de sa paupière.

Comme elle continuait de se taire, son silence m'enhardit.

— Oui, deux reliques semblables, mademoiselle, et cependant quelquefois, dans des heures de folie... aujourd'hui surtout, là, près de vous, la pensée m'est venue que j'étais moins malheureux que mon ami... que son rêve à lui était à jamais fini... et que le mien pourrait renaître... si vous vouliez.

Elle tourna la tête d'un mouvement rapide, et je vis, dans la nuit, ses yeux attachés sur les miens.

L'ombre m'a-t-elle trompé sur le sens de cette réponse muette, ai-je été le jouet d'une illusion nouvelle ? Il me sembla que Jeanne était triste, qu'elle songeait peut-être aux serments si vite oubliés d'un autre, mais qu'elle ne m'en voulait pas.

Ce ne fut, d'ailleurs, qu'un instant. Elle éleva la voix.

— Ne trouvez-vous pas que le vent est très vif ce soir ?

Un soupir prolongé sortit du fond de la voiture. C'était M. Charnot qui s'éveillait.

Il voulut nous montrer qu'il avait seulement médité le long de la route.

— En effet, mon enfant, répondit-il, une soirée délicieuse... — Décidément ces nuits italiennes n'ont pas usurpé leur réputation.

Dix minutes plus tard la voiture s'arrêtait, et M. Charnot me serrait les mains devant la porte de son hôtel.

— Au revoir, jeune homme, et merci pour ce retour qui a été excellent, véritablement excellent. Nous partons demain pour Florence. Vous n'avez pas de commissions pour Florence ?

— Aucune.

Mademoiselle Charnot s'inclina légèrement. Je la vis monter les premières marches de l'escalier, une main sur les yeux, éblouie par la lumière des becs de gaz, retenant de l'autre ses châles dénoués et glissant autour d'elle.

Milan, 27 juin, avant le jour.

Il m'a demandé : vous n'avez pas de commissions pour Florence ? Oh ! si, j'en aurais bien une ! Mais il ne la ferait pas : ce serait de dire à son aimable fille qu'elle occupe toutes mes pensées, que j'ai passé la nuit à renouveler ce voyage d'hier, tantôt à travers les chemins de Desio et les galeries de la villa, tantôt sur la route de Milan, en voiture. M. Charnot n'était pas là, ou dormait. Moi j'étais éloquent. Je trouvais une foule de jolies phrases que je n'ai pas trouvées quand il l'aurait fallu... Si je pouvais la revoir, à présent que j'ai bien médité, bien pesé, bien combiné toutes choses ! Vraiment, c'est dommage, que la vie ne soit pas à

recommencer, au moins certaines pages... Comme je revivrais celles-là !

Que pense-t-elle de moi ? Au fond de ses yeux qui s'arrêtaient sur les miens, j'ai cru saisir des questions, un peu de surprise, un peu de trouble même. Mais la réponse ? Elle va l'emporter avec elle vers Florence, cette réponse d'où dépendra ma vie... Ils vont bientôt partir par l'express du matin. Si je le prenais avec eux. Florence, Rome, Naples... Pourquoi pas ? L'Italie est à tout le monde, aux amoureux surtout. J'enverrai pour la deuxième fois mon bonnet carré par-dessus les moulins. De l'argent, j'en ferai venir. S'il faut ne pas me montrer, je la regarderai de loin, caché dans la foule. Au besoin, je me déguiserai. Je serai guide à Pompéi, lazarone dans les rues de Naples. Elle trouvera un sonnet dans le bouquet de fleurs fraîches que lui tendra cette petite Romaine à la porte de son hôtel. Et au moins j'aurai son sourire, l'écho de sa voix, le reflet d'or de ses tempes et la douceur de la savoir tout près quand je ne la verrai pas...

Eh bien, non, ce n'est pas la route de Florence que je prendrai. Comme je me défie de mon premier mouvement, de mon imagination qui court devant et laisse la raison loin derrière, j'ai eu recours à un moyen que j'emploie souvent. Je me suis dit : — Qu'est-ce que me conseillerait Lampron ? Et j'ai revu sa bonne figure triste, et je l'ai entendu qui répondait : — Reviens, petit !

Paris, 2 juillet.

Quand on arrive le soir et que, du train lancé à toute vitesse, on aperçoit, par l'échancrure des rues aussitôt dépassées, Paris dans une vapeur

rouge sillonnée par les feux des becs de gaz, lignes d'étincelles qui se croisent en tous sens, le spectacle est étrange, presque beau. Il semble qu'une fête gigantesque s'achève, que ce soient des cordons de verres de couleur qui flambent ainsi dans la nuit, qu'au-dessous la foule passe, bruissante, soulevant cette poussière immense, et qu'un reste de feu de Bengale empourpre le décor.

Ce n'est qu'à moitié une illusion, car la grande ville est en fête, dans la fête de toutes ses nuits. Jusqu'à une heure du matin, tout vit en elle, tout flamboie et résonne.

Mais elle a l'aube triste.

Cette heure exquise qui met tant de joie aux champs est affreuse à Paris. Vous descendez glacé du wagon, au milieu d'employés les yeux rougis par la veille. Les préposés de l'octroi, à moitié engourdis, écrivent sur la malle un signe cabalistique. Vous sortez. Dehors, quelques rares voitures ; les cochers dorment dans leur cache-nez ; les lanternes tremblotent dans la brume. " — Cocher, vous êtes libre ? — Ça dépend. bourgeois, où allez-vous ? — Rue de Rennes, 91. — Montez ! "

Oh ! ces rues désertes qui s'allongent indéfiniment, ce silence lugubre, ces magasins fermés à droite et à gauche, ces squares où l'on ne découvre qu'un chien et un égoutier, ces affiches de théâtre déchirées qui pendent des kiosques, ces lambeaux de papier que le vent froisse et roule sur le bitume avec la poussière de la veille, ces bouquets fanés tombés des fenêtres, la rue de Rivoli livrée à la Compagnie Richer, la Seine clapotant le long des bateaux inertes, ces deux gardiens de la paix, drapés dans leurs manteaux, dont le pas éveille un écho, les jets d'eau sans eau, les fontaines taries, et partout l'air froid

mêlé d'odeurs infectes, quel voyage et quel mauvais rêve !

Et c'est celui que j'ai fait, de la gare de Lyon à mon appartement. Une fois rendu, le pied dans mon domaine, cette pénible impression se dissipe peu à peu. Ma solitude diminue de tous les souvenirs qui vivent dans les choses. J'interroge muets témoins, mon fauteuil, ma table, mes livres. Que s'est-il passé pendant mon absence ? Rien de grave sans doute. Les meubles ont une légère couche blanche qui prouve que nul les a touchés, pas même madame Menin. Est-ce drôle? elle me manque madame Menin ! Je sens que je vais être heureux de me revoir. Tiens ! le voisin d'en face est déjà au travail. C'est un géographe, un graveur pour la maison d'édition à côté. Je n'ai jamais pu m'éveiller aussi tôt que lui... Le saule a poussé fièrement cet été... Si j'ouvrais la fenêtre... Bonjour, giroflée ; bonjour, vieux mur des Carmes ; bonjour, la vieille tour noire... Oh ! les martinets ! Quelle heure est-il donc ? Les voilà qui s'élancent tous ensemble, avec des cris, ces pirates affamés, les voilà qui tournent, rasant les murs, rapides comme des balles, portés sur leurs ailes pointues : ils ont vu le soleil, c'est le jour !

Et, en effet, une charrette roule, une marchande passe :

— Du mouron pour les petits (point d'orgue) ...oiseaux !

Dire qu'il y a des gens qui descendent, à cette heure-ci, acheter du mouron pour les serins ! Je ne vais plus me coucher, à présent. Voyons si quelqu'un est venu sonner à ma porte pendant mon absence : les cartes doivent être sur ma table. En voici deux : M. Lorinet, ancien notaire,

conseiller municipal de Bourbonnoux-les-Bourges, suppléant de la justice de paix — Madame Lorinet, née Poupard.

Je m'étonne qu'il n'y en ait pas une troisième: Berthe Lorinet, sans profession, aspirant à changer de nom. D'un placement difficile, Berthe ! Elle n'aura pas osé laisser sa carte chez un jeune homme : ça ne serait pas convenable. Mais elle a dû venir. Je soupçonne une ruse de mon oncle, un de ces bons gros câbles de transatlantique qu'il prend pour des fils d'araignée invisibles, et dont il fabrique ses pièges. Les Lorinet sont montés chez moi dans le double but de rapporter de mes nouvelles " à mon bon oncle ", et de rappeler discrètement à mon cœur oublieux les charmes de Berthe aux longs pieds.

— Bonjour, monsieur Mouillard.

— Tiens ! madame Menin ! bonjour, madame Menin.

— Vous voilà pourtant de retour ! Etes-vous grillé, vrai, êtes-vous grillé ! Monsieur Mouillard va bien tout de même ?

— Très bien, je vous remercie. Est-il venu quelqu'un pendant mon absence ?

— Je vais vous dire : il est venu le fontainier, parce que le robinet du filtre m'est resté dans la main. Ce n'est pas ma faute, allez ! Il avait fait une pluie dans la matinée, une pluie malheureuse ! Alors...

— Bon, bon, c'est un robinet à payer. N'en parlons plus. Mais quelqu'un pour moi, madame Menin ?

— Attendez donc... Oui, oui, un monsieur puissant, un peu rougeaud, et sa dame; une grosse réjouie avec une toute petite voix, belle femme, par exemple, dans mon genre, et puis leur fille, une personne... Monsieur Mouillard la connaît ?

— Oui, madame Menin, ne décrivez pas. Vous leur avez dit que je n'étais pas là, et ils ont répondu qu'ils le regrettaient beaucoup.

— La dame surtout. Elle soufflait, elle soufflait ! " Ce bon M. Mouillard ! qu'elle disait ; nous jouons de malheur, madame Menin ; nous arrivons à Paris, il faut qu'il soit en Italie. Nous aurions été si heureux de le voir, M. Robinet et moi."

— Lorinet.

— Oui, Lorinet ; la carte est là... Vous allez dire que c'est un caprice, madame Menin, mais j'ai une envie folle de visiter son appartement. Un appartement d'étudiant, ce doit être très curieux. Reste là, Berthe, mon enfant." " — Ça n'a rien de si curieux, que je lui ai dit, et mademoiselle peut bien voir." — Alors, monsieur, je les ai menés partout.

— La visite n'a pas dû être longue ?

— Encore assez. Ils ont beaucoup regardé votre album de photographies. Faut croire que ce n'est pas connu chez eux. Mme Lorinet n'en revenait pas. Rien que des messieurs, qu'elle disait ; Jules, vois-tu ça ? — Ah ! dame, madame, que j'ai répondu, c'est comme ça ici, sauf que j'y suis, moi, mais c'est comme rien, il n'y vient que des messieurs. J'en ai fait, allez, des ménages de garçons ; eh bien ! vrai, il n'y en a pas beaucoup...

— C'est bien, madame Menin, c'est bien. Je sais que vous avez toujours eu une trop bonne opinion de moi. Lampron n'est pas venu ?

— Si, monsieur, avant-hier. Il partait pour quinze jours, trois semaines, en province, pour faire le portrait d'un curé, un évêque, je crois.

15 juillet.

" Midi, roi des étés..." Je la sais, la pièce de " M. le comte de l'Isle ", comme dit mon oncle Mouillard. Ses vers me sifflent aux oreilles chaque fois que, sortant de déjeuner, je retourne à l'étude que j'ai quittée une heure auparavant. Quelle chaleur, grand Dieu ! Je reviens d'un pays chaud : Ce n'était rien auprès de Paris en juillet. L'asphalte fond sous le pied, le pavage en bois mijote dans un liquide goudronneux, l'idéal s'abaisse vingt fois le jour jusqu'à la chope de bière fraîche, les murs m'éclaboussent de chaleur, la poussière des jardins publics, devenue impalpable à force d'avoir été foulée, s'élève sous l'arrosage et retombe un peu plus loin, en nuée blanche, sur les passants : une chose m'étonne, c'est que le canon du Palais-Royal ne parte pas toute la journée.

Pour comble de misère, toutes mes relations sont aux champs : madame et mesdemoiselles Boule se baignent à Trouville ; le deuxième clerc n'est pas rentré de vacances ; le quatrième m'attendait pour décamper ; Lampron, retenu par Sa Grandeur et par l'ombre des bois, ne donne pas signe de vie ; M. et madame Plumet eux-mêmes ont mis la clef sous la uorte et pris le train pour Barbizon.

Cela nous rapproche, M. Jupille le vieux clerc et moi. J'apprécie sa conversation. Je lui trouve de la bonhomie, de la peud'homie et de sa philosophie qui n'a rien d'allemand, puisqu[illegible] la comprends. Petit à petit je l'ai mis dans mes secrets, par besoin d'un confident, parce que j'étouffais, au moral comme au physique. Quand il me remet un acte, à présent, au lieu de dire : " C'est bien ; " je lui dis : " Asseyez-vous donc,

monsieur Jupille ; " je ferme la porte et nous causons ; les clercs s'imaginent que c'est jurisprudence, mais vertu-bleu, c'est de tout autre chose !

Hier, par exemple, il m'a murmuré à l'oreille :

— J'ai passé rue de l'Université ; ils ne vont pas tarder à rentrer, vous savez.

— A quoi l'avez-vous vu ?

— J'ai vu le charbonnier qui montait deux sacs de charbon, et je lui ai demandé pour qui c'était, voilà !

Et tout à l'heure encore, nous avons eu un entretien qui prouve quel chemin j'ai fait dans le cœur du vieux praticien. Il venait de me soumettre un acte de conclusions. La lecture achevée et le grognement approbatif accordé, M. Jupille ne se retirait pas.

— Est-ce que vous avez à me parler, monsieur Jupille ?

— Quelque chose à vous demander, un service, un honneur plutôt.

— Voyons.

— Ces temps-ci, monsieur Mouillard, sont de jolis temps pour la pêche, un peu chauds...

— Un peu, monsieur Jupille !

— Pas trop. Il faisait bien plus chaud que cela en 1844, et ça mordait ! Enfin, voulez-vous venir dimanche prochain faire une partie de pêche avec nous ? Je dis nous, parce que j'aurai avec moi un de vos amis qui est un fin amateur, et qui m'honore aussi de son amitié.

— Qui donc ?

— Un secret, monsieur Mouillard, un petit secret que je vous ferai connaître dimanche prochain.

— Où ça ?

— Chut ! le petit clerc a l'air d'écouter. C'est un malin ; je vous dirai cela une autre fois.

— Comme vous voudrez, monsieur Jupille ; j'accepte d'avance.

— Ah ! je suis bien content, monsieur Mouillard. Si nous pouvions seulement avoir un petit orage !

Il disait vrai, sa satisfaction éclatait au dehors, car jamais autant que cet après-midi je ne l'ai vu gratter le bout de son nez avec les barbes de sa plume d'oie : signe d'une joie exubérante chez cet homme dont tous les gestes se sont lentement rétrécis aux proportions de son appuie-main.

20 juillet.

J'ai revu Lampron, bien triste et bien brave. Nous avons d'abord un moment causé de sa mère. Je louais l'humble femme du bien qu'elle m'avait fait. Et lui, renchérissant sur la louange :

— Ah ! disait-il, que serait-ce si tu l'avais connue davantage ? Si je suis un honnête homme, mon cher, si j'ai traversé sans faiblir les épreuves de la vie et de ma profession, si j'ai placé mon idéal au delà du succès, en un mot, si je vaux quelque chose par l'esprit et par le cœur, c'est à elle que je le dois. Elle ne m'a jamais quitté : voilà la première séparation, et c'est la grande. Je n'y étais pas préparé.

Pui, changeant brusquement de sujet :

— Eh bien, m'a-t-il dit, l'ancien amour ?

— Plus nouveau que jamais.

— Il a résisté à une demi-heure de conversation ?

— Il a doublé.

— Te hait-elle encore ?

Je lui racontai le voyage à Desio et notre dialogue dans la voiture, sans rien omettre.

Il écouta en silence, et, quand j'eus fini :

— Mon ami Fabien, il n'y a pas à hésiter. Dans huit jours, il faut que ta demande soit faite.

— Dans huit jours ? Et par qui ?

— Par qui tu voudras, c'est ton affaire. J'ai pris des renseignements pendant ton absence, elle me semble te convenir. Et puis, ta situation est absurde : clerc sans vocation, brouillé sans raison avec ton seul parent, il faut en sortir carrément, et le mariage t'y forcera bien.

21 juillet.

Les voyageurs pour Sceaux, en voiture !

J'ai souvent voyagé sur la ligne. Eh bien ! pas une fois, pas une, je n'ai manqué d'entendre ce calembour horrible. Le Parisien, si vite blasé sur tout, ne l'est pas sur certaines plaisanteries traditionnelles, sur celle-là en particulier, léguée il y a cinquante ans par les Messageries expirantes à la nouvelle ligne de chemin de fer. On trouve toujours à la gare un bel esprit pour la rééditer et vingt braves gens pour en rire. Ils en riaient, ce matin, ces deux ménages d'ouvriers qui prenaient leurs billets à côté de moi, embarrassant les abords du guichet de leurs provisions et d'une cage à serins ; il riait, le gros monsieur à lunettes, un chef d'institution, un habitué de la ligne, pourtant ; ils riaient, les trois étudiants pour Fontenay-aux-Roses ; elle riait aussi derrière sa mère et derrière sa voilette, double abri, cette petite pensionnaire, tandis que la maman, justement indignée, foudroyait le mauvais plai-

sant d'un regard qui voulait dire : " Prenez donc garde, monsieur, Mathilde est là ! "

Jupille m'avait donné par écrit, — c'est sa meilleure manière de s'expliquer, — les renseignements les plus précis. Je pouvais, sans doute, prendre le chemin de fer jusqu'à Massy ou jusqu'à Bièvres. Mais c'était bien plus joli de faire la route à pied, depuis Sceaux. Dans cette hypothèse, je devais lasser Chatenay à gauche, couper les bois de Verrières en suivant la ligne des forts, descendre entre Igny et Amblainvilliers, trouver en fin cet endroit où la Bièvre, élargissant ses eaux entre deux bords plantés d'aulnes, forme un golfe minuscule, clair comme une fontaine et poissonneux comme un vivier.

— Surtout n'en parlez pas ! m'avait recommandé Jupille : il est à nous, c'est moi qui l'ai trouvé.

Quand je quittai Sceaux, pour rejoindre Jupille parti avant le jour, le soleil était déjà haut. Pas un nuage, pas un souffle, partout l'implacable été. Mais si la chaleur était grande, la route était superbe. Autour de moi une sève ardente éveillait toute vie, toute voix et tout parfum : sous les branches où volaient des troupes de linots, dans l'herbe que traversaient de gros scarabées d'or, dans l'air fouetté par des milliers de petites ailes retentissantes, mouches, moucherons, taons, abeilles, dont l'étrange mélopée, montant et descendant, chantait l'ardeur vivifiante du jour et l'immense lumière qui fouillait la campagne. Parfois, dans les clairières roussies, je m'arrêtais pour chercher mon chemin. Et puis, en avant encore par les sentiers du bois, sous le couvert des feuilles saturé d'odeurs lourdes, en avant sur la mousse glissante, vers la hauteur là-bas d'où j'apercevrai la Bièvre.

La voilà. Elle glisse parmi cette verdure qui paraît d'une saison moins vieille que celle-ci. Descendons. M. Jupille est quelque part dans cette vallée, il m'attend. Et je cours. L'herbe devient fraîche sous le pied. Il y a des clapotements de source dans les creux des fossés et des touffes de myosotis dans les coins bas des prés. Alerte ! Une gaule se lève sur le ciel entre deux arbres. C'est lui, c'est le vieux clerc, il me salue, il a posé sa ligne.

— J'ai cru que vous ne viendriez pas !

— Que vous me connaissez mal ! Est-ce que ça mord ?

— Pas si haut ! Oui, ça mord très bien. Je vais vous préparer une ligne.

— Et votre ami, monsieur Jupille, où est-il ?

— Où donc ?

— Il vous crève les yeux et vous ne le voyez pas ?

Ma foi non, je ne le voyais pas. En plein soleil, quand il me l'eut montré du bout de sa canne à pêche, j'aperçus alors, à trente pas, un large fond de pantalon blanc, un large dos de gilet brun dessanglé, un panama qui devait cacher une tête et deux bras de chemise tendus vers l'eau.

Rien ne bougeait.

— Il a dû sentir une morsure, dit Jupille. Sans cela, il serait déjà ici. Allez le voir, allez !

Ne sachant pas qui j'allais aborder, je toussai en approchant, en manière d'avertissement.

L'inconnu aspira l'air bruyamment, comme un homme qui s'éveille en sursaut.

— C'est vous, Jupille ? dit-il en se tournant un peu, vous n'avez plus d'appât ?

— Mais non, mon cher maître, c'est moi.

— Monsieur Mouillard, enfin !

— Monsieur Flamaran ! Jupille m'avait bien dit que j'aurais une surprise. Vous aimez la pêche ?

— Une passion. Il faut bien en garder une ou deux pour l'âge mûr, mon jeune ami.

— Eh bien, ça mord, à ce qu'il paraît ?

— C'est-à-dire que ce matin, entre huit et neuf, il y a eu des agaceries, des frôleries, des suceries, vous savez ; mais depuis lors, c'est bien maigre.

— Ça l'est toujours, le poisson.

— Evidemment. Ah ! mon cher monsieur Mouillard, que je suis content de vous retrouver. Savez-vous que vous avez passé une bien jolie thèse !

L'éminent professeur s'était levé, et, la face encore rouge d'avoir dormi plié, la bouche épanouie, me serrait la main de tout son cœur et de tout son poignet.

— Voici votre ligne, monsieur Mouillard, dit Jupille en intervenant ; elle tout amorcée. Si vous voulez me suivre, je vais vous mener dans un bon endroit.

— Non, non, Jupille, je le garde, répondit M. Flamaran. Depuis trois heures que je n'ai pas articulé une syllabe, j'ai besoin de me détendre un peu. Nous pêcherons côte à côte en bavardant.

— Comme vous voudrez, monsieur Flamaran, mais je n'appelle pas ça pêcher, moi.

Il me remit l'arme, et s'en alla, triste.

Nous nous assîmes, M. Flamaran et moi, à deux pas l'un de l'autre, sur la berge, les pieds sur la grève encore molle, jonchée de roseaux morts. Devant nous s'étendait le petit golfe annoncé, renflement léger de la Bièvre dont un abreuvoir était la cause ancienne. Le soleil, en plein midi, resserrait l'ombre au pied des arbres. La surface unie de l'eau nous renvoyait ses ray-

ons. A peine si l'oscillation lente de quelques feuilles de nénuphars accusait un reste de courant. Deux grandes libellules bleues, frissonnantes, s'étaient posées sur nos bouchons, et pas un poisson ne semblait vouloir troubler leur voyage.

— Ainsi, dit M. Flamaran, vous êtes toujours principal chez Me Boule ?

— Provisoirement.

— Cela vous plaît ?

— Médiocrement.

— Qu'attendez-vous ?

— Que le temps passe.

— Et qu'il vous ramène en Italie, sans doute ?

— Vous savez donc que j'en reviens.

— Je sais tout. Charnot m'a raconté votre rencontre, votre promenade sentimentale, au clair de la lune. A propos, il est revenu très enrhumé, vous savez ?

Je pris un air compatissant.

— Ah! pauvre monsieur! Quand est-il arrivé?

— Avant-hier. Naturellement, j'ai été averti le premier, et, dès hier, nous passions la soirée ensemble. Je vais peut-être vous étonner, monsieur Mouillard, je vais vous paraître exagéré : eh bien ! je trouve Jeanne plus gentille encore qu'avant son départ.

— Croyez-vous ?

— Oui, positivement, ce soleil du Midi... Faites donc attention, mon cher Mouillard, votre ligne est à moitié hors de l'eau... lui a rendu ses joues roses en les dorant par-dessus le marché, et sa belle humeur qu'elle avait perdue, la pauvre fille. Elle est gaie, à présent, comme par le passé. Car j'ai été bien inquiet d'elle ; vous avez su cette triste affaire ?

— Oui.

— Un polisson, mon cher Mouillard, un vrai polisson ! Je n'ai jamais été partisan de ce mariage-là, moi. Charnot s'était laissé entortiller par un ami de collège. J'avais beau lui dire : " C'est à la dot de Jeanne qu'on en veut, Charnot, je le sens, je le devine. Jeanne sera incomprise, malheureuse, j'en suis sûre." Il n'écoutait rien... Enfin, tout est rompu. Mais ça n'a pas été sans secousse, vous comprenez ; et moi, j'ai bien souffert de voir souffrir cette enfant-là.

— Vous êtes si bon, monsieur Flamaran !

— Non, ce n'est pas ça, monsieur Mouillard ; mais Jeanne, je l'ai vue naître, je l'ai vue grandir, je l'ai aimée toute petite : c'est une fille adoptive pour moi. Quand je dis fille adoptive, vous m'entendez bien. Je ne veux pas dire qu'il y ait entre elle et moi ce lien, imité de la nature, que nos Codes ont permis d'établir, " adoptio imitatur naturam," non, mais que je l'aime à l'égal d'une fille, Sidonie ne m'en ayant pas donné, pas plus, du reste, que de garçon.

Un cri de Jupille interrompit M. Flamaran.

— Vous n'entendez donc pas comme ça sonne ?

Et les bras levés, l'air effaré, le bonhomme accourait, les plis de son pantalon flottant avec des claquements de drapeaux derrière ses jambes maigres.

En un instant, nous fûmes sur pied, et ma première pensée, absurde d'ailleurs, fut qu'un serpent à sonnettes s'avançait en sonnant à travers les herbes.

J'étais bien loin de la vérité. Il s'agissait d'une ligne à brochet, invention de M. Jupille, tendue un peu plus loin, et dont le bouchon, construit comme un radeau, portait un petit grelot.

Le poisson, en mordant, sonnait son propre glas.

— Ça sonne à toute volée, s'écriait Jupille, et vous ne bougez pas ! Je n'aurais pas cru cela de vous, monsieur Flamaran.

Il nous dépassa, brandissant un haveneau comme un guerrier sa javeline : il avait vingt-cinq ans. Nous le suivîmes, moins ardents et moins confiants que lui. Il avait cependant raison : en retirant sa ligne dont le radeau disparaissait par saccades, et emportait la cloche sous les eaux, il amena un brochet de belle taille, le déclara monstrueux, le laissa filer plusieurs fois, pour le fatiguer et aussi pour se donner la joie de le tenir en main.

— Messieurs, criait-il, il me coupe les doigts !

Un coup d'haveneau étendit à nos pieds le monstre à bout de forces. Il pesait bien quatre livres. Jupille en jura six.

Nous reprîmes nos places côte à côte, mon savant maître et moi, mais l'entretien coupé ne se renoua pas. J'essayai de parler d'elle : M. Flamaran s'obstina à me parler de moi, de Bourges, de son concours d'agrégation et des caractères profondément différenciés qui distinguent la morsure du goujon de celle de l'ablette.

Ce fut, d'ailleurs, un cours purement théorique : deux heures avant le coucher du soleil M. Flamaran se leva, n'ayant rien pris.

— Bonne partie, dit-il quand même, l'endroit est bon : ça mordait ce matin. Nous y reviendrons, Jupille : avec un petit vent d'Est, on en prendrait de ces goujons !

Il se mit à marcher près de moi, et fatigué sans doute par sa longue immobilité, par la chaleur, par le rayonnement de l'eau, s'absorba

bientôt dans une méditation dont les rencontres du chemin ne le firent pas sortir.

Jupille nous précédait, une main sur sa canne à pêche, portant de l'autre un cabas à provisions et le sac à poissons. Il se retournait de temps en temps aux carrefours, nous regardait, souriait sous sa moustache retombante, et reprenait son pas accéléré. " Nous devons avoir, pensais-je, quelque chose de drôle, et ce taciturne plumitif se donne le plaisir d'une plaisanterie mentale."

Je n'avais pas deviné.

Au détour d'un sentier, M. Flamaran s'arrêta tout à coup, tourna la tête de tous côtés en respirant fortement.

— Eh ! Jupille ! où nous menez-vous, mon ami ? Si je n'ai pas la berlue, voici la butte aux Marronniers ; là-bas, c'est le Plessis-Piquet. Nous sommes à plus de deux kilomètres à gauche de la gare. Et le train de sept heures !

Il n'y avait pas à le nier : cet âne qui débouche d'une allée, pomponné, carillonant, deux petites filles dans ses paniers et les parents suant derrière, tenant l'aiguillon ; ces bois devenus bosquets où pointent les toits en paille des kiosques champêtres, où se multiplient les labyrinthes, les cascades artificielles, les faux rochers, les fausses grottes, les fausses ruines, tout l'art affreux des " rustiqueurs " ; ces effluves lointaines de bière et de gibelotte ; ces bouteilles cassées abondantes le long des fossés ; l'air fatigué, usé, maltraité des buissons ; ce murmure confus de voix et de pétards qui passe dans le vent, tout cela désigne assez Robinson, le pays des jolies guinguettes. Les voici toutes : le vieux Robinson, le Nouveau Robinson, l'Ancien Robinson, le Vrai Robinson, les Marronniers de Ro-

binson, les Châtaigniers de Robinson, l'Eden de Robinson ; toutes sont l'unique et l'authentique Robinson, toutes ont des portiques de chaume, des allées sablées ; toutes des transparents éclairés au pétrole, des étoiles en baudruche, des pavillons, des drapeaux, des appareils d'illumination " a giorno ", des affiches multicolores où sont énumérés tous les éléments qui constituent une partie à Robinson : tir à la carabine, jeux de boules, jeux de tonneau, escarpolettes, chambres particulières, bière de Munich et dîner dans les arbres.

— Vous voyez, Jupille, vous voyez ! s'écriait M. Flamaran, en plein Robinson ! Voilà où vous nous menez !

Le vieux clerc, la mine déconfite, avec cet air patibulaire qu'il prenait au moindre emportement de Me Boule, et qui lui allongeait toute la tête, s'approcha de M. Flamaran, et lui parla bas à l'oreille.

— Quelle idée ! En vérité, Jupille, à quoi pensez-vous ? Moi, professeur ! Il y a trente ans, c'eût été pardonnable, mais aujourd'hui... Et puis Sidonie m'attend...

Il resta un moment indécis, regardant l'heure à sa montre.

Jupille, qui l'observait, vit son honorable ami se dérider progressivement et partir d'un éclat de rire sonore.

— Parbleu, c'est une folie, mais nous la ferons ! Nous serons jeune une heure encore. Mon cher Mouillard, Jupille nous a commandé à dîner à Robinson ! Si j'avais été consulté, j'aurais choisi un autre endroit. Mais, que voulez-vous, la faim, l'amitié et la certitude de manquer le train font taire mes scrupules. Qu'en pensez-vous ?

— En avant !

— En avant ! répéta mon vieux maître.

Et, précédés de Jupille portant toujours sa friture, nous entrons au Vrai Robinson.

M. Flamaran, légèrement inquiet, jetait des coups d'œil interrogateurs dans les éclaircies des bosquets. Je crus entendre sous les branches quelques rires étouffés.

— Ces messieurs ont retenu le marronnier numoro 3, dit le patron de l'établissement ; ces messieurs n'ont qu'à monter.

Nous grimpons, en effet, par l'escalier en spirale établi le long du tronc. C'est un bel arbre, le marronnier No 3, très vieux, un peu penché, et qui porte, dans la puissante main que forment ses premières branches, un plancher entouré d'une balustrade, six colonettes de bois fruste et, pour abriter le tout, un toit de paille en forme de chapeau pointu. Il y a des cabanes du même genre dans les arbres voisins : on les prendrait de loin pour d'énormes nids, opaques dans la verdure claire ; salles à manger très recherchées, où l'on dîne à trente pieds en l'air, où les convives montent sur leurs jambes et les services par une poulie.

Quand M. Flamaran apparut sur la plateforme, il ôta son chapeau et appuya ses deux mains sur la rampe pour inspecter les alentours. La pose était oratoire. Sa forte tête grise se dessinait dans la lumière du couchant.

— Il parlera ! cria une voix.

— Parlera pas ! répondit une autre.

Ce fut un signal. Quelque chose comme un frémissement parcourut les charmilles, une foule de têtes curieuses s'agitèrent dans tous les coins du jardin. Au cliquetis des verres, on devinait que

des groupes entiers quittaient les tables pour venir voir. Les garçons s'arrêtaient et levaient les yeux vers le marronnier No 3. Tout Robinson regardait Flamaran, et se demandait pourquoi.

— Messieurs, reprit quelqu'un du fond d'une tonnelle, M. Flamaran, professeur à l'Ecole, va commencer son cours.

Un concert de rires, et d'apostrophes monta vers le marronnier.

— Ohé ! mon vieux, attends que nous soyons partis ! — Il va étudier le contrat de mariage, mesdemoiselles ! — Non, la purge des hypothèques ! — Non, le payement des dettes ! — C'est immoral ! A Chaillot !

M. Flamaran, un peu déconcerté d'abord, trouva une inspiration heureuse. Il étendit le bras, pour montrer qu'il allait parler. Sa large bouche eut un sourire paternel et malicieux, et au-dessus des bosquets attentifs on entendit retentir ces mots :

— Mes enfants, je vous promets à tous une blanche si vous me laissez dîner en paix !

Une acclamation couvrit la fin de la phrase :

— Vive le père Flamaran ! Vive le père des étudiants !

Trois salves d'applaudissements suivirent, puis, quelques battements de mains isolés, puis tout rentra dans le silence, et nul ne s'occupa plus du marronnier No 3.

M. Flamaran quitta la balustrade, et déplia sa serviette.

Comptez sur mes blanches, mes gaillards ! dit-il en s'asseyant.

Son succès oratoire l'avait flatté. Il était tout animé et tout riant. Jupile, au contraire, pâle comme s'il avait traversé une émeute, demeurait immobile, assis sur ses talons.

— Eh ! ce n'est rien, Jupille, mon bon ! Avec un peu d'à-prpos, on s'en tire, bagasse !

Le vieux clerc se rassura par degrés, et le dîner fut très gai. M. Flamaran, décidément mis en verve, ne tarissait pas. Il trouvait une histoir au fond de chaque verre de chablis, et la racontait avec la lente bonhomie qui était sa manière.

Vers la fin, au moment où le garçon offrait " à ces messieurs un mendiant assorti, poire, pêche, confiture, meringue, fruit à l'eau-de-vie," nous causions de Sidonie, la perle du Forez. M. Flamaran nous exposait, avec les dates, qu'un de ses amis lui ayant un jour dépeint une jeune fille de Montbrison, fraîche et avenante, bonne ménagère et bien apparentée, il s'était, pour la voir, mis en route, l'avait reconnue sans la connaître, s'était épris sur-le-champ, et n'avait pas tardé à être payé d'un légitime retour. Les justes noces avaient été célébrées à Saint-Galmier.

— Oui, mon cher Mouillard, ajouta-t-il en manière de conclusion, il y aura trente ans, au mois de mai, que je suis heureux ; et vous, quand suivrez-vous mon exemple ?

M. Jupille, à cette ouverture, se crut de trop, et disparut par l'escalier en spirale.

— Nous avions causé dans le temps, continua M. Flamaran, de quelque héritière de Bourges. Vous y renoncez, à ce que je vois ?

— Tout à fait.

— C'est votre droit, jeune homme ; mais alors, pourquoi pas une Parisienne ?

— En effet, pourquoi pas ?

— Vous avez peut-être des préjugés contre les Parisiennes ?

— Moi ? non.

— J'en ai bien eu, moi qui vous parle ! Mais

j'en suis revenu. Elles ont une grâce à elles, mon cher Mouillard, une manière de s'habiller, de marcher et de rire qui ne franchit pas les fortifications. J'ai cru longtemps que ces qualités-là leur tenaient lieu de vertu. Eh bien ! c'est une calomnie : il y a des Parisiennes vertueuses, j'en connais même qui sont des anges !

Ici M. Flamaran me regarda dans les yeux, et, comme je ne répliquais rien, il ajouta :

— J'en connais une au moins : Jeanne Charnot. Entendez-vous ?

— Oui, monsieur Flamaran.

— N'est-ce pas une fille accomplie ?

— Certainement.

— D'autant de raison que de cœur ?

— Je le crois.

— Et d'autant d'esprit que de raison ?

— C'est mon avis.

— Eh ! si c'est votre avis, jeune homme, pardonnez-moi de brûler mes vaisseaux, tous mes vaisseaux... Si c'est votre avis, je ne comprends plus. La croyez-vous sans fortune ?

— J'ignore.

— Ce serait une erreur. Elle est riche. Vous trouvez-vous trop jeune ?

— Non.

— Vous vous figurez peut-être qu'elle est encore engagée dans ce fatal amour ?

— J'espère que non.

— Et moi, j'en suis sûr. Elle est libre, vous dis-je, libre comme... vous. Eh bien, pourquoi ne l'aimez-vous pas ?

— Mais, monsieur Flamaran, je l'aime !

— Ah ! mon ami, que vous faites bien !

M. Flamaran ne se leva pas. Il se pencha de droite à gauche, je me penchai de gauche à droite. Nos têtes se rejoignirent. Il me serra dans

ses bras. Il était si ému, mon vieux maître, qu'il ne pouvait parler, oppressé par l'émotion, par la joie, comme s'il avait été mon père ou celui de Jeanne.

Après un moment il se redressa sur sa chaise, et se tint assis en face de moi, à longueur de bras, les deux mains sur mes épaules, comme s'il avait craint de me voir m'envoler.

— Ah ! vous l'aimez, vous l'aimez... Sapristi que j'ai eu du mal à vous le faire dire !... Vous avez bien raison de l'aimer, certes, certes... je n'aurais pas compris le contraire ; mais alors, mon ami... alors... c'est que si vous tardez trop, charmante comme elle est, vous comprenez...

— Oui, il faudrait la demander.

— Justement !

— Hélas ! monsieur Flamaran, qui voulez-vous qui fasse une pareille démarche pour moi ? Je suis orphelin, vous le savez.

— Pauvre garçon ! Mais votre oncle ?

— Nous sommes brouillés.

— On se remet pour la circonstance.

— Impossible : nous sommes brouillés à cause d'elle ; mon oncle déteste les Parisiennes.

— Diable, diable ; alors un ami, un simple ami. Cela se peut à la rigueur.

— J'ai bien Lampron.

— Le peintre ?

— Oui, mais il ne connaît pas M. Charnot. Ce sera un inconnu sollicitant pour un étranger. Maigres chances, il aurait mieux valu...

— Un ami commun, n'est-ce pas ? Et moi, n'en suis-je pas un ?

— Oh ! si.

— Eh bien, je m'en charge de la demande, jeune homme ! Je la demanderai, cette charmante Jeanne, je la demanderai pour nous deux : pour

vous qui la rendrez heureuse, et pour moi qui ne la perdrai pas tout à fait en la mariant à l'un de mes élèves, à l'un de mes docteurs préférés, à mon ami Fabien Mouillard. Et je l'obtiendrai, bagasse, je vous en réponds !

Il frappa sur la table un coup de poing terrible qui fit sonner les verres et tituber les carafes.

— On y va ! cria d'en bas le garçon, croyant qu'on appelait.

M. Flamaran se pencha au-dessus de la balustrade.

— Ne vous dérangez pas, mon ami, ce n'est rien.

Il revint vers moi, toujours ému, mais apaisé.

— Maintenant, dit-il, causons, et dites-moi tout.

Oh ! la longue et douce causerie qui vint ensuite ! Oh ! le brave et digne homme que ce professeur qui ne professait plus, mais qui laissait parler son cœur, un cœur naïf, transparent, conservé dans l'étude du droit comme un raisin dans un sac de crin. Tantôt il souriait quand j'exaltais Jeanne, tantôt il écoutait mes objections avec un air de défi, la bouche en arc, et les réfutait véhémentement : " Comment, monsieur, vous osez dire !... Jeune homme, pourquoi ces vaines craintes ?..." Sa bonté en émoi débordait en protestations solennelles et sincères.

Ni l'un ni l'autre nous ne vivions plus à Robinson, mais bien loin de là, dans le monde sans lieu où les intelligences se pénètrent, où les cœurs se comprennent. Nous n'entendions pas le grincement d'une escarpolette au-dessous de nous, ni les éclats de rire des promeneurs, ni le bruit d'un orchestre qui s'accordait dans un pavillon voisin. Nos yeux levés ne voyaient pas la nuit qui descendait, immense et clame, perçant les feuilles

de ses premières étoiles. Par moments un souffle tiède passait, venu des bois ; j'y sentais un parfum d'une étrange douceur ; une vision rapide me traversait l'âme, celle d'une grande tulipe sombre, lamée d'or, ouvrant son calice au bord humide des fossés, et je me demandais si vraiment une fleur mystérieuse était close dans la nuit, ou si ce n'était pas un sentiment nouveau, lentement formé, qui s'épanouissait dans mon cœur.

22 juillet.

Il est deux heures. J'arrive chez Sylvestre pour lui raconter le grand événement d'hier. Nous nous asseyons sur le vieux canapé à housse, dans l'ombre du rideau mobile qui partage l'atelier et y fait comme une seconde salle, au milieu des mannequins, des bustes, des bouteilles de vernis et des boîtes à couleurs. Lampron aime ce c;air-obscur qui lui repose la vue.

Quelqu'un frappe.

— Reste, me dit Sylvestre, c'est un praticien qui vient pour un fond de gravure. Deux minutes, et je suis à toi. Entrez !

Il achève en même temps de tirer le rideau sur moi, et, à travers l'étoffe mince, je le vois s'avancer vers la porte qui vient de s'ouvrir.

— Monsieur Lampron ? ...

— C'est moi, monsieur.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur ?

— Non, monsieur.

— Cela m'étonne, monsieur.

— Et pourquoi ? monsieur, je ne vous ai jamais vu ?

— Vous avez fait mon portrait !

— Ah ! par exemple !

J'observe Lampron. Il est blessé de l'impertinence de ce début. Il laisse au milieu de l'atelier la chaise, qu'il avançait déjà, et va s'asseoir sur un escabeau de graveur, dans l'angle, un peu hautain, un vague sourire de défi errant dans sa barbe. Du bout des doigts, il martelle la table où son coude s'appuie.

— Ce que j'ai l'honneur de vous dire est la pure vérité, monsieur. Je suis M. Charnot, de l'Institut.

Lampron regarde de mon côté, et sa physionomie se détend.

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne vous connais que de dos. De ce côté-là je vous aurais peut-être reconnu.

— Je ne ris pas, moi, monsieur. Et je serais venu plus tôt vous demander une explication, si je n'avais appris ce matin seulement ce que je considère comme un abus déplorable de votre crayon. Mais les expositions de peinture ne sont pas mon fait. Je ne m'y suis pas vu. Il a fallu que Flamaran vînt m'avertir que je figurais, au dernier Salon, en compagnie de ma fille, que vous m'aviez assis sur un tronc d'arbre, dans la forêt de Saint-Germain. Est-ce vrai, cela, monsieur, sur un tronc d'arbre ?

— Parfaitement.

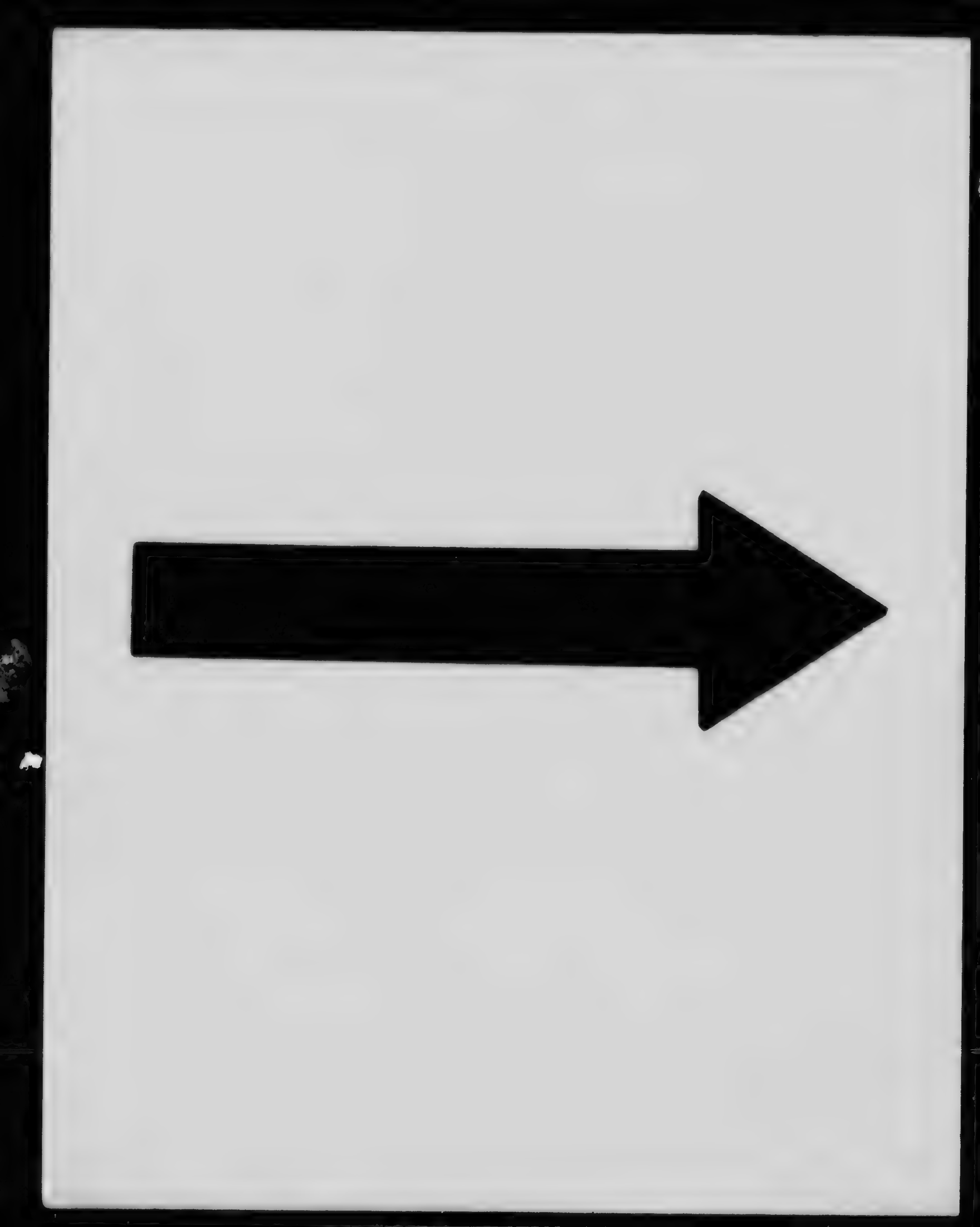
— La pose est un peu rustique, pour un homme qui ne quitte pas Paris trois fois par an. Et ma fille, de profil, à ce qu'il paraît, très ressemblante ?

— Autant que je l'ai pu faire.

— Alors, vous avouez : vous nous avez bien dessinés tous deux, ma fille et moi ?

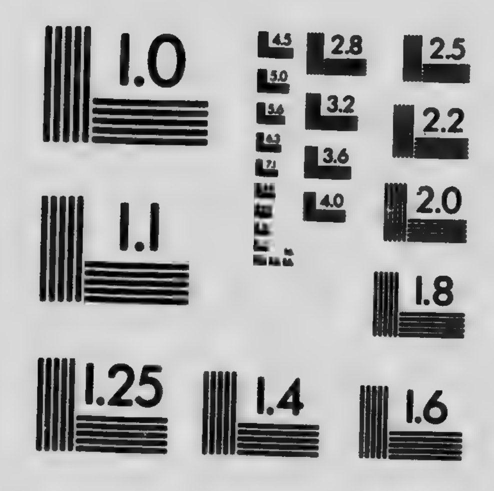
— Oui, monsieur.

— Il ne sera peut-être pas aussi facile d'expli-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





quer de quel droit, monsieur ; j'attends vos explications.

— Je pourrais bien ne rien expliquer du tout, reprend Lampron qui commence à perdre patience. Je pourrais aussi vous répondre que je n'avais pas plus de permission à vous demander que je n'avais à en demander aux hêtres, aux chênes, aux ormes et aux bouleaux ; que vous faisiez partie du paysage ; que tout peintre qui dessine un sous-bois a le droit d'y piqaer un bonhomme...

— Bonhomme, monsieur, bonhomme, vous ne vous gênez pas !

— Je veux dire un personnage. Nous disons bonhomme, nous autres. Oui, monsieur, je pourrais vous payer de cette raison très suffisante, mais qui n'est pas la véritable. J'aime mieux vous déclarer très franchement ce qui s'est passé. Vous avez une fille charmante, monsieur.

Par habitude, M. Charnot s'inclina.

— Un de mes amis s'est épris d'elle. Il est timide et n'osait avouer son amour. Nous vous avons, par hasard, rencontré dans le bois, et une idée m'est venue alors : celle de dessiner mademoiselle Jeanne, de la faire si ressemblante qu'elle ne pût s'y méprendre, d'exposer mon croquis, sûr qu'elle le verrait, qu'elle devinerait l'intention, et que son souvenir la reporterait non vers moi, dont la jeunesse est fanée, mais vers un jeune ami qui a l'âge et la tournure d'un amoureux. S'il y a une faute, monsieur, je la revendique : elle est tout à moi.

— Certainement, monsieur, il y en a une, tout au moins de votre part, celle d'avoir, vous, un homme sérieux, considéré pour votre talent et votre caractère, aidé, encouragé un sentiment frivole.

— L'amour le plus honnête et le plus vrai, monsieur !

— Un feu de paille !

— Pas le moins du monde !

— Allons donc ! votre ami n'est qu'un enfant !

— Tant mieux pour lui, monsieur, et pour elle ! Si vous voulez pour gendre un homme mûr, essayez, vous verrez ce qu'ils valent, et vous regretterez peut-être d'avoir repoussé cet enfant qui n'a que vingt-quatre ans, c'est vrai, qui n'a ni beaucoup de fortune, ni carrière arrêtée, ni cette belle suffisance qui tient lieu de mérite à tant de gens, mais qui est un noble et brave cœur, monsieur, dont je réponds comme de moi. Allez, allez, vous trouverez pour votre fille de grands noms, de grosses bourses, des galons, des barbes, des ventres, des réputations, des prétentions justifiées ou non, tout ce qu'il n'a pas ; mais lui, monsieur, lui vous ne le retrouverez jamais ! C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Lampron s'était animé. Il parlait avec véhémence. Une pointe de colère brillait dans son regard.

Je vis M. Charnot se lever, aller vers lui et lui tendre la main.

— Je ne voulais pas autre chose de vous, mon cher monsieur, cela me suffit. Flamaran m'a demandé ce matin même la main de ma fille pour votre ami. Il ne perd pas de temps quand il est chargé d'une commission, Flamaran. Il m'a dit du bien de votre ami, lui aussi, beaucoup de bien. J'ai interrogé Me Boule. Mais j'avais besoin, quelque flatteurs que fussent leurs témoignages, d'en avoir un autre, celui d'un homme qui eût intimement vécu avec M. Mouillard, et je n'ai pu découvrir que vous.

Lampron regardait avec satisfaction ce petit

homme aux lèvres minces, qui venait si brusquement de changer de ton et de visage.

— Ma foi, monsieur, répondit-il, vous auriez pu obtenir des renseignements à moins de frais ; il n'était pas nécessaire de me faire une scène.

— Permettez ! j'aurais eu des renseignements, et je n'en voulais pas : ils sont toujours bons. Je voulais un cri du cœur, le mot de l'amitié révoltée, poussé à bout. Je l'ai eu, cela me suffit. Je vous remercie, monsieur, et vous prie de m'excuser.

— Mais, monsieur, puisque nous parlons sérieusement, permettez-moi de poser à mon tour une question. Je n'ai pas l'habitude des périphrases : la demande de mon ami a-t-elle ou non des chances d'être agréée ?

— Monsieur Lampron, dans ces délicates conjonctures, je suis résolu à laisser désormais ma fille entièrement libre. Quoiqu'il s'agisse de mon bonheur presque autant que du sien, je n'aurai que voix consultative. Je lui ai donc communiqué la demande faite par Flamaran.

— Eh bien ?

— Je m'attendais à ce qu'elle la repoussât.

— Et elle a dit oui ?

— Elle n'a pas dit non, sans quoi vous comprenez bien que je ne serais pas ici.

A cette réponse, tout hors de moi, je faillis écarter le rideau et me précipiter dans l'atelier en criant : — Merci !

Mais M. Charnot ajouta :

— Ne vous y méprenez pas, cependant : il y a des objections graves, insurmontables peut-être. J'ai besoin de parler à ma fille. Aussitôt que je le pourrai, je préviendrai votre ami de nos résolutions définitives. Au revoir, monsieur.

Lampron le reconduisit, et j'entendis leurs pas s'éloigner dans le corridor.

L'instant d'après :

— Eh bien, me dit Sylvestre en revenant vers moi, les bras tendus, es-tu heureux ?

— Sans doute, mon ami, un peu.

— Beaucoup, j'espère, elle t'aime !

— Mais les objections, Sylvestre !

— Bah !

— Insurmontables peut-être !

— Mais c'est le sel de toutes nos joies, les objections, mon cher. Qu'il faut de choses à vous autres jeunes gens pour vous dire heureux ! Vous demandez des certitudes à la vie, comme si elle en avait à vous donner !

Et il s'est mis à discuter mes craintes, sans parvenir à les dissiper. Car ni lui ni moi nous ne devinons l'obstacle.

2 août.

Après dix jours d'attente, pendant lesquels j'ai tour à tour employé Lampron et M. Flamaran à intercéder pour moi, dix jours passés entre des angoisses mortelles et des espérances folles, où j'ai formé, détruit, repris, abandonné de nouveau plus de projets que je n'en avais fait dans le reste de ma vie, hier, à cinq heures, j'ai reçu un mot de M. Charnot qui me priait de me rendre chez lui dans la soirée.

J'y suis allé, anéanti. Il m'a reçu dans son cabinet, comme il y a sept mois, lors de notre première entrevue, mais avec une politesse plus grave, et j'ai vu trembler entre ses doigts le coupe-papier qu'il a pris sur la table en se renversant dans son voltaire. Je me suis assis dans le même fauteuil où je m'étais senti si malheu-

reux. En vérité, je ne l'étais pas moins hier. M. Charnot s'en aperçut sans doute, et voulut me rassurer.

— Monsieur, me dit-il, je vous reçois en ami. Quoi qu'il puisse résulter de notre entretien, vous pouvez être assuré de ma parfaite estime. Ne craignez donc pas de me répondre librement.

Il me posa plusieurs questions sur ma famille, mes goûts, mes relations à Paris. Puis il voulut que je lui racontasse moi-même les quelques événements bien simples qui ont marqué mon enfance et ma jeunesse, mes souvenirs de la maison paternelle, du collège de la Châtre, de mes vacances à Bourges, de ma vie d'étudiant.

Il écouta sans m'interrompre, en jouant avec son coupe-papier d'ivoire. Quand je fus arrivé à ce jour de décembre dernier où pour la première fois Jeanne m'était apparue :

— Arrêtons-nous là, dit-il. Je sais le reste ou je le devine. Jeune homme, je vous ai promis une réponse, la voici...

Je crois que pendant une minute je cessai de respirer, et que mon cœur cessa de battre.

— Ma fille, continua M. Charnot, est en ce moment même, l'objet de plusieurs demandes en mariage. Vous voyez que je ne vous cache rien. Je lui ai laissé le temps de réfléchir ; elle a tout pesé, tout examiné, et m'a fait connaître hier le résultat de ses réflexions. A des partis plus riches, plus brillants peut-être, elle préfère un honnête homme qui l'aime pour elle-même, et cet honnête homme, c'est vous, monsieur.

— Oh ! merci, monsieur, m'écriai-je, merci !

— Attendez, il y a deux conditions.

— Y en eût-il dix, je les accepte d'avance.

— Ne vous hâtez pas. Vous allez voir : l'une vient de ma fille, l'autre de nous deux.

— Que j'aie une position, peut-être ?

— Non, ce n'est pas cela. Evidemment, mon gendre ne restera pas oisif. J'ai, sur ce point, des vues que je vous exposerai plus tard, s'il y a lieu. Non, la première condition, exigée par ma fille et dictée par un sentiment qui m'est très doux, c'est que vous promettiez de ne jamais quitter Paris.

— Ah ! je le jure, monsieur, le plus joyeusement du monde !

— Vraiment ? Je craignais que vous n'eussiez des engagements.

— Aucun.

— Ou des répugnances.

— Non, monsieur, rien que des préférences avec la liberté de les suivre. Et la seconde ?

— La seconde, à laquelle nous tenons tous deux, ma fille et moi, c'est que vous fassiez la paix avec votre oncle. Flamaran m'a appris que vous étiez brouillés.

— En effet, monsieur.

— J'espère que ce n'est pas grave. Un simple nuage, n'est-ce pas ?

— Malheureusement non. Mon oncle a une nature très absolue...

— Mais excellente aussi, à ce qu'il m'a paru quand je l'ai reçu, en juin, je crois ?

— Oui.

— Vous ne demandez pas mieux que de faire les premiers pas ?

— Je ferai tous ceux qu'il faudra.

— J'en étais sûr. Il ne se peut pas que vous demeuriez en froid avec le frère de votre père, avec votre dernier parent. Cette réconciliation est à nos yeux une chose nécessaire, un devoir. Vous devez, d'ailleurs, la désirer autant et plus que nous.

— Je m'y emploierai de toutes mes forces, monsieur, je vous le promets.

— Et vous réussirez, alors, je vous le garantis.

M. Charnot, devenu très pâle, me tendit la main ; il fit effort pour sourire.

— Je crois, monsieur Fabien, que nous sommes pleinement d'accord, et que l'heure est venue...

Il n'acheva pas sa phrase, se leva, et alla ouvrir une porte entre deux bibliothèques, au fond.

— Jeanne, dit-il, monsieur Fabien accepte les deux conditions, mon enfant.

Et je vis Jeanne, souriante, s'avancer vers moi.

Et moi qui m'étais levé tremblant, moi qui jusque-là perdais l'esprit à la seule pensée de la voir, moi qui m'étais demandé bien des fois avec épouvante ce que je lui dirais en l'abordant si jamais elle m'était fiancée, je me sentis tout à coup rassuré, et les mots se précipitèrent sur mes lèvres pour la remercier, pour exprimer ma joie.

Mon bonheur se voyait, d'ailleurs, et j'aurais pu m'en taire.

La première demi-heure nous causâmes tous
Puis M. Charnot recula son fauteuil, et nous ne restâmes que deux.

Il avait pris un journal, mais je crois bien qu'il le tenait à l'envers. En tous cas, il dut lire entre les lignes, car de toute la soirée il ne tourna pas la page.

Souvent il regardait, par-dessus la feuille pliée en quatre, du côté où nous étions, et ses yeux se reportaient sur une jolie miniature de Jeanne enfant, pendue au coin de la cheminée.

Quelles comparaisons, quels souvenirs, quels regrets, quelles espérances luttaient dans son esprit ? Je l'ignore, mais sa joie à lui était mêlée de gros soupirs, et je crois qu'il eût pleuré si

nous n'avions été là.

Jeanne se montrait avec moi simple comme une enfant, bonne et sérieuse comme une femme. Un sentiment nouveau grandissait en moi d'instant en instant, celui d'un repos profond de l'âme : la certitude, par avance, du bonheur de toute ma vie.

Oui, j'étais heureux par delà le présent, jusque dans l'avenir, dans une longue suite de jours passés près d'elle, et tandis qu'elle me parlait tranquille, confiante, joyeuse aussi, je croyais voir les grandes ailes de mon rêve qui se fermaient sur nous deux.

Nous causions à voix basse. La fenêtre ouverte laissait entrer l'air tiède du soir et la rumeur confuse de Paris.

— Vous m'appelez votre amie et votre conseillère ? me dit-elle.

— Sans doute.

— Vous m'assurez qu'en toutes choses vous prendrez mon avis, et que nous agirons d'accord ?

— Oui.

— Si je vous demandais une confidence dès ce soir, vous ne m'en voudriez pas ?

— Au contraire.

— Eh bien, d'après ce que vous me racontez de votre oncle, vous me semblez avoir accepté un peu légèrement la deuxième condition, qui est de vous réconcilier avec lui.

— J'ai seulement promis de m'y employer.

— Oui, mais père entend que vous réussissiez. Comment comptez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore.

— C'est bien ce que je prévoyais, et je pensais qu'il serait bon peut-être d'y réfléchir à deux.

— Mademoiselle, je vous écoute : faites le plan de bataille, je le discuterai.

Jeanne joignit les mains sur ses genoux, et prit un air profond.

— Voyons, si vous lui écriviez ?

— Il y a bien des chances qu'il ne me réponde pas.

— Réponse payée ?

— Mademoiselle, vous riez. Ce n'est plus un conseil.

— Oui, soyons sérieux. Allez le trouver.

— L'idée vaut mieux. Il me recevra peut-être.

— Alors, vous le tenez. Dès qu'un homme écoute...

— Pas lui, mademoiselle. Il écoutera, et savez-vous ce qu'il répondra ?

— Non.

— Ceci, ou quelque chose d'approchant : —Mon neveu, tu viens m'annoncer deux nouvelles, n'est-ce pas ? que tu épouses une Parisienne et que tu renonces à tout jamais à l'étude patrimoniale, c'est-à-dire la confirmation, l'aggravation de notre double ressentiment. Tu n'as fait qu'un pas de plus en arrière. Ce n'était pas la peine de te déranger pour m'en avertir, et tu peux t'en retourner.

— Oh ! vous m'étonnez ; il y a un moyen de le prendre, bien sûr, puisqu'il est bon, au fond, vous me l'avez dit. Si je connaissais votre oncle, je ne serais pas longtemps embarrassée !

— Si vous le connaissiez ! Ce serait le moyen, en effet, le meilleur de tous, infaillible. Il s'imagine que vous êtes une Parisienne évaporée ; il a peur de vous ; c'est de vous aimer qu'il m'en veut, bien plus que de refuser son étude. S'il vous voyait seulement, il aurait bientôt fait la paix avec moi.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Vous croyez que si je le regardais dans les yeux, comme ceci, et si je lui disais : — Monsieur Mouillard, vous ne voulez donc pas que je devienne votre nièce ? — vous croyez qu'il céderait ?

— Ah ! mademoiselle, pourquoi n'est-ce pas possible ?

— C'est difficile, en effet, mais impossible, je ne sais pas.

Nous avons exposé, ou plutôt Jeanne a exposé le cas à M. Charnot, qui est bien décidément la plus ancienne et la plus complète conquête de sa fille. Il s'est d'abord récrié. C'était là mon affaire, disait-il, une affaire de famille dont il ne devait pas se mêler. Elle a insisté. Elle l'a ébranlé. Elle a proposé hardiment un voyage à Bourges et une visite à M. Mouillard. Les arguments abondaient, un peu faibles parfois, mais toujours si gentiment dits ! Un voyage dans le Berry, ce serait délicieux, reposant, nouveau pour tous deux. M. Charnot s'était-il plaint, oui ou non, la veille, du séjour à Paris par ces chaleurs d'août ? Oui, il s'était plaint, et avec raison, car ses collègues, eux, n'hésitaient pas à quitter leurs travaux pour courir la province. Et elle les citait tous, l'un parti pour les Vosges, l'autre pour Arcachon, l'autre encore pour Deauville. Et puis, n'avait-il pas justement à quelques lieues de Bourges une de ses vieilles amies du faubourg Saint-Germain ? Combien de fois l'avait-elle invité ? Combien de fois s[illegible] manqué à ses promesses ? On profiterait [illegible] circonstance pour pousser une pointe jusqu'au

château. Enfin, comme M. Charnot continuait à se retrancher derrière la singularité du procédé :

— Mais au contraire, mon père : en vous présentant chez M. Mouillard, vous remplirez simplement un devoir de politesse.

— Comment cela, je te prie ? ...

— Il vous a fait une visite ; eh bien, vous la lui rendez !

M. Charnot a hoché la tête comme un père qui n'est peut-être pas convaincu, mais qui s'avoue vaincu.

. . . .

Pour moi, Jeanne, je recommence à croire aux fées.

3 août.

Je suis retourné rue de l'Université. Le voyage est décidé : je pars demain pour Bourges, précédant M. et mademoiselle Charnot qui arriveront après-demain matin.

Ma mission d'éclaireur est double : retenir des chambres à l'hôtel, confortables, au premier et au midi, puis voir mon oncle et le préparer à la visite qu'il va recevoir.

Le préparer, mais non l'effaroucher. Jeanne m'a tracé le plan de campagne. Je dois me montrer le plus doux des neveux, dût-il être avec moi le plus rugueux des oncles, l'empêcher de revenir sur le passé, être sobre sur le présent, avouer timidement que mademoiselle Charnot connaît mes sentiments et ne s'y montre pas insensible, mais éviter de préciser et remettre à plus tard une explication complète, une étude en commun de la situation. M. Mouillard ne peut manquer d'être séduit par cette déférence et de laisser ses armes au fourreau jusqu'à ce conseil de famille dont je

lui ouvrirai la perspective. Alors, si ces premières avances ont été bien accueillies, j'annoncerai que M. Charnot voyage actuellement dans le Berry, et, sans rien affirmer, j'ajouterai qu'il voudra peut-être, en passant par Bourges, rendre à mon oncle sa visite.

Mon rôle finit là. Jeanne et M. Charnot feront le reste. C'est avec Jeanne, à la clarté de ses yeux et de son sourire, que M. Mouillard devra " étudier la situation " ; c'est l'argument redoutable de sa jeunesse et de sa grâce qu'il lui faudra combattre. Le pauvre homme !

Jeanne est pleine de confiance. Son père, endoctriné par elle, ne doute pas de la capitulation de mon oncle. Et moi, qui lutte un peu contre cet optimisme, je me trouve aussi en définitive du parti de l'espérance.

Au moment où je rentrais à la maison, la concierge m'a remis deux cartes de Larivé.

La première porte :

CH. LARIVE
Principal clerc d'avoué.

P. P. C.

La seconde, sur un carton ivoire, m'annonce, en initiales aussi, une seconde nouvelle.

CH. LARIVE
Ancien principal clerc d'avoué.

P. F. P. M.

Il quitte donc Paris, ce Parisien qui jurait ne pouvoir vivre deux jours en province : cela devait arriver. Il se marie : cela m'est égal. La conséquence est que nous ne nous verrons plus, et je n'en pleurerai pas.

Bourges, 3 août.

Si vous avez passé par Bourges, vous avez pu voir la petite rue Sous-les-Ceps, les cours du Bât-d'Argent et de la Fleur-de-Lys, les rues de la Mère-de-Dieu, des Verts-Galants, Mausecret, du Moulin-le-Roi, le quai Messire Jacques et d'autres dont les noms anciens, conservés par un sentiment ou un instinct louable des traditions, indiquent une vieille ville qui possède encore des gens d'autrefois, c'est-à-dire des gens attachés au terroir, fortement marqués dans leurs mœurs et dans leur langue du cachet provincial, des gens qui savent ce qu'est un nom pour une rue, son honneur, son époux, si l'on veut, avec lequel elle ne doit pas divorcer.

Mon oncle Mouillard, le plus convaincu, le plus fidèle des Berruyens, habite naturellement une de ces vieilles rues, à l'ombre de la cathédrale, sous la volée de ses cloches, la rue du Four.

Un quart d'heure après mon arrivée à Bourges, je tirais la patte de chevreuil qui pend, sans poil, le long de la porte. Il était cinq heures, et je savais, à n'en pas douter, que mon oncle ne se trouvait pas chez lui. Après l'audience, un de ses clercs rapporte les dossiers à l'étude ; lui, lentement, les pans de sa redingote au vent, il s'en va visiter quelques amis, des clients, de respectables dames ses danseuses vers 1840, ou plus souvent se promener sur les bords plantés de peupliers du canal du Berry, où des files de petits ânes gris tirent à la corde des files de grands bateaux.

J'étais donc sûr de ne pas le rencontrer.

Madeleine vint ouvrir. Elle eut un haut-le-corps.

— Monsieur Fabien !

— Oui, Madeleine, moi-même. Mon oncle n'est pas là ?

— Non, monsieur. Est-ce que vraiment monsieur veut entrer ?

— Pourquoi pas ?

— Monsieur est si changé depuis Paris, monsieur Fabien !

Madeleine immobile, une main relevant son tablier, l'autre pendante, me regardait avec une expression d'inquiétude et de reproche.

— Il faut que j'entre, Madeleine, j'ai des confidences à te faire.

Elle ne répondit pas, et tourna sur ses talons pour me procéder.

Ce n'est pas ainsi que j'étais accueilli autrefois ! Quelle différence ! Madeleine venait m'attendre à la gare. Elle m'embrassait, me complimentait sur ma mine, me promettait mille sucreries qu'elle avait rêvées pour moi. A peine avais-je mis le pied dans le corridor, que mon oncle, renonçant pour moi à sa promenade habituelle, sortait de son cabinet, la cravate en désordre et le cœur aussi de me revoir, moi pauvre collégien gauche et ahuri. Temps passé ! J'arrive craignant de rencontrer mon oncle, et Madeleine a peur de m'ouvrir !

Elle ne m'a rien dit, mais je devine que bien des larmes ont dû couler de ses yeux noirs sur ses joues maigres, pâles comme la cire. Quelle figure transparente elle a ! On dirait qu'une petite lampe intérieure la baigne de rayons. De fortes énergies couvent d'ailleurs sous ce masque impassible. Madeleine est née à Bayonne, d'un sang espagnol. Elle fut ravissante à vingt ans, dit-on. En vieillisant elle est devenue sévère

d'allures, avec un air de veuve vraiment veuve et un cœur de grand'mère.

La voici qui glisse sur ses chaussons jusque dans ce royaume de paix et de silence, sa cuisine. Je l'y suis. Deux choses ne sont jamais entrées là : la poussière et le bruit. Un chardonneret solitaire dans une cage d'osier pendue aux solives qui jette par intervalles un petit cri aigu, le grincement métallique d'une horloge, animent seuls le cours silencieux du temps. Elle s'assied sur sa chaise basse où elle tricote, les après-dîner.

— Madeleine, je vais me marier, tu sais ?

Elle hocha lentement la tête.

— A Paris, monsieur Fabien, oui ; c'est ce qui fait tant de peine à monsieur.

— Tu verras celle que j'ai choisie, Madeleine !

— Je ne crois pas, monsieur Fabien.

— Si, si, et tu reconnaîtras que c'est mon oncle qui se trompe.

— Je ne l'ai pas vu se tromper souvent.

— Enfin, là n'est pas la question. Mon mariage est résolu, mais je veux y faire consentir mon oncle, comprends-tu ? me réconcilier avec lui.

Madeleine branla de nouveau la tête.

— Vous ne réussirez pas.

— Oh ! Madeleine.

— Non, monsieur Fabien, vous ne réussirez pas.

— Il a donc bien changé !

— Tant, que vous ne sauriez le croire, tant que j'ai bien du mal à m'empêcher de changer moi-même. Lui, qui avait si bon appétit, il n'a plus que des caprices. J'ai beau lui faire des petits plats, lui acheter des primeurs, il ne s'en soucie pas : il regarde par la fenêtre quand j'en-

tre avec mes surprises par la porte. Le soir, il en oublie quelquefois de sortir dans le jardin, pour rester là, les coudes sur sa serviette dépliée, la tête sur ses poings, pensant à des choses qu'il ne dit pas. Si je veux lui causer de vous, — j'ai essayé, allez, monsieur Fabien ! — il s'en va tout furieux en me défendant d'ouvrir la bouche à votre sujet. La maison n'est pas gaie, monsieur Fabien. Tout le monde s'aperçoit qu'il a changé ; M. Lorinet et sa dame ne mettent plus les pieds ici ; M. Hublette et M. Horlet arrivent pour jouer leur mort avec des airs d'enterrement, croyant faire plaisir à monsieur ; jusqu'aux clients qui me disent que monsieur les reçoit comme des chiens et qu'il devrait bien vendre son étude.

— Elle n'est donc pas vendue ?

— Pas encore. Mais je suppose que ça ne sera pas long.

— Ecoute-moi, Madeleine : tu as toujours été bonne et dévouée pour moi ; je suis sûr que tu m'aimes encore ; rends-moi un dernier service. Il faut que tu me loges ici, sans que mon oncle le sache.

— Sans qu'il le sache, monsieur Fabien !

— Oui, dans la bibliothèque, par exemple ; il n'y vient jamais. De là j'étudierai, j'épierai mon oncle sans qu'il me voie, puisqu'il est si variable d'humeur et si fâché, et dès qu'une bonne occasion se présentera, je serai prêt à en profiter. Un signe de toi, et je descendrai.

— Vrai, monsieur Fabien...

— Il le faut, Madeleine, il faut que j'aie trouvé le moyen de parler à M. Mouillard avant demain matin dix heures, car ma fiancée arrive.

— La Parisienne ? Elle va venir ici !

— Par le train de neuf heures six minutes, demain, avec son père.

— Ah ! mon Dieu, s'il est possible !

— Pour te voir, Madeleine, pour voir mon oncle, pour conclure la paix. Est-ce gentil, cela ?

— Gentil, monsieur Fabien... c'est-à-dire que j'en tremble d'avance de tout ce qui va arriver... Je serai tout de même bien contente de la connaître votre demoiselle, vous savez ?

Et ce fut convenu. Madeleine ne soufflerait mot à mon oncle de ma présence à Bourges, à quelques pas de lui. Si elle apercevait une éclaircie dans les sombres humeurs de M. Mouillard, elle m'en préviendrait ; si j'étais obligé de retarder l'entretien jusqu'au lendemain de de passer la nuit sur le canapé-lit de la bibliothèque, elle m'apporterait des gâteaux, une couverture et " votre oreiller de vacances quand vous étiez petit."

M'y voici donc, dans la grande bibliothèque du premier, attenante au salon, ouvrant par l'autre de ses portes sur le palier, en face de la chambre de M. Mouillard, et par ses deux larges fenêtres sur le jardin. Quel bon vieil air de bourgeoisie, depuis le parquet de chêne luisant, gondolé par endroits, jusqu'aux quatre armoires vitrées surmontées de quatre bustes bronzés: Hérodote, Homère, Socrate, Marmontel ! Rien n'a bougé : les livres sont encore à la même place où je les ai vus depuis vingt ans, Voltaire à côté de Rousseau, le " Dictionnaire des connaissances utiles " et l' "Histoire ancienne" de Rollin, les in-18 fluets et bien reliés des " Méditations " de saint Ignace coudoyant un énorme in-8 broché sur l'art vétérinaire. Les flèches de sauvages, dites empoisonnées, qui m'ont causé une si longue terreur, font toujours la queue de

paon au-dessus de la cheminée dont les mêmes coraux blancs fleurissent les deux coins ; la musique à manivelle, qu'il me fut jusqu'à dix-huit ans interdit de toucher, repose dans le même angle à gauche, et sur le bureau, près du petit buvard où il y a du papier à lettres, se dresse toujours majestueux, toujours docile à tourner dans ses cercles gradués, le globe terrestre " où se trouvent marqués les trois voyages du capitaine Cook, aller et retour ". Ah ! commandant, que nous avons souvent voyagé ensemble ! Quelle belle route nous faisions avec la brise en poupe, à travers les îles aux végétations vierges, qui nous regardaient passer, toutes les fleurs étranges ouvertes vers nous, cherchant à nous attirer, à nous endormir de leurs dangereux parfums : mais nous avions deviné le piège, nous entrevoyions la pointe des sagaies luisant dans les hautes herbes ; vous commandiez de votre grande voix sonore, et la route s'allongeait devant nous, infinie, et nous courions à de nouvelles terres, à de nouvelles découvertes, jusqu'à cet îlot fatal d'Owhyhee, jusqu'à ce point du globe terrestre taché d'une larme... car j'ai pleuré sur vous, mon commandant, à l'âge où les larmes coulent toutes seules d'un cœur plein d'enchantement !

Sept heures à la cathédrale la porte du jardin se ferme avec bruit : c'est mon oncle qui rentre.

Oui, le voici qui vient par l'allée tournante. Il a son chapeau à la main, et baisse la tête. M. Mouillard ne s'arrête pas devant ses greffes ; il dépasse le massif de pétunias sans y avoir jeté ce coup d'œil circulaire que je connais si bien, le coup d'œil du planteur satisfait ; il n'adresse

aucune parole d'encouragement à ce canard chinois qui traverse l'allée devant lui.

Madeleine a raison. La réconciliation n'est pas mûre. Il faudrait même un grand rayon de soleil pour la mûrir. Si vous étiez ici, Jeanne !

— Personne n'est venu pendant mon absence ?

Ça, par exemple, c'est la vieille formule, à laquelle mon oncle est fidèle. Et j'entends Madeleine, un peu embarrassée, qui répond :

— Non, personne pour monsieur.

— Il est donc venu quelqu'un pour toi ? Un amoureux peut-être, ma vieille Madeleine ? Le monde est si bête, à présent, que tu serais capable de te marier toi aussi, et de me laisser. Allons, sers-moi vite à dîner, et si le monsieur décoré me demande, tu sais bien ?...

— Le grand maigre ?

— Oui, tu le feras entrer au salon.

— Au salon, un monsieur tout seul ? Pour ça, non. Il a été ciré hier, le salon, et que même les meubles ne sont pas encore rangés.

— C'est bon, c'est bon. Je le recevrai ici.

Mon oncle entra dans la salle à manger, audessous de moi, et je n'entendis plus rien, pendant vingt minutes, si ce n'est l'appel retentissant de sa chope de cristal.

Il avait à peine fini de dîner qu'on sonna à la porte de la rue. Quelqu'un demande M. Mouillard, le monsieur décoré, je suppose, car Madeleine l'introduisit, et un bruit de chaise m'avertit que mon oncle se levait pour faire honneur à son hôte.

Ils s'asseyent. La conversation s'engage. Un vague bourdonnement monte à travers le plafond. Quelquefois seulement un son plus net m'arrive, et il me semble alors que je connais cette voix timbrée en flûte. Pure illusion, sans

doute, mais qui m'obsède dans le silence de la bibliothèque et le désœuvrement inquiet de mon esprit. Tous les hommes à voix flûtée que j'ai rencontrés à Bourges défilent devant moi : un grainetier de la place Saint-Jean, le sacristain Rollet, un gros industriel qui faisait rédiger par mon oncle des pétitions en décharge d'impôts. Je cherche fiévreusement, pendant que la lumière décroit à la fenêtre et que les tours de Saint-Etienne perdent par degrés l'auréole flamboyante dont les enveloppe le couchant.

Au bout d'une heure, la conversation s'échauffe. Mon oncle tousse, la flûte devient aigre, Je perçois ce fragment de dialogue :

— Non, monsieur.

— Si, monsieur.

— Et la loi, monsieur.

— Je vous la fait, monsieur.

— C'est de la tyrannie !

— Alors brisons là, monsieur.

Il faut croire qu'en réalité rien ne se brise, car un " diminuendo " progressif ramène la discussion aux proportions d'un susurrement monotone. Une autre heure se passe, puis une troisième. Quelle est cette visite démesurée ?

Il est près de onze heures. Un rayon de la lune qui se lève vient de glisser à travers les arbres du jardin. Un gros chat noir traverse la pelouse en secouant ses pattes humides. La nuit lui donne des airs de tigre. Je vois en esprit la silhouette de Madeleine assise, les yeux fixés sur la cendre morte du foyer, égrenant son chapelet. Elle pense comme moi : " Il y a bien des années que M. Mouillard ne s'était couché à des heures pareilles ! " Elle attend, car jamais une autre main que la sienne n'a poussé le verrou de la

rue ; la maison ne serait pas fermée, si elle ne l'était pas par elle.

Enfin la porte de la salle à manger s'ouvre.

— Souffrez que je vous éclaire ; attention aux marches de l'escalier.

Puis l'adieu de gens exténués, le grincement de la grosse clef qui tourne dans la serrure, un pas léger qui s'éloigne dehors, le pas lourd de mon oncle qui monte à sa chambre : tout est fini.

Comme il monte lentement, mon oncle ! La douleur a un poids ; ce n'est pas une métaphore. Lui, plus nerveux qu'un article du code, il semble avoir peine à se porter.

Il traverse le palier ; il s'enferme dans sa chambre. Si je sortais de la mienne ? Quelques pas seulement nous séparent. Sans doute il est bien tard. Mais l'émotion qui le tient le disposera peut-être en ma faveur... Qu'est-ce que j'entends ? Des soupirs, des sanglots ! Il pleure ? Arrive que pourra, mon oncle, je cours à vous !

J'allais, en effet, sortir de la bibliothèque quand un vêtement frôla les murs, sans qu'aucun bruit de pas l'eût annoncé. En même temps, par-dessous la porte, un petit carré de papier glissa sur le parquet : un message de Madeleine la Silencieuse. Je dépliai la feuille, et je lus ces mots écrits en diagonale, avec un mépris tout espagnole de l'orthographe française : “ Ni allais pat ceux soire.”

Puisque tu le conseilles, Madeleine, je n'irai pas.

Non. Je me coucherai là, sur le canapé. Pourtant, ce retard m'est pénible, à présent. Il m'est dur de laisser s'écouler cette nuit encore sans m'être réconcilié avec ce pauvre homme, sans l'avoir essayé du moins. Il souffre, il est malheureux au point de pleurer, lui qui n'a pas eu

de larmes en tant de rencontres où je ne pouvais retenir les miennes. Je suivrai ton conseil, ma vieille et fidèle amie, car je sais que tu as autant que moi le souci de la paix de cette maison, mais je sens que je vais longtemps encore et inutilement chercher quel est ce nouveau chagrin et pour quelle part j'y suis.

Bourges, 5 août.

Je m'éveille à sept heures. Ma première pensée est pour M. Mouillard. Où est-il ? J'écoute : rien. Je vais à la fenêtre : le petit clerc de l'étude, couché à plat ventre sur la pelouse, jette du pain aux poissons rouges du bassin. Ce signe ne saurait me tromper, mon oncle n'est pas là.

Je descends à la cuisine.

— Eh bien, Madeleine, il est parti ?

— A six heures, monsieur Fabien.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Est-ce que je pouvais savoir ? Lui qui ne sort jamais, le matin. Il est comme je ne l'ai jamais vu, pas même à la mort de sa défunte femme.

— Qu'a-t-il ?

— Je crois que c'est l'étude qu'il va vendre. Il m'a dit hier soir, au pied de l'escalier : " Madeleine, je suis un homme fini, un homme fini. J'aurais pu revivre, mais il y a un ingrat, un sauvage, — sauf votre respect, monsieur Fabien, — qui n'a pas voulu. Si je le tenais, je ne sais pas ce que je lui ferais."

— Il n'a pas dit ce qu'il ferait au sauvage ?

— Non. Alors en montant j'ai coulé sous la porte un petit billet.

— Oui, je te remercie. Et, ce matin, est-il calmé ?

— Il n'a plus l'air en colère, seulement j'ai vu qu'il avait pleuré.

— Où est-il ?

— Je n'en sais rien. D'ailleurs, essayer de rattrapper monsieur, autant vaudrait essayer de rattapper un cerf.

— C'est vrai. Mieux vaut l'attendre. Quand doit-il rentrer ?

— Pas avant dix heures. Je vous dis que ça ne lui arrive pas une fois dans l'année de s'absenter le matin.

— Mais, Madeleine, à dix heures, Jeanne sera là !

— Elle s'appelle Jeanne ?

— Oui, M. Charnot sera là aussi. Et mon oncle que je devais préparer à leur visite ne saura rien, pas même que j'ai passé la nuit sous son toit !

— Le fait est, monsieur Fabien, que l'affaire ne me paraît pas bien engagée. Enfin, il y a le hasard, qui ne dit souvent son mot qu'à la fin.

— Intercède-le pour moi, ma bonne Madeleine.

Mais le hasard fut inexorable. Mon oncle ne rentra pas. Je ne trouvai aucune idée neuve. En me rendant à la gare, anxieux et mécontent, je me posais encore ce problème que j'agitais déjà depuis une heure, inutilement :

— Je n'ai rien dit à M. Mouillard. A présent faut-il dire quelque chose à M. Charnot ?

Mes appréhensions redoublèrent quand je vis passer, emportés par le train, Jeanne et M. Charnot, accoudés à une portière.

Une minute après elle descendait, toute en gris, les joues roses, deux ailes de mouette à son chapeau.

M. Charnot me serra la main avec une véritable satisfaction de sortir du wagon, de se se-

couer, de sentir la terre ferme, me demanda des nouvelles de mon oncle, et, sur ma réponse qu'il se portait à merveille, alla reconnaître les bagages.

— Eh bien ! me dit Jeanne, tout est arrangé?

— Rien, au contraire.

— Vous l'avez vu ?

— Pas même. J'ai guetté le moment fav[illegible] sans le trouver ; hier soir, M. Mouillard [illegible] occupé ; ce matin, il est sorti à six heures. Il ignore même ma présence à Bourges.

— Et vous étiez chez lui ?

— J'ai couché sur un canapé de sa bibliothèque.

Elle me regarda d'un air qui signifiait : "Mon pauvre ami que vous [illegible] pratique ! "

— Continuez à ne rien faire, dit-elle, et c'est ce que vous ferez de mieux. Si mon père ne se croyait pas annoncé, il reculerait.

M. Charnot revenait en ce moment vers nous, les deux valises et le carton à chapeau étant logés sur l'impériale de l'omnibus de l'hôtel de France.

— C'est bien là que vous avez retenu nos chambres ?

— Oui, monsieur.

— Il est neuf heures douze ; annoncez notre visite à M. Mouillard pour dix heures précises.

Je les accompagnai quelques pas. Ils montèrent dans la voiture, qui partit au grand trot de ses deux percherons.

Quand je les eus perdus de vue, en ramenant mes regards autour de moi, je découvris sous la marquise trois personnes en ligne qui me considéraient. Je reconnus M., madame et mademoiselle Loriet. Ils souriaient tous trois de la même façon méprisante et moqueuse. Je saluai. L'hom-

me seul répondit, en soulevant son chapeau : par une fatalité incroyable, Berthe portait encore une robe bleue.

Je repris la direction de la rue du Four, heureux et bouleversé, ébauchant des projets qui se détruisaient les uns les autres, tantôt béat, tantôt me chargeant moi-même d'imprécations plus vives que ne le furent jamais celles de Camille. Je longeais les rues caché sous mon parapluie, car il pleuvait, une grosse nuée d'orage crevait sur Bourges, et je bénissais la pluie qui permet à l'homme de voiler son visage.

La course est assez longue des bords de la Voizelle au vieux quartier de la Cathédrale. Quand je débouchai de la rue Moyenne, ce boulevard des Italiens de la capitale berrichonne, pour entrer dans la rue du Four, un soleil éclatant séchait l'eau sur les toits, et l'horloge à coucou de M. Festuquet, un voisin de mon oncle, sonnait l'heure du rendez-vous.

Je n'attendis pas trois minutes à la porte du jardin dont Madeleine m'avait donné la clef. M. Charnot parut, donnant le bras à Jeanne.

— Figurez-vous que j'ai oublié mes caoutchoucs, moi qui ne manque jamais de les emporter quand je vais à la campagne !

— Oh ! la campagne, mon père ! dit Jeanne, Bourges est une ville.

— Certainement, répondit M. Charnot qui craignait de m'avoir blessé.

Il atteignit ses lunettes, et se mit à considérer les vieux hôtels avoisinants.

— Une ville, une véritable ville.

Je ne me souviens plus quelle sottise je balbutiai.

C'était bien des caoutchoucs de M. Charnot et de la réputation de Bourges que je me souciais

en ce moment ! Derrière le mur, là, tout près, je devinais M. Mouillard ! Je songeais qu'il fallait ouvrir cette porte, lancer sans préparation cet académicien au-devant de cet avoué, risquer peut-être mon bonheur sur une impression de mon oncle, jouer enfin la décisive partie si déplorablement engagée.

Jeanne, quoi qu'elle fît pour ne pas le montrer, était bien émue. Je sentis trembler la main qu'elle me tendit.

— A la grâce de Dieu, me dit-elle tout bas, ouvrez !

Je mis le loquet dans la serrure.

Il était convenu que Madeleine irait aussitôt prévenir M. Mouillard que des étrangers l'attendait au jardin. Mais, soit qu'elle ne veillât pas, soit qu'elle ne nous eût pas tout de suite découverts, nous restâmes quelques instants au bout de la pelouse sans que personne vînt à nous.

Je m'effaçais derrière les noisetiers dont les touffes cachent les murs.

M. Charnot trouvait cette campagne fort belle, et se tournait de tous côtés avec de petits susurrements de gourmet. Car il était exquis, le jardin de mon oncle : les feuilles, lavées par la pluie, luisaient bien vertes ; de grosses gouttes tombaient des arbres avec un bruit argentin ; dans les corbeilles les pétunias ouvraient tous leurs calices et nous enveloppaient de leurs parfums ; des oiseaux, muets pendant l'averse, volaient, piaillaient, chantaient sous les branches : et j'étais comme fou, et il me sembla qu'ils parlaient.

Le pinson disait :

— Vieux Mouillard, tu ne vois donc pas cette fauvette qui vient d'entrer ?

La mésange disait :

— Prends garde, bonhomme ! elle a plus d'esprit que toi !

Le merle disait :

— J'ai entendu parler d'elle par mon grand-oncle, un merle des Champs-Elysées : elle y était fort remarquée.

L'hirondelle disait :

— Le temps pour moi de faire le tour de la pelouse, et cette Jeanne vous prend le cœur.

Le corbeau, qui est un peu notaire, s'élançait des tours en criant :

— Bah, bah, bah ! pourquoi pas, pas, pas ? Un petit contrat, trat, trat ?

Et tous reprenaient en chœur :

— Si vous aviez nos yeux, monsieur Mouillard, vous la verriez qui regarde votre étude ; si vous aviez nos oreilles, monsieur Mouillard, vous l'entendriez qui soupire ; si vous aviez nos ailes, monsieur Mouillard, vous voleriez vers Jeanne.

Ce fut sans doute ce concert inusité qui attira l'attention de Madeleine. Nous la vîmes se diriger, droite, lente, du côté de l'étude située dans l'angle du jardin.

La haute silhouette de M. Mouillard se dressa sur le seuil, occupant toute l'ouverture de la porte.

— Dans le jardin, dis-tu ? Qu'est-ce que cette idée de faire entrer les clients dans le jardin à présent ? Pourquoi leur as-tu ouvert ?

— Je ne leur ai pas ouvert, ils sont entrés.

— Alors la porte n'était pas fermée. Rien n'est fermé ici. Ils entreront bientôt par la cheminée de mon salon. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

— Un monsieur et une demoiselle que je ne connais pas.

— Une demoiselle que tu ne connais pas... Une

séparation de corps, je parie... C'est insensé, ma parole d'honneur. Il y a des gens qui ont la manie de venir me causer de leurs séparations de corps avec leurs demoiselles !

Pendant que Madeleine, fuyant l'orage, regagnait sa cuisine, M. Mouillard, en deux coups de paume, releva ses cheveux blancs, — sa dernière coquetterie, — et s'engagea dans l'allée qui tourne autour de la pelouse.

Je me dissimulai complètement à l'abri des noisetiers. M. Charnot, me croyant derrière lui, marcha en avant d'une allure dégagée.

Mon oncle s'avançait nonchalamment, comme un homme que le poids des affaires accablerait, trop heureux encore de prendre une récréation d'une minute entre le client qui sort et celui qui entre. Mon oncle a toujours aimé qu'on le crût accablé.

En passant, il donna une chiquenaude à un bouton de rose dévoré par les pucerons, enleva, du bout du pied, un limaçon promeneur qui traversait l'allée, puis, à mi-chemin, redressant brusquement la tête, il regarda l'importun.

Ses sourcils froncés se détendirent, un étonnement immense lui arrondit les yeux.

— Serait-il possible ? monsieur Charnot, de l'Institut !

— Moi-même, monsieur Mouillard.

— Et mademoiselle Jeanne, sans doute ?

— Parfaitement, qui vient avec moi vous rendre votre bonne visite.

— En vérité, c'est trop aimable, beaucoup trop. Un pareil déplacement pour venir me voir !

— Rien de plus naturel, au contraire, au point où en sont ces jeunes gens.

— Ah ! vous mariez mademoiselle, alors ?

— Eh ! sans doute, nous y pensons, dit M. Charnot en riant.

— Mes compliments, mademoiselle !

— Et je vous l'amène, monsieur Mouillard, pour vous la présenter : vous y avez droit.

— Oh ! un droit ! Pour ça, non.

— Mais si.

— Permettez monsieur. La politesse est une excellente chose, mais il faut être franc avant tout. Si je suis allé vous voir à Paris, c'est, en grande partie, pour obtenir un renseignement. Vous me l'avez donné. En vérité, non ; cela ne valait pas la peine de venir de Paris à Bourges pour me remercier, surtout avec votre fil,e.

— Permettez à votre tour ! La modestie a également ses limites, monsieur Mouillard. Votre neveu devant épouser ma fille, et ma fille passant à Bourges, il est tout naturel que je vous la présente.

— Je n'ai plus de neveu, monsieur !

— Il est ici.

— Et je n'ai pas demandé votre fille !

— Non, mais vous avez reçu votre neveu, et dès lors...

— Jamais.

— M. Fabien est chez vous depuis hier ; il vous a prévenu.

— Non, je ne l'ai pas vu, je ne l'aurais pas reçu, je n'ai plus de neveu, vous dis-je, je suis un homme fini, un... un... un...

La voix lui manqua, son visage devint pourpre, il chancela, tomba lourdement assis, puis à la renverse, et demeura immobile sur le sable de l'allée.

J'accourus.

Quand j'arrivai près de mon oncle, Jeanne était déjà revenue du petit bassin où elle avait

trempé son mouchoir, et humectait d'eau fraîche les tempes de M. Mouillard. Elle seule agissait. Madeleine avait soulevé la tête de son maître, et se lamentait.

— Hélas ! disait-elle, je parie que c'est sa grande colique d'il y a dix ans qui lui reprend. A-t-il été malade, mon Dieu ! Je me rappelle que ça lui a commencé comme ça, dans le jardin.

J'interrompis ses doléances en disant :

— Monsieur Charnot, je crois qu'il faudrait transporter M. Mouillard dans son lit.

— Eh que ne le faites-vous ! s'écria le numismate d'un air exaspéré. Je ne m'attendais pas à servir de brancardier ici. Mais, puisqu'il le faut, prenez la tête !

Il prit les pieds. Madeleine marchait devant, Jeanne derrière. L'immense corps de mon oncle se balançait entre moi et M. Charnot qui, portant dans ses bras arrondis à la hauteur de la taille les deux jambes de M. Mouillard, avait une allure d'employé des pompes funèbres.

En montant l'escalier, comme nous avions peine à passer, M. Charnot me dit, les dents serrées par l'effort :

— Voilà un voyage qui commence bien, grâce à vous, monsieur Fabien ; recevez-en tous mes compliments !

Je vis qu'il me promettait " in petto " une suite d'orchestre sur ce thème.

Mais l'heure n'était pas aux discours. Un insta[illegible]e gisait, toujours inanimé, sur le lit où nous l'avions couché ; Jeanne aidait Madeleine à préparer des sinapismes avec une bonne grâce et une entente parfaites ; M. Charnot, silencieux, attendant comme moi l'arrivée du médecin que le petit clerc était allé chercher, considérait alternativement la couronne

de fleurs d'oranger de feu ma tante Mouillard, disposée sous un globe au milieu de la cheminée, et un tableau de fruits qui n'eût pas été d'un placement facile à l'hôtel des Ventes. Cela dura bien dix minutes, les longues minutes de l'attente du médecin. Nous étions inquiets. M. Mouillard ne donnait aucun signe de connaissance. Peu à peu, cependant, les remèdes commencèrent à agir : il remua faiblement les paupières. La vie reparut, et au moment où le docteur ouvrait la porte, M. Mouillard ouvrit les yeux.

Nous nous précipitâmes autour de lui.

— Mon vieil ami, dit le médecin, vous n'aurez pas au moins manqué de monde pour vous soigner. Voyons ce pouls ?... Un peu faible... Et cette langue ? Parlez un peu.

— Une émotion un peu trop forte, dit mon oncle.

Le docteur suivit la direction des yeux du malade, attachés sur Jeanne debout au pied du lit, salua la jeune fille qu'il n'avait pas remarqué d'abord, se tourna de mon côté, ce qui me fit bêtement rougir, puis reportant ses regards sur le visage de mon oncle, y vit couler deux grosses larmes.

— Oui, je comprends : une émotion trop vive en effet, mon pauvre Mouillard. A notre âge nous ne devrions plus avoir que celles de nos souvenirs, d'anciennes émotions auxquelles nous sommes faits et qui sont faites à nous. — Mais les enfants se chargent de nous en donner d'autres, n'est-ce pas ?

Des sanglots soulevaient la poitrine de M. Mouillard.

— Allons, mon ami, continua le médecin, vous permet d'embrasser votre future nièce une

fois et devant moi, pour que je sois bien sûr que vous n'abuserez pas de la permission. Après cela plus personne ici, plus d'attendrissement, le calme absolu.

Jeanne s'avança, prit la tête du malade, la souleva.

— Voulez-vous m'embrasser, mon oncle ?

Elle tendit sa joue rose.

— Vous, je vous aime tout plein, dit mon oncle en l'embrassant ; vous, vous êtes bonne !

Puis, fondant en larmes, il cacha son visage dans l'oreiller.

— Retirez-vous tous, dit le docteur.

Il descendit lui-même, en nous rassurant sur la santé de M. Mouillard.

A peine eut-il fermé la porte de la rue que la voix forte de l'avoué tonna dans l'escalier.

— Charnot.

Le vieux numismate remonta les vingt marches.

— Vous m'appelez, monsieur ?

— Oui. Je vous retiens à dîner. Je ne pouvais pas vous le dire tout à l'heure, mais j'y pensais.

— Vous êtes trop bon, monsieur Mouillard, mais nous partons à neuf heures.

— Je dîne à sept. Vous avez le temps.

— Ce serait trop de fatigue pour vous.

— Une fatigue ? mais cela m'arrive tous les jours de dîner.

— Je vous promets, monsieur Mouillard, que nous viendrons prendre de vos nouvelles.

— Je peux vous en donner tout de suite : elles sont excellentes. Non, non, il ne sera pas dit que vous vous serez déplacé de Paris à Bourges pour me voir évanouir. Je compte sur vous et sur mademoiselle Jeanne.

— Sur nous trois ?

— Avec moi, cela fera trois ; oui, monsieur.

— Pardon, quatre.

— J'espère que le quatrième aura l'esprit d'aller dîner ailleurs.

— Voyons, monsieur Mouillard, votre neveu, votre pupille...

— J'ai cessé d'être son tuteur depuis quatre ans, monsieur, et son oncle depuis trois mois.

— Il désire tant la fin de ce dissentiment...

— Permettez que je me repose, répondit M. Mouillard, afin de mieux recevoir mes hôtes.

Il se recoucha, manifestant clairement sa volonté de ne plus ajouter un mot sur ce sujet.

Pendant le dialogue entre M. Charnot et mon oncle, auquel nous assistions du bas de l'escalier, Jeanne, joyeuse tout à l'heure d'une conquête qu'elle avait crue complète, s'était assombrie.

— Moi qui croyais qu'en m'embrassant il vous avait pardonné ! dit-elle. Que faut-il faire, à présent ? Venez à notre secours, Madeleine.

Madeleine, dont le cœur commençait à s'éprendre de Jeanne, cherchait, mais ne trouvait pas, et branlait la tête.

— Qu'il aille trouver son oncle ? demanda Jeanne.

— Non, dit Madeleine.

— Eh bien, si vous lui écriviez, monsieur Fabien ?

Madeleine approuva d'un signe, et, du fond de son placard, tira un petit encrier de verre, un porte-plume rouillé et une feuille de papier où volait une colombe, un rameau dans le bec.

— C'est ma cousine de Romorantin qui est morte avant le premier de l'an, dit-elle. Alors ça m'a fait une feuille de trop.

Je m'assis devant la table de cuisine, et j'écri-

vis, Jeanne penchée au-dessus de moi, lisant à mesure. Madeleine, attentive, debout près de l'horloge, oubliait ses fourneaux pour nous regarder de ses yeux noirs.

J'écrivis donc au-dessous de la colombe :

“ Je suis parti de Paris, mon oncle, avec la résolution de mettre fin à un malentendu qui n'a que trop duré entre nous, et dont j'ai souffert plus que vous ne le pouvez croire. Il m'a été impossible de vous parler, depuis mon arrivée hier soir à cinq heures, jusqu'à dix heures ce matin. Si je l'avais pu faire, vous n'auriez pas refusé de me rendre votre affection, dont je reconnais que j'aurais dû respecter davantage les susceptibilités : vous m'auriez donné un consentement dont dépend votre bonheur à vous-même, mon oncle, avec celui de votre neveu,

“ FABIEN. ”

— Un peu trop solennel, dit Jeanne. A mon tour.

Et, à la suite, cette enjoleuse écrivit de sa main preste :

“ C'est à moi, surtout, monsieur Mouillard, d'obtenir pardon. Je suis la plus coupable, et de beaucoup. Vous avez défendu à M. Fabien de m'aimer, et je n'ai rien fait pour l'en empêcher.

“ Hier encore, s'il est venu vers vous, c'est moi qui l'y ai poussé, l'assurant que votre excellent cœur ne résisterait pas à d'affectueuses explications.

“ Avais-je donc tort ?

“ Les mots que vous m'avez dits tout à l'heure m'ont fait espérer que non.

" Mais si je me suis trompée, ne vous en prenez qu'à moi. Rendez votre amitié à votre neveu, retenez-le à dîner à notre place, et laissez-moi partir avec le regret de ne pas avoir été jugée digne de vous appeler mon oncle, comme il m'eût été si facile et si doux de le faire.

" JEANNE. "

Je relus les deux lettres. Madeleine pleurait en écoutant.

Jeanne souriait du coin des lèvres.

Nous sortîmes, laissant à la fidèle servante le soin de choisir le moment favorable pour remettre à M. Mouillard notre double supplique.

Je dois à la vérité d'avouer qu'à peine hors du logis, pendant le déjeuner à l'hôtel et le premier quart d'heure qui suivit, je reçus de M. Charnot la semonce la plus vive et la mieux composée que j'eusse subie depuis ma tendre jeunesse. Elle se termina ainsi :

— Ce soir, à neuf heures cinquante-une, si la paix n'est pas conclue avec votre oncle, je reprends ma parole, monsieur, et nous rentrons à Paris.

J'essayai de combattre la conclusion. Ce fut en vain. Une petite moue de Jeanne m'avertit que je faisais fausse route.

— Soit, lui dis-je, je remets la cause entre vos mains.

— Et moi, je la passe en celles de Dieu, répondit-elle. Soyez donc fort. Quand l'espérance ne servirait qu'à voler deux heures aux ennuis qui nous attendent peut-être !

Nous nous trouvions en face des jardins de l'Archvêché. M. Charnot y entra : l'air vif, les enfants qui jouaient, les mamans qu'il étudiait

ethnologiquement avec de savantes préoccupations de la géographie de l'ancienne Gaule, la vue des fleurs, de la place Saint-Michel, et, pardessus les casernes, les peupliers de l'Auron, changèrent le cours de ses idées. Il cessa d'être beau-père, et redevint voyageur.

Jeanne passait avec une grâce ailée au milieu des groupes de promeneurs, et le vieux murmure qui l'accompagnait, pour être envieux parfois, n'en était pas moins doux à mes oreilles. J'aurais voulu croiser mademoiselle Lorinet.

Après les jardins de l'Archevêché, il fallut visitet la place Séraucourt, le cours Chanzy, la cathédrale, Saint-Pierre-le-Guillard, l'hôtel Jacques-Cœur. Il était six heures quand nous revînmes à l'hôtel de France.

Une lettre nous y attendait, dans le petit salon banal de l'entrée. Elle était adressée à mademoiselle Jeanne Charnot.

Je reconnus alors l'écriture flamboyante de M. Mouillard, et je devins blanc comme l'enveloppe.

M. Charnot, très nerveux, s'écria :

— Mais lis donc, Jeanne, lis donc !

Seule de nous trois, Jeanne souriait encore. Elle lut :

« Ma chère enfant, je vous ai traitée bien familièrement peut-être ce matin, dans un moment de trouble. Revenu à moi, je ne retire pas néanmoins les expressions dont je me suis servi : — Je vous aime, vous êtes bonne.

« Vous ne ferez pas revenir un vieux routier comme moi de ses préjugés contre la capitale. C'est déjà beaucoup que je rende les armes à une Parisienne. Ma nièce, je lui pardonne à cause de vous !

« Venez tous les trois ce soir.

“ J'ai plusieurs choses à vous apprendre et à vous demander. Toutes ne sont pas gaies. Mais les tristesses seront noyées, je l'espère, dans la joie que vous apporterez à mon vieux cœur.

“ BRUTUS MOUILLARD,
“ Av. lic.”

Quand nous sonnâmes à la porte de M. Mouillard, Baptiste, le petit clerc qui sert à table dans les grandes circonstances, vint ouvrir.

Mon oncle nous attendait dans le grand salon, en tenue de premier de l'an, paré de sa cravate la plus blanche et de sa redingote la mieux camphrée : pas un trou de mite depuis douze ans, le triomphe de Madeleine.

Il nous embrassa tous, mais posément, sans cet excès de démonstrations dont il est coutumier ; il se montra digne, d'une dignité simple et touchante. L'émotion, qui exalte la plupart des natures, refrénait la sienne. Du passé, d'ailleurs, de notre mariage même, pas un mot. Cette réunion, destinée à fournir l'occasion d'explications nécessaires, débutait par des banalités polies.

J'ai remarqué qu'il en était souvent ainsi : on s'assemble pour s'expliquer, on commence par ne rien se dire.

M. Mouillard donna le bras à Jeanne pour passer dans la salle à manger. Jeanne était en verve. Elle posait cent questions sur Bourges, sur les bals, les modes, les œuvres de Bourges, sur la procédure même et le Palais.

— Je suis sûre que mon oncle sait cela, disait-elle.

L'oncle souriait chaque fois, le visage illuminé par une flamme, comme un manteau de cheminée quand le soufflet excite le feu. Il répondait, mais

c'était pour retomber bientôt dans un abattement que son désir de bien recevoir ses hôtes ne parvenait à dissimuler qu'en partie. Ses préoccupations se trahissaient surtout dans les regards qu'il attachait sur moi, et qui ne reflétaient plus aucune colère, mais une affection souffrante et comme suppliante.

M. Charnot, un peu las, un peu absorbé aussi dans l'appréciation des merveilles culinaires qu'avait produites Madeleine, jetait une interjection ou une remarque distraite dans les moments de silence.

Je connaissais assez mon oncle pour savoir que la fin du dîner ne ressemblerait pas au commencement.

En effet, au dessert, au moment où l'académicien célébrait les mérites d'un bonbon berruyen, la “ forestine,” mon oncle, qui depuis quelques instants agitait circulairement dans son verre le vin de quelque château du Médoc, s'arrêta court, et reposa son verre sur la table.

— Mon cher monsieur Charnot, dit-il, j'ai à vous faire un pénible aveu.

— Eh ! s'il est pénible, mon cher monsieur, ne le faites pas.

— Fabien, continua mon oncle, a eu des torts envers moi. Je n'y reviens plus. Ils sont oubliés. Mais j'en ai moi-même envers lui.

— Vous, mon oncle ?

— Hélas ! oui, mon enfant. Mon étude, l'étude héréditaire que j'avais promis à ton père de te conserver fidèlement...

— Vous l'avez vendue ?

Mon oncle cacha sa tête dans ses mains.

— Hier soir, mon pauvre enfant, hier soir.

— Je le supposais.

— J'ai été faible, j'ai succombé aux conseils de

mon ressentiment, j'ai compromis ton avenir. A ton tour, Fabien, pardonne-moi.

Il se leva de table, vint à moi, et m'entoura de ses bras.

— Non, mon oncle, vous n'avez rien compromis, et je n'ai rien à vous pardonner.

— Tu ne prendrais pas l'étude si je te l'offrais encore ?

— Non, mon oncle.

— Bien vrai !

— Bien vrai.

M. Mouillard se redressa, épanoui.

— Ah ! tant mieux, mon garçon, tu me tires d'un grand ennui.

Il essuya du coin de sa serviette deux larmes nées en temps de guerre et qui continuaient à couler en temps de paix.

— Si mademoiselle Jeanne, avec toutes ses autres perfections, t'apporte la fortune, Fabien, si ton avenir assuré...

— Mon cher monsieur Mouillard, interrompit l'académicien avec une satisfaction mal voilée, mes collègues me prétendent riche. Ils me calomnient. Les travaux de numismatique n'enrichissent pas. M. Fabien, qui a pris des renseignements à ce sujet, pourra vous le démontrer. Non, je possède seulement cette honnête aisance qui ne permet pas de tout avoir, mais qui ne laisse manquer de rien.

— " Aurea mediocritas," — s'écria mon oncle, enchanté de la citation ; — ah ! monsieur !... cet Horace !

— N'est-ce pas ? Je disais donc que nous avons le pain assuré. Ce n'est pas une raison pour que mon gendre végète dans un repos qu'à mon âge je ne me crois pas encore le droit de prendre.

— Très bien.

— Il travaillera donc.

— Mais à quoi, s'il vous plaît ?

— Il y a d'autres situations que celle d'avoué, monsieur Mouillard. J'ai étudié Fabien. C'est une nature un peu vagabonde, qu'une éducation spéciale eût fait artiste et qui, faute de cette formation première, — restera simplement rêveuse.

— Je ne l'eusse pas si bien dit, mais je l'ai souvent pensé.

— Avec une nature comme celle de votre neveu, continua M. Charnot, le mieux est d'entrer dans une carrière où l'idéal ait sa part, non prédominante, mais suffisante, une carrière entre prose et poésie.

— Notaire, alors ?

— Non, c'est tout prose : bibliothécaire.

— Vraiment ? Bibliothécaire ?

— Il y a de ces petites bibliothèques à Paris, monsieur Mouillard, silencieuses comme des bosquets, où l'on trouve des places tranquilles comme des nids. J'ai quelques relations dans les ministères, et cela ne saurait nuire, vous comprenez.

— Parfaitement.

— Nous placerons là notre Fabien, protégé contre l'oisiveté par le peu qu'il fera et contre les révolutions par le peu qu'il sera. Métier charmant, voyez-vous, car l'odeur seule des livres est intelligente ; la respirer, c'est déjà vivre par l'esprit.

— La vie de l'esprit, dit mon oncle enthousiasmé, oui, la vie de l'esprit !

— Et les cataloguer, monsieur Mouillard, les compulser, les préserver, autant qu'on le peut, du ver et du lecteur, croyez-vous que ce ne soit pas un sort enviable ?

— Oui, plus enviable que n'a été le mien et que ne le sera celui de mon successeur.

— A propos, mon oncle, vous ne m'avez pas nommé ce successeur.

— En vérité ? Mais, tu le connais : ton camarade Larivé.

— Ah ! cela m'explique plusieurs choses !

— Un garçon bien sérieux.

— Extrêmement sérieux, mon oncle. Est-ce qu'il ne se marie pas ?

— Eh ! oui, un riche mariage.

— Contre qui ?

— Mon cher, il prend tout ce que tu laisses : il épouse mademoiselle Lorinet.

— Courageux jeune homme ! mais, mon oncle, ce n'est pas avec lui que vous causiez hier soir ?

— Pourquoi donc pas ?

— Vous aviez dit à Madeleine de recevoir un monsieur décoré.

— Il l'est.

— De quel ordre, grand Dieu ?

— Du Nicham Iftikar, s'il te plaît.

— Cela ne me déplaît pas, mon oncle, et cela m'étonne moins encore. Larivé mourra la poitrine plus décorée qu'une bannière d'orphéon ; il sera membre de toutes les Sociétés savantes du département, considéré, considérable, provincial à l'excès après avoir été furieusement Parisien ; les mères lui confieront leurs soucis, les pères leurs intérêts ; mais, quand ses vieux camarades passeront à Bourges, ils garderont la liberté de lui éclater de rire au nez !

— Jaloux ! tu es jaloux de son ruban.

— Non, mon oncle, je ne regrette rien, pas même Larivé.

M. Mouillard baissa la tête, et reprit, après un moment de silence :

— Moi, Fabien, je regrette quelque chose. Vieillir seul ici, ce sera triste quelquefois. Mais, enfin, je me consolerai en pensant que vous rirez, vous autres, en vous recevant aux vacances...

— Faites mieux, dit M. Charnot, venez vieillir avec nous. Les années en seront moins lourdes, monsieur Mouillard. Sans doute nous les portons toujours, elles nous pèsent, elles nous courbent : mais cette jeunesse, qui n'est pas embarrassée des siennes, soulève toujours un petit coin des nôtres.

Je fus très surpris de voir que mon oncle ne se récriait pas.

— Il fait beau, allons au jardin, dit-il simplement, et vous jugerez si on peut quitter des rosiers pareils.

Content de lui, de moi, d'elle, de tous et du temps, M. Mouillard nous emmena au jardin.

Il n'y avait plus assez de lumière pour distinguer les roses, mais nous les sentions en passant près d'elles. J'avais pris le bras de Jeanne, et nous allions devant, dans l'ombre fraîche, de préférence par les toutes petites allées qui tournent.

Les oiseaux étaient endormis. Mais les cigales, les grillons, je ne sais quelles bestioles tapies dans l'herbe, dans la mousse des arbres, chantaient et parlaient à leur place.

Derrière nous, un peu loin, le plus loin que nous pouvions, le sable craquait sous le pas égal des deux vieux, et nous entendions, comme un murmure, des lambeaux de phrases :

— Une petite-fille, monsieur Charnot, comme Jeanne.

— Un petit-fils, monsieur Mouillard, comme Fabien.

Paris, 18 septembre.

Nous sommes mariés. Nous revenons de l'église. Les adieux sont faits à tous nos amis, non sans quelque tristesse aussitôt couverte par la joie dont c'est la pleine marée dans mon cœur pour la première fois et à perte de vue. Avant de partir pour l'Italie, dans deux heures, j'écris sur ce cahier brun que je n'emporterai pas.

Jeanne, ma Jeanne, penchée, lit par-dessus mon épaule. Cela trouble mes souvenirs.

Il y avait beaucoup de monde à l'église. Les journaux nous avaient inscrits parmi les grands mariages de la semaine. L'Institut, l'armée, les gens de lettres ou de ministères étaient venus pour M. Charnot ; les hommes d'affaires, berruyens ou parisiens, pour mon oncle ; les plus heureux, les plus radieux après nous, ceux qui ne venaient là que pour Jeanne et pour moi, c'étaient le peintre ordinaire de mademoiselle Charnot, Sylvestre Lampron, qui a mis son joli dessin du Salon dans la corbeille de noces, M. Flamaran et Sidonie, Jupille, qui pleurait comme il y a trente ans, M. et madame Plumet, portant à tour de rôle leur fils en robe blanche.

Nous avons certes donné, Jeanne et moi, bien des poignées de main, mais pas autant que M. Mouillard. Rasé, cravaté avec un soin extrême, il tournait dans la foule comme une toupie, tirant toujours après lui quelqu'un qui devait le présenter à quelque autre. « Il faut bien se créer des relations quand on arrive ! » disait-il.

Car il arrive, mon oncle Mouillard, il se fixe auprès de nous, quai Malaquais, dans un coquet appartement que Jeanne lui a choisi. Il le trouve délicieux, puisqu'elle l'a trouvé bien. Chez lui le vieil étudiant s'est réveillé tout à fait, et ne s

rendormira plus. Déjà il connaît mieux que moi les lignes d'omnibus et de tramways ; il parle de Bourges comme s'il l'avait quitté depuis vingt ans : " — Du temps que j'habitais la province, Fabien..."

Mon beau-père possède en lui le plus fervent de ses admirateurs, peut-être même un futur disciple en numismatique. Leur amitié me fait songer à celle...

— Vous permettez, Jeanne ?

— Oui, mon ami, puisque le cahier brun n'est que pour nous deux.

... A celle du rat de ville et du rat des champs. Tout à l'heure, comme nous rentrions à la maison, ils ont eu une conversation tour à tour mouillée et joviale, où leurs deux natures se rencontraient dans le même sentiment, mais aux deux extrémités de la gamme des nuances.

J'en ai retenu un fragment.

— Mon cher Charnot, savez-vous à quoi je pense ?

— Non, je ne m'en doute pas.

— Je pense que c'est bien curieux.

— Quoi donc ?

— De voir un bibliothécaire commencer par une tache d'encre. Car vous ne pouvez le nier : le mariage de Fabien, sa position, mon retour dans la capitale, tout est venu de là. Ce devait être de l'encre sympathique, qu'en dites-vous ?

— " Felix culpa," en effet, monsieur Mouillard. Il y a d'heureuses sottises. Mais on ne sait pas lesquelles, et ce n'est jamais dne raison d'en faire.

A peine si, dans la foule qu'il abhorre, j'ai pu retenir un instant Lampron, plus sauvage et plus mon ami que jamais.

— Es-tu pleinement heureux ? m'a-t-il dit.

— Pleinement.

— Quand tu le seras moins, tu viendras me voir.

— Mais nous le serons toujours autant, a dit Jeanne.

Et je crois qu'elle a raison.

Lampron a souri.

— Oui, je le suis pleinement, Sylvestre, et ce bonheur m'est venu par toi, par elle, par les autres. Moi, je n'ai rien fait pour être heureux que de me laisser aller à la dérive de la vie. Quand j'ai voulu donner un coup de rame, tout a failli chavirer. Tout ce que les autres ont tenté pour moi a réussi. C'est une pensée qui me confond. Rappelle-toi, en effet : j'ai connu Jeanne grâce à M. Flamaran qui m'a poussé chez son ami ; tu lui as fait la cour pour moi en dessinant son portrait ; madame Plumet s'est chargée d'en porter la nouvelle, puis de briser l'obstacle contre lequel je m'étais heurté ; si j'ai rencontré Jeanne en Italie, c'est à cause de toi ; tu as encore achevé la demande en mariage commencée par Flamaran ; enfin la position que je n'avais pas m'a été trouvée par mon beau-père. Qu'ai-je fait, moi ? J'ai aimé, pleuré, souffert, rien de plus, et je tremble, à présent de devoir ma joie à tout le monde, sauf à moi-même.

— Non, mon ami, ne tremble pas, et ne sois pas surpris, et ne chnage en rien ta manière. Le bonheur, tu le mérites ; et qu'importe la façon dont Dieu s'y prend pour le payer ? C'est une rente viagère que te servent tes parents, tes amis, les indifférents et les choses elles-mêmes ? Eh bien ! touche tes intérêts, et ne t'occupe pas du reste.

Puisque Lampron l'a dit, lui qui est philosophe, mon avis est de suivre son conseil. Si donc

vous le permettez, Jeanne, je n'aurai pas d'ambition hormis celle d'être aimé de vous, et je me garderai de courir après des augmentations de crédit ou de fortune qui pourraient être des diminutions de bonheur ; si vous y consentez, Jeanne, nous verrons peu le monde et beaucoup nos amis ; nous n'ouvrirons pas trop les fenêtres pour que l'amour, qui a des ailes, ne s'envole pas ; si vous le trouvez bon, Jeanne, vous gouvernerez la maison à votre fantaisie, je veux dire selon votre sagesse, vous serez souveraine dans toutes les questions d'ordre intérieur et de ménage, vous déciderez si nous devons sortir, rester, visiter, voyager : moi je me laisserai guider, comme un enfant, dans le sentier joyeux où je marche après vous.

J'ai regardé Jean.

Elle n'a pas dit non.

FIN

POUR PARAITRE LE 24 OCTOBR

La Destinée de Jacques

PAR

MARY FLORAN

TOBRE

ues

AL.